

DU MONDE ENTIER

JENS CHRISTIAN

GRØNDAHL

LES JOURS SONT
COMME L'HERBE

romans

Gallimard

Du monde entier

JENS CHRISTIAN GRONDAHL

LES JOURS SONT COMME L'HERBE

romans

*Traduit du danois
par Alain Gnaedig*

nrf

GALLIMARD

LES JOURS SONT COMME L'HERBE

En ce qui concerne un homme, ses jours sont comme l'herbe ; comme une fleur sur le sol, il lui faut donc fleurir. Quand le mauvais temps passe sur lui, alors il n'est plus, et le lieu qui était le sien ne le reconnaît plus. Mais la miséricorde du Seigneur dure pour les siècles des siècles.

ST. ST. BLICHER,
Journal d'un chantre de village

Lars Hvid est né ici, à Skagen. Il avait quinze ans lors du premier été après la Libération. La ville commençait lentement à revenir à la normale. Avec les années, Lars avait oublié à quoi ressemblait Havnevej sans le barrage avec les chevaux de frise. Il y avait eu presque autant d'Allemands que d'habitants.

L'accès à la pointe de Grenen et à la zone située entre le phare et Nordstrand est longtemps resté interdit avant que la dernière mine ne soit neutralisée. Pendant l'Occupation, il fallait un Ausweis pour pouvoir passer. Ceux qui pouvaient y aller disaient que l'endroit était méconnaissable. Les Allemands avaient aménagé une voie ferrée pour les wagonnets et modifié les dunes pour camoufler leurs points d'appui. Le phare avait été éteint. Un des camarades de Lars racontait que les Allemands avaient installé un bordel avec quelques Polonaises dans le logement du gardien du phare.

Le même camarade était impliqué quand la protection civile avait effectué des exercices liés au grand plan d'évacuation. Il jouait de la grosse caisse dans la fanfare des éclaireurs. Si jamais les Alliés attaquaient, lui et son compère devaient arpenter la ville et battre le tambour pour que les gens aillent lire les affiches qui seraient placardées. Les affiches indiqueraient qu'il fallait éteindre l'électricité et le gaz, et ce que l'on avait le droit d'emporter : pas plus que ce qui pouvait tenir sur un vélo ou dans une poussette.

Selon le plan, tous les habitants de la ville devaient être déplacés de l'autre côté de Hulsig Hede. Quand il ne parvenait pas à s'endormir, Lars imaginait la scène : des cortèges d'hommes, de femmes et d'enfants qui marchaient sur la Hovedvej 10. On emprunterait également les chemins à travers la lande, où ce serait possible. S'il y avait des attaques aériennes, on se réfugierait dans la plantation au sud de la route nationale. Le chemin de fer n'était pas intégré dans le plan, sans doute parce que l'on supposait que la voie serait bombardée. Seuls les pompiers, les personnels de la défense civile et quelques rares personnes auraient le droit de rester sur place. Jamais la ville n'aurait été aussi déserte. Lars a pensé au livre illustré qu'il avait lu à sa petite cousine, *Palle seul au monde*.

Après l'école, il avait commencé à embarquer sur le bateau de pêche de son oncle. Ils sortaient du port la nuit, tous feux éteints. Lars avait obtenu son propre livret maritime qu'il fallait sortir de la poche chaque fois qu'ils passaient le poste de contrôle du port. Il était parvenu à naviguer quelques semaines jusqu'au moment où le bateau avait été arraisonné et conduit dans un port anglais. Il ne participait pas à cette sortie en mer, une angine l'en avait empêché, même si c'était à la mi-juillet. Il s'en était voulu d'être un tel gringalet.

Les fois où Lars avait embarqué, son oncle s'était aventuré bien plus au sud-ouest qu'il n'était permis. C'était à croire que les poissons aussi étaient rationnés, avait grogné l'oncle. Quand les membres de l'équipage ont eu la permission de rentrer à la fin de l'été 1945, ils ont raconté des histoires de Hull et de Londres. Pendant une période, ils avaient dû travailler dans une usine de saucisses, où ils avaient retrouvé l'équipage du *Helle West*. Tout le monde croyait qu'il avait coulé lorsqu'il n'était pas rentré à Noël. Le *Helle West* avait repêché l'équipage d'un avion anglais abattu.

Le port grouillait d'histoires et de rumeurs. Certains bateaux ne faisaient presque plus que transporter des gens qui allaient en Suède, et rapportaient des armes pour la Résistance. Un pêcheur avait été contrôlé par les Allemands au moment précis où il descendait à terre avec son chargement illégal et dangereux. Calmement, avec sang-froid, il avait demandé à l'un des Allemands de tenir le paquet pendant que l'autre le fouillait.

Les pêcheurs traitaient Lars avec une forme délicate de respect qu'il lui fallait chasser, c'était ce qu'il ressentait. Comme une toile d'araignée qui se colle au visage quand on entre dans une remise. Le bateau de son père avait sauté sur une mine à antennes au cours du troisième hiver de la guerre. Il avait coulé en un instant. Personne n'avait survécu dans l'eau glacée. Un bateau de pêche de Hirtshals avait accouru et repêché les morts.

À treize ans, Lars avait dû aider pour les formalités pratiques de l'enterrement. Sa mère et sa grande sœur Edel étaient restées pétrifiées avec leur bible. Elles n'avaient même pas voulu parler avec le pasteur Birch. Lars avait toujours eu l'impression qu'elles étaient indifférentes à l'égard du pasteur.

Il espérait que son père ne s'était pas mis à chanter des cantiques pendant qu'il attendait la mort, porté par son gilet de sauvetage. C'était une histoire que sa mère avait racontée. Elle venait de Fur, ses parents avaient été convaincus par le mouvement du réveil religieux en 1917. Un pêcheur qui venait du même pays qu'elle avait fait naufrage dans le Limfjord, et il avait ainsi chanté dans l'eau, avant de rendre l'âme :

*Il retira le voile de mes yeux, et me montra Sa gloire,
Est-ce donc un miracle, si le monde sembla pâlir ?*

Sa mère ne cessait jamais de raconter ses histoires de marins endurcis qui avaient juré et bu leur café-goutte toute leur vie et qui, un beau jour, étaient tombés à genoux. Elle insistait surtout sur le moment où le père de Lars était rentré à la maison et, installé dans son fauteuil, lisait les journaux des trois derniers jours. Tout était dirigé contre le père, mais il se contentait de grommeler quand elle parlait du salut par Jésus. Quand ils s'étaient retrouvés seuls, Lars et son père, ce dernier lui avait dit qu'il n'en pouvait plus de ses sempiternelles histoires.

Quand Lars avait été assez grand pour se poser ce genre de questions, il s'était demandé comment ses parents avaient donc pu se trouver. Il ne pouvait poser la question à personne. Quand son père ricanait des histoires de sa mère, celle-ci devenait blême et muette. « Être l'ami du monde, c'est être l'ennemi de Dieu », disait-elle doucement. Cela n'aidait même pas quand son père faisait un geste conciliant en posant le bras sur ses épaules et en lui disant qu'il irait à l'église. « Il n'y a rien en nous qui peut servir à payer notre salut », répondait-elle toujours. Edel ajoutait : « La seule chose que nous pouvons offrir, c'est un cœur brisé. »

Lars est allé trouver le pasteur quelques jours avant l'enterrement de son père. Kruse Birch était un homme de grande taille, aux épaules larges et aux yeux bleu clair derrière ses lunettes à monture d'acier. Sur le port, on disait qu'il était impliqué dans un truc. Il a demandé à Lars des nouvelles de sa mère et d'Edel. Lars a haussé les épaules.

« Tu es le seul homme de la maison, a dit Birch. Et l'année prochaine, tu feras ta confirmation. »

Il a parlé du père de Lars comme s'ils se connaissaient bien, alors que Lars n'avait jamais entendu son père parler de Kruse Birch. Lars s'est éclairci la gorge.

« Si on a envie de contribuer à quelque chose... », a-t-il dit en s'interrompant de lui-même.

Le pasteur l'a dévisagé.

« Que veux-tu dire ? a-t-il demandé d'un ton mesuré, comme s'il savait déjà ce que Lars allait dire.

— Contre les Allemands, a ajouté Lars, doucement, et il était mécontent d'être obligé de tousoter ainsi.

— Crois-moi, nous serons tous soumis à des épreuves, a dit Birch en se levant. Tôt ou tard », a-t-il ajouté en posant la main sur l'épaule de Lars, tout en l'accompagnant à la porte.

Sa mère et Edel remplissaient la maison par leur silence et leurs prières. Leur chagrin prenait toute la place, si bien que Lars ne savait que faire du sien. Il s'est souvenu de ce qu'il aurait aimé demander à Kruse Birch. Il avait songé à ce que son grand-père leur avait dit la dernière fois qu'ils lui avaient rendu visite à Engelst. « Mes amis, ce sera bien de rentrer à la maison, au Ciel. »

Ce n'était pas la première fois que Lars était étonné par la famille de sa mère, où l'on parlait de la mort comme d'une chose presque désirable. Mais alors, pourquoi pleurait-elle la mort de son père ? Était-ce parce qu'elle pensait qu'il n'était pas assez religieux pour franchir les portes du Paradis ? Pourquoi avoir du chagrin si l'on était tellement sûr du salut, et que la vie éternelle était bien meilleure que celle ici-bas ?

Lars ne savait que croire. Il en avait parlé avec son père un jour où il l'aidait à ramender les filets. C'était avant la guerre, il venait juste d'avoir neuf ans. Ils étaient assis devant la remise dans le soleil de l'après-midi. Lars lui avait tendu un épi-soir. Son père avait souri en entendant sa question.

« Nous sommes bien trop petits, avait-il répondu. Comparés au Seigneur, nous sommes aussi bêtes que les poissons, voire encore plus bêtes. Nous ne savons pas à quoi nous croyons. Nous ne savons même pas si nous croyons. Et ce n'est pas à nous de décider.

— Maman et Edel savent à quoi elles croient.

— Oui, elles savent », avait-il dit en clignant les yeux face aux reflets du soleil sur la baie d'Aalbæk.

C'était une image que Lars conservait en son for intérieur. Le visage de son père au soleil, clignant les yeux. Sur les rares photos de lui, son père regardait droit dans l'objectif, comme s'il fixait les gens. On ne le voyait pas en paix. L'image intérieure et invisible dont disposait Lars lui permettait de l'observer aussi longtemps qu'il le souhaitait.

Il connaissait par cœur la vue que son père avait eue de sa place, contre la remise rouge. D'abord la villa du roi, puis Damsted Klit, et enfin la plage qui formait une courbe. Par temps clair, derrière l'horizon, on devinait parfois le phare des îles Hirsholmene. Après la mort de son père, quand sa mère et Edel ont pris possession de toute la maison avec leur ferveur, il est allé courir dans les dunes. Il s'imaginait que son père, clignant les yeux, l'apercevait là-bas comme un point noir au milieu des oyats. Aussi petit qu'une mouche et plus bête qu'un poisson.

Il a couru jusqu'à la dune de Sandmilen. Le professeur de géographie les y avait emmenés pour qu'ils voient l'endroit couvert de saule rampant et de bruyère, où, à la préhistoire, c'était la mer. Il s'est jeté dans les oyats coupants, et il est presque parvenu à s'oublier, à tout oublier en observant un faucon crécerelle presque immobile dans un courant d'air avec ses ailes vibrantes et rousses.

En continuant d'avancer entre les dunes, la mer est apparue tel un rideau bleu, et peut-être a-t-il vu un cargo allemand chargé de minerai en provenance de Göteborg. En troisième, quand ils avaient eu la salle de classe à l'étage, il avait pu voir l'horizon par la fenêtre, derrière les jetées et les bateaux qui rentraient avec les prises. On disait que les Allemands avaient placé sous les jetées des charges qui pouvaient être déclenchées du poste de contrôle, pourtant, les gens y allaient comme si de rien n'était. Non, il ne savait pas ce qu'il croyait lui-même. Tout ce qu'il savait, c'était que son père n'était pas à bord d'un des navires qui regagnaient le port.

La période la plus tourmentée avait commencé l'été après la mort de son père. Plus personne ne lui parlait de son père et, à la maison, les femmes restaient là, mains jointes, avec leur chignon austère. Cela avait commencé après un parachutage, un jeune gars avait été abattu à la forêt de Rold Skov. On disait que son camarade avait été arrêté et exécuté peu après.

Un matin de la fin août, on a entendu une grande détonation. Un cargo allemand était entré au port avec du sel pour l'entreprise de salaison finlandaise, avant de repartir pour la Suède. La bombe à retardement avait ouvert un trou énorme dans la coque. Quelqu'un a affirmé qu'il savait qui avait fait le coup, mais il a refusé de donner leurs noms. Ils auraient opéré d'un canot, deux gars, d'un courage incroyable. Ils avaient fait croire à la sentinelle de nuit postée sur le pont qu'ils pêchaient l'anguille.

Ensuite, il y a eu une réunion des ouvriers à la salle des ventes. Et même si le syndicat était contre, les gens ont décidé de faire grève. La mère de Lars refusait qu'il sorte le soir. Le lendemain, il a entendu des coups de feu. Des devantures de boutiques de collaborateurs ont été brisées, des hommes étaient munis de fusils de chasse. Tout est resté fermé plusieurs jours, mais Edel a réussi à rapporter telle ou telle denrée. Elle les avait achetées au marché noir, et elle a dit que beaucoup de gens le faisaient.

Quelques jours après la destitution du gouvernement, la flotte s'est sabordée à Copenhague. Le bateau-pilote du port s'est sabordé également, et quelqu'un a dit que c'était l'officier de la Marine à Skagen qui était le responsable. Mais un autre a objecté qu'il était déjà enfermé à l'Hotel Royal par les Allemands. C'était exact, mais son rang d'officier lui permettait de sortir, a-t-on répliqué. Après avoir retiré le bouchon de nable du bateau-pilote, il était allé mettre le feu au garage à côté de la gare, où l'on entreposait les véhicules de la Marine. Les autocars étaient partis en fumée en même temps. On disait qu'il risquait la peine de mort.

L'argent s'était fait rare mais, en même temps, il n'y avait pas grand-chose à acheter. Lars avait trouvé un travail à la fabrique de filets, et sa grande sœur était serveuse au Karsten Hotel que les occupants avaient réquisitionné. Edel rêvait de suivre une formation d'employée de bureau. Comme elle travaillait pour les Allemands, elle avait peur de ce que les gens pouvaient bien penser, même si tout le monde allait comprendre que c'était par nécessité. « Laissons le monde penser ce qu'il veut, a dit la mère. Dieu connaît ton âme. » Elle passait beaucoup de temps au jardin, qui produisait des pommes de terre et des choux. Elle soupirait quand elle se redressait tout en sarclant.

Un soir, à son retour, Edel a dit que l'on avait tiré devant l'hôtel où habitaient des officiers allemands. Des garçons avaient jeté des pierres dans la vitrine du restaurant. Des Allemands étaient sortis à toute allure. Il y avait beaucoup de monde devant le cinéma, la séance venait juste de se terminer. Les Allemands avaient ouvert le feu, un jeune homme avait été touché. La mère de Lars lui a interdit de sortir, mais il s'est éclipsé pendant qu'elle faisait la vaisselle. Arrivé au Karsten Hotel, il n'y avait presque personne, si ce n'est deux hommes dans le coin opposé de la place de la gare, et deux Allemands s'étaient postés devant l'entrée de l'hôtel avec leurs mitraillettes braquées devant eux.

En s'approchant des hommes, il a vu une grande tache rouge foncé sur le trottoir. Il leur a demandé s'ils savaient de qui il s'agissait. « On nous a dit qu'il était mort », a déclaré un des hommes. Lars a reconnu le nom, et il se rappelait bien l'allure de la personne. Le jeune homme tué avait quitté l'école quelques années plus tôt. Cela faisait bizarre. Qu'il s'agisse de son père ou d'une personne que l'on avait connue, de loin, cela resterait toujours aussi difficile à comprendre. Plein de vie le matin, et plus en vie quand le soleil était couché. Comment aurait-on pu imaginer que l'on sortait du lit et que l'on enfilaient ses chaussettes pour la dernière fois ? Mais le gars de Rold que les Allemands avaient exécuté, il avait dû savoir.

Sur le chemin du retour, il a aperçu devant lui une silhouette blanche qui venait à sa rencontre. Était-ce un fantôme ? Il s'en est voulu en s'approchant et en découvrant qu'il s'agissait de sa cousine. « Mais qu'est-ce que c'est que cet accoutrement, et pourquoi es-tu dehors si tard ? » a-t-il dit d'un ton plus brusque qu'il n'en avait envie. Elle lui a pris la main et il l'a raccompagnée chez elle. Elle n'arrivait pas à dormir. Sa mère lui avait confectionné un manteau avec un de ces parachutes que les marins rapportaient parfois. Ils dérivait sur l'eau, quand un pilote allié avait été abattu.

La tante de Lars lui a offert un ersatz de café, ils sont restés au salon, la cousine avait été envoyée au lit. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas venu chez eux, à ce moment-là, son oncle et ses cousins étaient en Angleterre. C'est ce que l'on disait. Ce n'est que bien plus tard, avec un grand retard, que sa tante allait recevoir une carte de la Croix-Rouge qui lui apporterait une certitude. Elle avait de grosses joues rondes, sans rides ; ses cheveux frisaient et ils formaient comme un nuage dans la lueur de l'abat-jour rouge à côté d'elle. Le salon avait une atmosphère agréable qu'il n'aurait su expliquer. Il y avait toujours des fleurs à la fenêtre, ou une friandise à toute heure, mais il y avait autre chose, comme si l'air était différent, mais ce n'était pas possible.

Sa tante lui a demandé comment ça allait chez eux. Tout d'abord, il a cru qu'il allait vomir, tellement son ventre était pris de spasmes et, pendant une seconde, il a cru étouffer. Elle s'est assise à côté de lui sur le canapé pendant qu'il pleurait, mais sans le toucher. Il avait été incapable de pleurer, même quand on avait annoncé la nouvelle, ce jour d'hiver. Cela avait été bien de pouvoir faire bonne figure à l'église, puis quand on avait porté le cercueil, mais la nuit, quand il restait éveillé, il se demandait s'il avait suffisamment aimé son père, puisqu'il ne le pleurait pas.

Une fois les sanglots finis, elle lui a pris la main. Ils sont restés sans rien dire, mais il s'est apaisé. Il ne se rappelait pas que sa tante lui avait jamais tenu la main. Il a parlé de son ancien camarade d'école tué par une balle qui avait ricoché sur les pavés devant le Karsten Hotel. Elle lui a demandé s'il le connaissait. Il a haussé les épaules.

« J'espère que tout ça sera bientôt terminé, et je prie pour ça », a-t-elle dit.

Il l'a dévisagée. Il a eu l'impression que son sourire ne collait pas à ce qu'elle venait de dire. Pour elle, c'était une phrase toute faite, mais il savait aussi à quel point elle espérait vraiment. Elle ne pouvait pas savoir de manière irréfutable si son mari et ses enfants étaient en bonne santé.

Quand il est rentré, Edel était à la fenêtre donnant sur la rue, une silhouette sombre se détachant sur la lumière faible. Elle avait remonté le rideau occultant pour le guetter. Il y aurait eu des histoires si un Allemand ou un agent de police auxiliaire était passé par là. Elle l'a baissé quand il a été à l'intérieur de la maison. Sa mère était assise sur une chaise, raide dans sa robe noire démodée. Elle avait les mains posées sur le ventre, elle contemplait le plancher, ses lèvres n'étaient qu'un trait.

Je ne peux pas rester ici, a-t-il pensé. Ils n'avaient pas échangé un mot quand il est allé se coucher.

Le Karsten Hotel se trouvait à l'emplacement du supermarché SuperBrugsen d'aujourd'hui. Sur les vieilles photos, on voit un hôtel balnéaire typique du début du siècle, avec des stores, un frontispice cintré et un balcon tout en longueur, plus surchargé qu'élégant. Si je clique pour passer des photos d'autrefois à celles de la ville où je me déplace, ce sont deux endroits différents. Aujourd'hui, Skagen est plus proche de tout, grâce à Internet et à la mondialisation, cependant, elle apparaît plus provinciale que la petite ville active occupée par les Allemands.

Il est frappant de constater que le regard de Lars a dû voir autre chose que le mien. Il a tout perçu à travers les images fanées d'un autre Skagen, « un Skagen meilleur, si l'on veut », comme le dit la chanson. Mais je ne crois pas que cela soit son point de vue. Comme bien des gens de sa génération, il a passé sa vie à regarder de l'avant, confiant que la nouveauté serait toujours meilleure que le passé. Aujourd'hui, il est âgé, et il ne sort quasiment plus. Il ne lui reste que les images qui défilent à rebours dans sa mémoire qui le trahit.

Il faisait partie des patients du cabinet que j'ai repris. J'avais divorcé l'année précédant ma venue en ville. J'allais commencer une nouvelle vie, on dira que c'était un peu tard, et il était presque impossible de fuir l'ancienne davantage. On parle tellement des racines, mais il est tout à fait possible de se greffer. Quand je suis à Copenhague, rarement, pour que mes petits-enfants ne m'oublient pas totalement, cela ne paraît plus bizarre quand je dis que je rentre à Skagen.

Plusieurs fois par semaine, j'effectue une longue promenade dans la lande où Lars Hvid se réfugiait. C'est la même solitude couverte de bruyère. La fuite des nuages et les oyats battus par le vent sont les seuls mouvements, ils rendent ma joie encore plus profonde, et je suis incapable d'expliquer pourquoi le vide, là-bas, m'apaise et me rassure autant.

Lars connaissait les mêmes défis que tant d'autres personnes âgées. Quand je l'ai vu pour la première fois, il venait d'être hospitalisé à Hjørring après un infarctus, et il était déjà sous Marevan. Il a fallu un peu de temps pour le stabiliser, et il a subi les complications habituelles qui peuvent se produire quand on prend des anticoagulants. Le moindre saignement dans les tissus peut faire gonfler les pieds et les jambes et, généralement, cela a l'air pire que ce ne l'est en réalité.

Je ne me souviens plus quand nous avons parlé pour la première fois d'autre chose que de son traitement et de ses pieds gonflés. Puis j'ai commencé à passer au foyer-logement que la commune lui avait attribué en face des terrains de foot, à la périphérie ouest de la ville. Au début, il s'agissait de visites du médecin, puis je suis passé à l'improvisiste. Cela n'a pas été exprimé par des mots, mais au bout d'un moment, j'ai compris que nous étions en train de devenir amis.

Il était veuf depuis une dizaine d'années et ses enfants habitaient avec leur famille à Aarhus ou dans les environs. Il s'écoulait parfois six mois sans qu'il ne les voie. Avec le temps, il ne connaissait plus personne à Skagen, c'était devenu une autre ville. Il n'était pas du genre à parler de lui, et j'ai découvert que ce n'était pas du chiqué quand il a été étonné par l'intérêt que je lui portais. Le passé était comme une vipère morte, ça ne valait pas la peine de le conserver. Il n'avait presque rien emporté de son logement précédent. Aux murs, il avait des reproductions d'art abstrait de l'après-guerre, et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer la photo jaunie sous la photo de mariage dans un cadre argenté.

Les deux photos en noir et blanc constituaient le seul signe de souvenir dans un coin à côté de la porte vitrée qui donnait sur la terrasse où il prenait volontiers le soleil dans l'après-midi. J'ai été surpris en observant avec attention le plus petit des deux clichés. Au début, je n'ai pas saisi ce qu'il représentait, puis j'ai reconnu le toit crénelé d'un clocher blanchi à la chaux, mais il manquait quelque chose, et j'ai remarqué que le côté droit de la photo était plié ou déchiré. C'était une vieille carte postale qui avait été déchirée au milieu. *Den Tilsandede Kirke*, était-il écrit en caractères fins, dans le coin gauche, pour identifier l'église ensablée.

Il était sur la terrasse et regardait des garçons qui jouaient au foot. De temps en temps, on entendait un cri qui venait de là-bas, affaibli par la distance, ou un coup de sifflet strident de l'arbitre. Il n'a pas répondu tout de suite quand je l'ai interrogé sur la carte postale.

« Je te raconterai peut-être, un de ces jours », a-t-il fini par dire.

Je ne restitue pas les événements de la manière dont il me les a présentés, petit à petit. Il ne pouvait pas toujours les placer chronologiquement, et il pensait que c'était lors du dernier automne de la guerre que le corps d'un pilote canadien avait été rejeté à terre. Selon les réglementations allemandes, les pilotes alliés devaient être enterrés sans cercueil ni cérémonie, mais le Canadien a été enterré à l'église. Des centaines de personnes sont venues. On a dit que tous les fleuristes de la ville ont été dévalisés, et il y avait même une couronne avec un ruban « *Frit Danmark* ».

Je les rapporte tels que je les ai visualisés quand Lars me les a racontés. Une partie de ce que j'écris n'est sans doute que ma propre représentation d'événements qui remontent à tellement longtemps que, de toute façon,

ils ont glissé hors de portée du monde de la certitude.

Lars était assis dans un coin de l'église sous la tribune et il ne pouvait pas voir Kruse Birch quand celui-ci s'est exprimé. L'église était pleine à craquer. Il n'y avait pas eu autant de monde lors de l'enterrement du père de Lars, alors qu'il était de la ville. Personne ne connaissait le Canadien, et Kruse Birch l'a également signalé : « Nous ne savons rien de son caractère, de sa moralité ni de son rapport au Dieu vivant, et nous n'allons pas le considérer comme un saint. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de... » Cela a laissé un goût amer à Lars. Son père n'avait pas été un saint, lui non plus, assurément.

Il avait parfaitement compris pourquoi les gens s'étaient attroupés à l'église. Depuis l'été, tout était de plus en plus insupportable. Les actions de sabotage toujours plus nombreuses avaient amené les Allemands à durcir l'état d'urgence, et tous les lieux de loisir devaient fermer à huit heures. De neuf heures du soir à cinq heures du matin, c'était le couvre-feu. On n'avait même pas le droit de rester sur le seuil de sa porte ou de se pencher par la fenêtre.

Le pasteur s'est servi du discours de Paul à l'Aréopage. Rentré à la maison, Lars a regardé dans les Actes des Apôtres, mais la deuxième phrase l'a déjà arrêté : « Hommes athéniens, je vous trouve à tous égards extrêmement religieux. Car, en parcourant votre ville et en considérant les objets de votre dévotion, j'ai même découvert un autel avec cette inscription : À un dieu inconnu. » Lars utilisait son index pour différencier les lignes aux caractères serrés de la bible de sa mère, et son doigt était arrivé à « dieu inconnu » quand il a senti une main sur son épaule. Il a refermé le livre et a levé les yeux vers Edel.

« Ce que vous révérez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce.

— Tu connais le texte par cœur, » a-t-il dit.

Edel a essayé de réprimer un sourire. Il a deviné qu'elle devait résister à la tentation de se montrer fière de sa connaissance de la Bible.

« Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples faits de la main de l'homme, a-t-elle poursuivi.

— Mais Edel, a dit Lars, pourquoi aller à l'église dans ce cas ? »

Elle lui a caressé les cheveux en les tirant doucement, comme elle faisait quand il était petit, quand elle voulait être gentille.

« C'est toi, mon petit, qui es allé à l'église aujourd'hui. »

C'est sans doute peu après l'enterrement du pilote canadien que les premiers réfugiés allemands sont arrivés à Skagen. On disait qu'ils avaient fui la Prusse-Orientale quand les Russes avaient avancé. Lars et des camarades à lui en avaient vu quelques-uns former une troupe déboussolée après leur arrivée sur la place de la gare. Ils étaient maigres et pâles, avec leurs frusques misérables, escortés par leurs compatriotes en uniforme. Lars se disait que les habitants de la ville leur ressembleraient peut-être bientôt, s'ils étaient obligés de fuir à travers Hulsig Hede, une fois le plan d'évacuation activé.

On pouvait lire des choses sur les réfugiés dans les journaux clandestins. Des exemplaires froissés passaient de main en main. Il y avait là un geste de révolte quand on passait le poste de contrôle allemand sur le port avec *Information* ou *Folkets Kamp* caché entre le maillot de corps et la chemise. Sa mère et Edel lui lançaient des regards désapprobateurs quand il les lisait à la table de la cuisine.

« Tu mettras ça dans le poêle quand tu auras terminé », a dit Edel.

Une grande partie n'était que des rumeurs, ou des ragots que l'on pouvait également entendre sur le port. Qui pratiquait le marché noir, ou qui s'engraissait à travailler pour les Allemands. Qui ne se privait pas de faire des mamours aux officiers allemands du Karsten Hotel. Des paysans vendaient des plaques de gazon qui servaient à la construction des fortifications allemandes à Grenen. Peut-être faudrait-il les étayer à cause du déplacement des sables, une fois la guerre terminée ?

Mais une partie de ce qui était écrit était vraie, on ne pouvait le nier. Lorsque Lars était penché sur *Folkets Kamp*, il entendait presque la voix qui se livrait à des confidences. Était-ce la voix du peuple ? Elle racontait tout le mal fait aux Danois, mais elle avait un accent sarcastique, et presque méchant.

Information déconseillait de se lier aux réfugiés allemands et rappelait aux lecteurs que de nombreux Danois avaient été envoyés dans les camps allemands. « Les réfugiés n'ont aucun droit d'être là - ni de "droit de la guerre"... Nous n'avons rien à faire avec eux, c'est-à-dire que nos maisons doivent leur rester fermées, nous ne voulons aucun contact ni aucune relation avec eux... Ils ne doivent pas ressentir la moindre pitié, et ils doivent bien comprendre que, comme on fait son lit, on se couche. »

Certains étaient logés dans les hôtels réquisitionnés par les Allemands, d'autres rassemblés dans un camp situé dans la forêt, ou près du phare gris. Un camarade a fait remarquer que les hommes pourraient ainsi aller voir les putes polonaises. Ils venaient du même coin, et tous ces cons polonais leur sembleraient bien familiers. Qui ne préférerait pas y aller plutôt que de dépérir pendant le couvre-feu ? Les autres ont ricané, mais doucement, comme s'ils savaient qu'il dépassait une limite qui n'avait rien à voir avec les filles.

La haine des Allemands a grandi à mesure qu'il était manifeste que la guerre serait bientôt terminée. Il y avait aussi de bonnes raisons de les détester. Tous les jours, on entendait de nouvelles histoires d'assassinats commis par la Gestapo. On disait que la Résistance avait établi des listes de miliciens et de collabos à arrêter quand les Allemands capituleraient.

Comme tant d'autres, Lars, Edel et leur mère écoutaient la radio le soir du 4 mai. Peu après l'annonce de la Libération, ils ont entendu les gens rire et crier dans la rue. Leur mère était assise, comme d'habitude. Edel a éteint le poste, leur mère s'est levée, et elles se sont enlacées. Elles sont restées comme figées dans leur étreinte jusqu'au moment où Edel s'est souvenue de Lars et lui a fait un signe. La mère et la sœur lui ont pris une main chacune, et il a dû refréner une envie spontanée de se dégager.

« Je pense que nous devrions prier pour notre père », a déclaré la mère. Lars a cru tout d'abord qu'elle parlait du Père céleste, mais on ne priaît pas pour lui, on Le priaît, Lui. « Notre Père qui es aux cieux... » Le *Notre Père* a

coulé entre ses lèvres sans qu'il ne réfléchisse au sens des mots.

Il a saisi qu'elles avaient converti son père après sa mort et qu'elles avaient remporté sur lui une victoire qu'elles n'avaient pu gagner lorsqu'il était en vie. Elles n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il avait vu entre ses paupières, dehors, entre ciel et mer. Nul ne le savait.

Le lendemain matin, les cloches de l'église ont sonné et les drapeaux ont été hissés dans tous les jardins. Lars a été surpris de croiser autant de brassards. Plus tard, dans la journée, Lars et deux camarades ont vu passer un camion avec une poignée de personnes arrêtées sur le plateau. Elles étaient complètement figées, livides sous l'effet de la honte. Son camarade avait entendu dire que les collabos étaient internés à l'Hotel Brøndum. En compagnie des autres, Lars a senti que, sous leur joie exaltée, il manquait quelque chose. On disait que l'on avait arrêté une vingtaine de personnes. Comment se faisait-il qu'il n'y en ait pas plus ?

Quelques jours plus tard, après le dîner, il est sorti retrouver les autres, et il y avait du vacarme dans Kong Eriks Vej. Deux hommes avaient tiré une jeune fille de sa maison et l'avaient tondue. La foule a continué dans Sankt Laurentii Vej, pour passer devant le magasin de savons Schou. On tirait et on poussait les filles tondues, l'une d'elles a perdu une chaussure. Lars et un camarade ont regardé la scène. Le camarade s'est moqué de la fille qui boitait avec son bas tandis qu'un homme lui tirait le bras sans ménagement.

« Elle n'était pas très belle avant d'aller chez le coiffeur mais, là, je crois que même un Boche la laisserait filer », a dit le camarade en crachant.

L'attroupement a grossi près de la pharmacie, puis les sirènes de la défense passive ont résonné et, soudain, cela a grouillé de brassards dans Havnevej. Lars s'est dépêché de rentrer.

Sa mère et Edel étaient devant la buanderie, elles avaient fait bouillir le linge et elles étaient en train de l'accrocher sur la corde. Il a raconté ce qu'il avait vu. Les jointures des mains d'Edel ont blanchi quand elle a essoré une taie d'oreiller, éclaboussant les carreaux. Sa mère a étendu un drap sur la corde.

« C'est la punition pour la fornication et la débauche, a déclaré Edel.

— Dieu merci, tu n'avais pas dix-sept ans en 1940, a dit doucement la mère en mettant des pinces à linge sur le drap.

— Maman, qu'est-ce que tu *dis* ! », s'est exclamée Edel.

Lars ne pouvait pas voir son visage dans le crépuscule, au milieu des draps. Sa mère s'est essuyé les mains sur son tablier, et elle est rentrée. Lars l'a suivie.

« Enlève tes chaussures, Lars, tu salis le tapis », a grogné Edel dans son dos.

Sa mère s'est assise à la table de la cuisine, et elle s'est mise à lire. Il lui a souhaité bonne nuit et il est monté. Après cinq ans de rideaux occultants, c'était étrange de pouvoir se coucher avec la fenêtre ouverte et de contempler les premières étoiles se détacher dans la faible lumière, après le coucher du soleil.

Edel avait prononcé le mot « débauche » d'une façon tellement curieuse, comme si elle craignait d'être contaminée par lui rien qu'en le disant. Lars a songé à la fille à Boches tondue qui avait perdu une chaussure quand on l'avait tirée dans tous les sens, et à ce que son camarade avait dit. Il avait raison, elle avait l'air terrible, presque chauve. Le bas était troué et son talon dépassait. Un talon de jeune fille, tout banal, rose et joli. L'homme qui la tenait par le bras tirait si fort qu'elle menaçait de tomber à tout instant. La punition pour la débauche. Il a pensé au ricanement de son camarade quand il avait dit « coiffeur ». N'était-ce pas aussi une débauche de punition ?

À la pause-déjeuner, à la fabrique de filets, quand la discussion roulait sur le sujet inévitable, on donnait parfois un petit coup de coude rigolard à Lars. Il rougissait facilement, et cela ne faisait qu'encourager les autres gars un peu plus âgés. Il y en avait un, en particulier, qui se vantait de ses exploits, mais cela résonnait d'un écho tellement curieux, se disait Lars. C'était presque comme une sorte de punition quand les femmes écartaient leurs cuisses, comme s'il était nécessaire de les punir pour leur débauche.

L'image de la fille à soldats qui avait perdu sa chaussure ne cessait de lui revenir à l'esprit. Lars avait presque l'impression que les hommes en colère voulaient la punir parce qu'elle n'avait pas couché avec eux.

Un dimanche d'été, Kruse Birch avait fait un sermon sur les réfugiés allemands. C'est un silence différent qui s'était installé quand il avait rappelé à ses ouailles la figure du bon Samaritain et déclaré qu'il s'agissait de simples civils comme nous, qui n'avaient pas participé à des actes de guerre. Ils avaient droit à notre compassion chrétienne tout comme n'importe quelle autre créature en souffrance. Il avait ajouté que nous n'avions pas combattu les nazis et leur vision implacable de l'homme pour nous endurcir à notre tour à l'heure de la liberté.

Comme d'habitude, il s'était tenu à la porte de l'église pour serrer la main des paroissiens qui avançaient dans l'allée centrale après le morceau joué à la fin de l'office, mais beaucoup l'avaient ignoré. Certains s'étaient contentés de lui donner une poignée de main rapide et sans chaleur. Lars l'avait expressément regardé dans les yeux en lui serrant la main, sans pouvoir se l'expliquer. La mère de Lars et sa sœur avaient serré la main de Kruse Birch, comme il se doit, mais sur le chemin du retour, Edel s'était éclairci la gorge et avait déclaré que le pasteur était allé trop loin.

« Et l'amour de son prochain, alors ? avait demandé Lars en s'efforçant de ne pas ciller quand il avait croisé le regard de sa sœur.

— Le prochain, c'est l'étranger qui frappe à ma porte, avait dit Edel de ce ton placide qu'elle prenait quand elle savait que l'on ne pouvait pas la contredire. Le prochain n'a pas à être multiplié et transporté jusqu'ici pour profiter de nous.

— Comment peut-on être tellement absorbé par le salut de son âme quand des gens meurent de malnutrition juste sous notre nez ? »

Lars avait haussé le ton, sa mère avait posé la main sur son bras. Quelqu'un marchait juste devant eux.

« Les voies du Seigneur sont impénétrables », comme si cette phrase toute faite et mécanique changeait quoi que ce soit.

Ses camarades de la fabrique de filets savaient très bien quoi penser. Ils n'étaient pas allés à l'église ce dimanche-là, mais on causait. Certes, Kruse Birch avait caché des armes après un parachutage, ou d'autres choses

encore, mais le reste du temps, il avait la tête dans les nuages, un nuage de religion. Ces salauds d'Allemands ne méritaient pas le ravitaillement dont ils bénéficiaient, et ce, à un moment où l'on manquait de tout. Il était donc raisonnable de la part des autorités de punir tout contact avec cette racaille.

Quelqu'un a demandé s'ils avaient entendu parler du Belge que Kruse Birch aurait caché dans le grenier de l'église. Le type aurait été enrôlé de force dans l'armée allemande – mais, il y avait forcé et forcé, pas vrai ? Qui pouvait le prouver ? Au lieu d'être envoyé dans le sud par la voiture des capucins, le Belge avait eu un énorme coup de pot de se retrouver sous les ailes protectrices de Birch. Le pasteur lui avait trouvé des vêtements civils et allait lui chercher à manger au foyer des marins, dont il présidait le comité directeur. Le Belge avait été expédié à Krusaa par des chemins détournés, et récupéré par les Anglais. Bien étrange, le pasteur. On pouvait dire que l'on ne savait pas du tout où le placer.

À la fin août, l'oncle de Lars a fini par rentrer d'Angleterre avec le bateau, et l'équipage au complet. La tante est venue en courant pour les inviter le soir même. Elle avait accroché des lampions dans le prunier et sur la corde à linge devant la buanderie, c'était le genre de choses qu'elle pouvait inventer. Lars ne connaissait personne d'autre qui accrochait des lampions au jardin. Un des membres de l'équipage avait apporté son accordéon. Tous les voisins étaient là, on a dansé et on a servi de la Guinness, l'oncle en avait plein la soute. Lars a eu le droit de la goûter sous les regards réprobateurs de sa mère et d'Edel, toutes les deux désarçonnées par les retrouvailles joyeuses et bruyantes.

Les deux femmes en noir sont restées dans un coin, telles des ombres de dignité et de bonne conscience. Être l'ami du monde, c'est être l'ennemi de Dieu. La tante s'est approchée de Lars avec un grand sourire et l'a tiré au milieu des danseurs. Elle portait une robe à fleurs, ses mains étaient chaudes. « Accroche-toi bien », a-t-elle dit, et il a été obligé de la tenir fermement par la taille. Son oncle avait rapporté du parfum de Londres, et il était presque plus enivrant que la bière forte et noire.

Lars ne se souvient pas combien de temps s'était écoulé entre le retour de son oncle et le jour où, après le travail, il a eu envie de faire un tour dans la lande. C'était une journée paisible et ensoleillée, une des dernières du mois d'août. Il a suivi le chemin jusqu'à l'église ensablée. Il avait l'intention de traverser le bois au sud du phare et de continuer par la lande en direction du rivage.

Il venait d'arriver au bois de pins clairsemés quand il s'est arrêté pour reprendre son souffle. Les taches de lumière brillaient sur la mousse d'un vert poussiéreux, et il a été ébloui par le clocher derrière les troncs noirs. Plus tard, il a eu la certitude qu'il s'était arrêté parce qu'il sentait que quelqu'un l'observait.

Il s'est retourné. Le garçon devait être de l'âge de Lars. Il était pâle et maigre, ses cheveux blonds, pas coupés, pendaient devant ses yeux, et il ressemblait à un vagabond. Il a fallu quelques secondes à Lars pour se rendre compte que l'autre avait aussi peur que lui.

Il rencontrait rarement du monde dans le coin et, quand ça arrivait, on se croisait en se faisant juste un signe de tête. C'est là que c'est devenu pénible. Le garçon étranger l'avait effrayé, et il aurait été honteux de le laisser paraître. Mais Lars ne savait pas comment il allait tourner une phrase appropriée.

« Beau temps, n'est-ce pas ? a-t-il fini par dire.

— *Ich verstehe nicht* », a déclaré l'autre, en esquissant un sourire. Il avait de mauvaises dents.

C'était le moins que l'on puisse dire, et Lars s'est senti bête de sa propre peur, et supérieur au gars qui voulait gagner sa confiance. Mais comment diable s'était-il échappé ?

Après la Libération, les gens de Prusse-Orientale avaient été rassemblés dans trois campements. Un à l'Hotel Royal, un près du phare et un dans le bois. Le gars venait probablement du dernier. Les trois campements étaient clôturés et sous étroite surveillance. On disait que les gens avaient toutes sortes de maladies contagieuses, et le gars en face de lui n'avait pas l'air en bonne santé.

Lars ignorait quelles règles il fallait suivre si on croisait un réfugié qui s'était enfui de son campement. Tout ce qu'il savait, c'est que les contacts étaient strictement interdits. Devait-il attraper le gars et le ramener au camp ? Ce ne serait sûrement pas difficile, il n'avait que la peau sur les os.

« *Hast du eine Kippe ?* a dit l'inconnu. *Zigarette*, a-t-il ajouté en réaction à la mine perplexe de Lars.

— *Es tut mir leid* », a répondu Lars.

L'autre a souri à nouveau de ses dents marron.

« *Mir tut es auch leid.* »

Lars n'a pas pu s'empêcher de sourire. Il n'était pas aussi mauvais en allemand qu'il ne l'avait laissé penser à l'école. Les camarades ne voyaient pas d'un bon œil d'être actif pendant les cours d'allemand, si ce n'est le strict minimum. C'est-à-dire qu'il fallait participer juste assez pour ne pas risquer de prendre un coup sur la nuque de la part de ce collabo de prof d'allemand. En outre, cela faisait plus d'un an qu'il avait quitté l'école. Et il n'avait pas vraiment eu de conversations avec les sentinelles sur le port. Pourtant, il a réussi à faire comprendre au jeune réfugié en quête d'une cigarette qu'ils feraient mieux de s'avancer davantage dans les broussailles, au cas où quelqu'un les verrait.

Ils se sont assis sur un tronc pourri. Quand ils ne parlaient pas, on n'entendait que le léger bruissement des aiguilles des pins. Ils se sont présentés en se serrant la main, ce qui leur a paru bizarre. La situation au camp a paru pire que ce que croyait Lars. Heinrich avait oublié ce que cela voulait dire de ne pas avoir faim. Lars lui a demandé comment il était arrivé là, et il a répété sa question jusqu'à obtenir une explication.

On avait ordonné à certains grands garçons parmi les réfugiés de donner un coup de main, à Grenen, pour démolir les tranchées allemandes, ou pour transporter du bois jusqu'au campement, où il pouvait servir comme combustible. Après le travail relativement dur, cela avait été une sinécure pour Heinrich et quelques autres de se retrouver à nettoyer les bureaux de la Résistance à Østre Strandvej.

Lorsqu'il avait fallu les reconduire au camp, le même matin, il avait tenté sa chance. Il s'était écoulé quelques minutes avant que l'on découvre qu'il manquait à l'effectif de la petite troupe. Les autres n'avaient rien dit. Heinrich avait entendu le garde crier et donner des coups de sifflet, mais il s'était échappé.

« *Was willst du ?* a demandé Lars.

— *Das weiß ich nicht*, a répondu Heinrich en fixant le fouillis de branches et de reflets du soleil avant de croiser le regard de Lars. *Freiheit* », a-t-il ajouté.

Il y avait comme une fièvre qui brillait dans ses yeux. C'était complètement sans espoir. Et sa famille, alors ? Heinrich a répondu qu'il n'avait pas de famille. Ses parents étaient morts. Son petit frère était mort également. Il a lancé à Lars un regard qui semblait plein de défi. Lars a senti qu'il ne devait pas chercher à montrer de la compassion.

« *Ich bin nur ich selbst* », a dit Heinrich en regardant Lars droit dans les yeux.

Lars lui a dit de rester où il était, et de l'attendre. Il reviendrait à la nuit tombée. En traversant la lande en direction du rivage, il s'est posé des questions sur lui-même. Il n'avait jamais réussi à participer à la moindre petite action de sabotage et, là, il était en train de s'entendre avec un réfugié allemand qui, en plus, s'était enfui de son camp.

Cela aurait été plus rapide de rentrer par où il était venu, mais s'il croisait quelqu'un qui l'avait vu à l'aller, cette personne se demanderait peut-être pourquoi il n'empruntait pas le chemin habituel. Peut-être était-ce superflu de se montrer aussi prudent. Personne n'avait la moindre idée qu'il s'aventurerait par là.

Le soir, après le dîner, il est resté à la table de la cuisine pendant qu'Edel faisait la vaisselle. Il était penché sur un vieux journal trouvé dans le panier à bois. Edel lui a demandé s'il n'allait pas sortir flâner, comme d'habitude. Il n'a pas répondu. Dans le journal, il y avait la photo d'un groupe de résistants avec mitraillettes et revolvers. Ils étaient entre un poteau téléphonique et ce qui ressemblait à un passage à niveau.

L'article parlait de l'arrestation de trois gardiens de l'Hotel Royal. Ils avaient essayé de fuir Skagen par le train, un des premiers jours après la Libération. « Quand le train a fait halte à Højen, les Résistants ont fait irruption et, en quelques instants, les Traîtres étaient en état d'arrestation, sous les hurrahs des passagers, et ils ont été conduits au camion qui attendait là. » Lars a regardé la photo pour voir s'il reconnaissait des hommes.

« Bon, je te souhaite bonne nuit, a dit Edel. Tu éteindras la lumière ? »

Il a attendu que les pas d'Edel aient résonné dans l'escalier. À cette heure, sa mère était déjà au lit. Il a ouvert prudemment la porte du garde-manger. Peu après, il est sorti en douce avec ce qu'il avait trouvé, caché sous son pull. Il avait une couverture roulée sous le bras. Il n'avait pas de plan précis, tout était improvisé, comme l'avait fait Heinrich.

Les soirées recommençaient à être obscures et il y avait du vent, mais la lune était dans son croissant, et le chemin paraissait presque phosphorescent. Cela est devenu plus difficile de marcher une fois passée l'église ensablée, et quand il s'est avancé dans le bois. Il n'osait pas crier, même si les probabilités d'avoir été suivi étaient faibles. Il a reconnu le chant d'un engoulevent. On aurait dit le signal d'un poste de radio inconnu. Il a progressé lentement, jusqu'au moment où il a entendu un sifflement atténué.

Quand ses yeux se sont accoutumés à l'obscurité, il a reconnu Heinrich et le tronc d'arbre pourri. Était-il vraiment resté assis là, sans bouger, pendant toutes ces heures ? Heinrich avait bon appétit, et il a pris quelques gorgées adultes de la Guinness que Lars avait dissimulée pour lui derrière le tas de bois de la remise. Ils ont ri tous les deux quand Heinrich a poussé un rot sonore.

Le repas a été terminé presque avant d'avoir commencé. Cela n'avait pas été une mince affaire de se le procurer. Et maintenant ? Heinrich l'a regardé dans le noir, comme s'il pensait la même chose. Même si Lars lui donnait sa veste, il ne pourrait pas se réchauffer. L'été était fini, et les nuits étaient fraîches.

« Viens, on part. »

Lars avait oublié de parler allemand. Et puis, il ne savait pas comment dire « remise du jardin ». Heinrich l'a suivi en hésitant. Ils trottaient, s'arrêtaient, puis repartaient en courant à travers la lande, comme des chevreuils. Ils ont contourné largement la clairière où les baraquements du camp avaient été construits. Si seulement les gardes savaient que le fugitif était si près, a songé Lars, et il était certain que Heinrich pensait pareil. Quand ils sont arrivés aux premières maisons, Lars lui a fait signe de ralentir l'allure. Ça passerait ou ça casserait. Ils n'arriveraient pas aux palissades entre les jardins sans être vus.

Dans sa rue, ils ont croisé un pêcheur qui habitait à quelques maisons de là. Lars l'a salué, et l'homme lui a rendu son salut. Visiblement, il n'a rien soupçonné en voyant le camarade taciturne qui accompagnait Lars. Il n'y avait aucune lumière derrière les vitres de la maison. Ils sont entrés dans la remise. Lars a regardé autour de lui, dans le réduit froid, au milieu des outils, comme s'il venait là pour la première fois. Comment pourrait-on dormir ici ? Il a pris un sac d'oignons que son oncle avait rapporté de chez son beau-frère à Hobro, et l'a porté dans la buanderie. Il l'a étalé dans le coin, entre le mur et la chaudière, et il a posé sa veste par-dessus. Ce serait mieux que de dormir à la belle étoile.

« Grand Hotel Zwiebel », a murmuré Heinrich.

Lars a pouffé de rire. Heinrich lui a saisi le bras. Son visage était flou dans la lumière faible. Il le scrutait d'une manière presque inquiétante.

« Danke », a-t-il dit.

L'escalier a grincé quand Lars s'est faufilé à l'étage. Il s'est arrêté à chaque marche. Il n'y avait pas un bruit dans la maison. Il a retenu son souffle en passant devant la porte d'Edel. Normalement, il était le dernier à se réveiller le matin, et sa mère devait monter plusieurs fois pour le tirer du lit. Il s'agissait de se réveiller avant qu'elle, ou Edel, n'aille à la buanderie. Heinrich pourrait mettre certains de ses vêtements, ils faisaient à peu près la même taille. Mais où pourrait-on le cacher ?

Lars a pensé aux remises où l'on rangeait les filets, alignées à l'ouest du bassin du port. Il avait toujours les clefs de la remise de son père. Si seulement ils pouvaient se glisser jusque-là sans se faire voir. Un plan a commencé à se dessiner. Dès que Heinrich serait à peu près en sécurité, il irait voir Kruse Birch. Si le pasteur avait aidé un jeune Belge incorporé de force dans l'armée allemande, il pourrait bien aider un jeune Allemand de Prusse-Orientale en fuite. N'avait-il pas dit, du haut de sa chaire, que les réfugiés allemands avaient droit à notre compassion ? Kruse Birch pourrait sûrement l'aider.

Lars était presque en train de rêver quand il a été tiré de son sommeil par un vacarme lointain. On aurait dit la grosse caisse dont jouait son camarade quand il défilait avec les éclaireurs. Mais en recouvrant ses esprits, Lars a très bien compris de quoi il s'agissait. Heinrich avait dû faire tomber la bassine en zinc accrochée au mur de la buanderie exigüe. Lorsqu'il est sorti de sa chambre, Edel avait déjà descendu l'escalier.

« Mais qu'est-ce qui se passe ici ? » a-t-il entendu. C'était sa mère qui criait derrière lui.

Edel se tenait à la porte ouverte de la buanderie. Une silhouette indistincte est sortie lentement de l'obscurité.

« Il s'appelle Heinrich », a dit Lars.

Edel s'est tournée vers lui. Il n'avait pas l'habitude de la voir avec les cheveux dénoués. Le matin, quand il se levait, elle avait déjà fait une natte depuis longtemps. Il a soutenu son regard, bien décidé à ne pas ciller.

« Heinrich est notre prochain, a dit Lars. Il va rester ici quelques jours, mais maintenant, il peut aussi bien aller se coucher dans ma chambre.

— Très bien, a dit Edel.

— *Kommst du ?* » a-t-il dit en passant devant Edel.

Après avoir conduit Heinrich et refermé la porte derrière lui, il a entendu Edel chuchoter derrière la porte entrouverte de la chambre de sa mère. Il a descendu l'escalier, a pris un plaid et s'est allongé sur le canapé du salon. En repliant les genoux, il avait juste la place de s'allonger sur le côté. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui allait se passer. Il n'empêcherait pas Edel ou sa mère de dénoncer Heinrich. Elles pourraient dire de quoi il retournait. Il avait attiré l'opprobre sur sa famille, et la distance entre elles et lui s'était déjà creusée depuis la mort de son père. Elles n'avaient aucune raison d'avoir des scrupules, puisqu'il les avait entraînées sans ménagement dans l'illégalité, elles, des femmes sans défense.

Il était sans doute plus fatigué qu'il n'en avait conscience. À son réveil, Edel était dans la cuisine.

« Tu ne crois pas que ton invité aurait envie de manger un petit quelque chose ? » a-t-elle dit quand Lars s'est approché.

Peu après, Lars et Heinrich étaient assis l'un en face de l'autre, à la table recouverte d'une toile cirée. Ils baissaient les yeux comme deux écoliers quand elle a servi la bouillie. La mère était déjà au jardin. Lars voyait son dos baissé par la fenêtre de la cuisine.

« Ce sera mieux pour tout le monde s'il reste dans ta chambre », a dit Edel.

Lars a traduit. Il lui fallait se dépêcher s'il ne voulait pas arriver en retard. Heinrich a remercié pour le repas avant de se lever et de remonter dans la chambre. Edel n'a pas regardé dans sa direction. Lars s'est arrêté sur le seuil en sortant.

« Edel, j'espère que tu ne... »

Elle a soutenu son regard. Puis elle a fait un oui de la tête. C'était un de ses derniers jours à la fabrique de filets. Il avait convenu avec son oncle que, à partir du 1^{er} septembre, il reviendrait travailler sur le bateau de pêche comme avant. À la pause-déjeuner, il a entendu un de ses camarades demander s'ils étaient au courant qu'un réfugié allemand s'était enfui. Un des gars qui faisaient le ménage chez les résistants. Lars trouvait que ses paroles sonnaient faux chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Et cela l'étonnait que personne d'autre ne semble s'en rendre compte. On avait cherché l'Allemand partout. Il n'était sûrement plus en ville à l'heure qu'il était, mais il n'avait quand même pas pu aller si loin que ça, à pied.

Après le travail, il est allé au presbytère. C'est la femme du pasteur qui lui a ouvert. Elle lui a demandé ce qui l'amenait.

« C'est personnel », a dit Lars.

Elle a souri. L'épouse de Kruse Birch était une dame chic. Ses cheveux gris avaient un reflet bleuâtre, et elle s'habillait comme les dames de Copenhague qui venaient dans les hôtels balnéaires l'été, avant la guerre. Quand elle souriait, on avait parfois l'impression qu'elle avait un peu de peine pour son interlocuteur.

« Un instant », a-t-elle dit en laissant la porte entrouverte. Peu après, Kruse Birch est arrivé.

« Bonjour, mon ami. Entre donc. »

En traversant le couloir jusqu'au bureau, Lars n'était pas sûr que le pasteur se souvienne de lui.

« Comment ça va, chez vous ? a-t-il demandé.

— Ça va très bien, a répondu Lars.

— Ça doit être formidable d'avoir retrouvé ton oncle. » Il a marqué un silence et examiné Lars à travers ses lunettes rondes en acier. « Mais c'est peut-être un peu bizarre, aussi ?

— Pardon, mais je ne comprends pas...

— Je me disais que tu t'es habitué à être seul avec ta sœur et ta mère. Il ne serait donc pas surprenant que ces retrouvailles, ça remue un peu le couteau dans la plaie.

— Non, je ne crois pas que ce soit le cas, a dit Lars.

— Une manière intéressante de formuler la chose. » Le pasteur a souri. « Mais dis-moi ce qui t'amène. »

Lars a regardé l'encrier sur le bureau et la grosse main de Kruse Birch sur le sous-main vert.

« En fait, il s'agit d'une chose dont vous avez parlé cet été. Lors de votre sermon. Une chose à propos des réfugiés allemands.

— Ah, ce sermon-là, a-t-il dit en riant. Oui, il n'a pas été très bien reçu.

— Si, par moi. »

Lars a levé les yeux vers le pasteur. Kruse Birch l'a regardé attentivement.

« C'est vrai ?

— Vous avez peut-être entendu dire qu'un gars du camp dans la forêt s'est échappé hier ?

— Non, je n'en ai pas entendu parler. Vraiment ?

— Il est chez moi. »

Kruse Birch l'a dévisagé sans broncher. Après coup, Lars a été incapable d'établir combien de temps ils étaient restés à se dévisager sans prononcer un mot.

« Bon, bon, a fini par dire Birch. Raconte-moi. »

Lars s'est senti encouragé par le ton paisible du pasteur et a raconté en détail comment il avait rencontré Heinrich. Le pasteur a acquiescé plusieurs fois, comme s'il savait déjà ce que Lars allait dire.

« Je peux imaginer sans peine que ce n'est ni ta mère ni ta sœur qui t'ont dit de venir me trouver, a-t-il déclaré quand Lars s'est arrêté. Mes positions ne collent pas tout à fait avec leurs convictions.

— Elles ne diront rien à personne, a dit Lars.

— J'en suis heureux, a dit Kruse Birch.

— Au sujet de Heinrich, a ajouté Lars.

— Bien, bien. » Le pasteur s'est éclairci la gorge. « Mais dis-moi, mon garçon...

— On dit que vous avez aidé un Belge qui avait été enrôlé de force sous l'uniforme allemand. Et je me suis dit que vous pourriez aussi aider Heinrich.

— Qui t'a raconté cette histoire ?

— C'est un bruit qui court », a dit Lars en baissant les yeux.

La chaise a raclé le plancher quand le pasteur a reculé, et que le siège a dépassé le tapis épais. Il a contourné le bureau et s'est assis sur le bord de celui-ci. Lars a levé les yeux vers Kruse Birch.

« Maintenant, j'y suis, a dit le pasteur. Mais il y a une chose que tu dois comprendre, Lars. » Il a posé une main sur l'autre et l'a regardé droit dans les yeux. « Ton ami allemand est bien mieux là où il est, comparé à ce qu'il subira si, demain, il retourne là d'où il vient. Crois-moi, en cet instant précis, ce n'est pas l'endroit où il faut être. Et c'est d'ailleurs aussi notre problème ici, au Danemark. Nous aimerions bien les renvoyer de l'autre côté de la frontière. Alors, il rentrera chez lui, l'heure venue.

— Mais il ne supporte plus tout ça, a dit Lars.

— Bien des gens ont dû supporter bien pire. » Kruse Birch s'est relevé. « Rentre à la maison et dis à ton ami qu'il doit regagner le camp le plus vite possible. Je dirai volontiers un mot en sa faveur, si je peux.

— Non merci », a dit Lars. Il s'est levé également. « Je préférerais que nous fassions comme si je n'étais jamais venu ici.

— Comme tu veux », a dit le pasteur en lui serrant la main.

En quittant le presbytère, Lars s'est dit qu'il ne retournerait jamais à l'office de Kruse Birch. Le pasteur avait peut-être raison au sujet du devenir des réfugiés et de la situation dans leur pays. Mais toutes ses paroles ne tenaient pas face à la fièvre particulière qu'il y avait dans les yeux de Heinrich, quand Lars s'était trouvé à côté de lui sur un tronc d'arbre dans les fourrés.

Ils ont dîné ensemble, tous les quatre. Par mesure de sûreté, Edel avait tiré les rideaux qui donnaient sur la rue. En cette saison, on ne les tirait pas avant que le dernier aille se coucher. Et puis, ils ne mangeaient au salon qu'à Noël et à Pâques. Heinrich avait pris un bain et emprunté une chemise et un pantalon à Lars. Avec la raie sur le côté, il avait l'air d'un beau garçon, mais il était terriblement maigre. Il avait également des bonnes manières, ce qu'Edel a fait remarquer en passant, quand Lars l'a aidée à porter les assiettes sales. Et il mangeait de bon appétit.

Edel parlait mieux allemand que Lars. Elle avait hérité de leur grand-père un livre sur la vie de Luther. Elle l'avait lu et relu, aussi pour entretenir la langue, comme elle disait. Elle avait mis sa jolie robe et sorti une nappe du buffet, comme si c'était une grande occasion. Ils conversaient comme si Heinrich était un pensionnaire de vacances qui s'était incrusté, et comme si la guerre n'avait pas tout bouleversé. Leur mère ne comprenait pas l'allemand, Edel traduisait ce qui était dit.

Le père de Heinrich avait été receveur des postes d'une petite ville au sud de Königsberg. Lars a expliqué que leur père était pêcheur. Propriétaire de son bateau, a ajouté Edel. Il fallait le souligner. Lars a remarqué que la mention de receveur des postes l'avait impressionnée. Avec Heinrich, ils parlaient des choses comme si c'était avant la guerre. La vraie vie, comme s'il n'y avait eu qu'une interruption momentanée. La mère de Heinrich avait grandi dans une ferme, ils cultivaient du blé, a-t-il précisé. Lars et sa mère écoutaient avec attention ce qu'Edel traduisait.

Elle est allée se coucher en premier. Edel et Heinrich étaient assis sur le canapé, Lars dans le fauteuil où son père s'installait quand il était à la maison. C'était rare qu'ils aient de la visite. Le soir, les voisins entraient comme dans un moulin chez son oncle et sa tante. Lars ne se souvenait plus quand il avait saisi que leur maison était une maison que l'on évitait depuis la mort de son père. De temps en temps, ils avaient la visite d'un coreligionnaire de la Mission, qui venait prendre le café ou prier.

Il aurait aimé parler seul avec Heinrich, mais Edel est restée assise. Elle n'était pourtant pas du genre à veiller. Elle n'arrêtait pas de lui poser des questions. Les gens étaient-ils des nazis, là d'où il venait ? Lars s'est dit que c'était assez brutal de poser une telle question, comme ça, de but en blanc, mais Heinrich a répondu de bonne grâce. Ceux qui l'avaient été ne l'étaient plus lorsque les Russes étaient arrivés, a-t-il dit.

« *Und ihr ?* » a-t-elle demandé.

— *Wir nicht* », a-t-il répondu en baissant la tête, comme s'il avait dit le contraire.

Tout le monde avait pu voir vers quoi conduisait la victoire finale que le Führer leur avait fait miroiter. Au cours du dernier hiver de la guerre, les gens ne parlaient plus que d'aller à l'Ouest. On craignait la soif de vengeance des hordes mongoles. On colportait des histoires d'incendies, de viols et de meurtres, mais les autorités interdisaient aux gens de partir.

L'exode avait commencé en janvier, certains étaient partis avec des carrioles tirées par des chevaux, d'autres à pied. Heinrich, sa mère et son petit frère avaient été envoyés au loin en bateau. En tant que fonctionnaire, son père avait dû partir le dernier. Il était à bord du *Wilhelm Gustloff*, a dit Heinrich avant de se taire. Le tic-tac de l'horloge du salon était assourdissant. Heinrich a ajouté qu'il y avait eu des milliers de morts quand le bateau avait été touché par des torpilles russes.

Sa mère était déjà malade avant leur arrivée au Danemark. Au début, ils ne savaient pas où ils étaient. Dans les environs de Copenhague. Il n'y avait plus rien à faire quand elle avait fini par être examinée par un médecin. Elle n'avait pas eu de cercueil. On avait enterré une douzaine de personnes dans la même tombe. Heinrich et son frère avaient été transférés dans un autre camp et, quand son frère était mort, Heinrich avait été transféré pour la troisième fois. Lars ne lui a pas demandé de quoi ils étaient morts. Comme si cela changeait quoi que ce soit. Heinrich a précisé qu'il se trouvait à Skagen au moment de la capitulation, près du phare. Lars a pensé à ce qu'avait dit son camarade de la fabrique de filets au sujet des filles polonaises. Puis ils avaient été transférés dans le bois.

Lars n'a rien dit de sa conversation avec Kruse Birch. Il ne voulait pas ôter ses espoirs à Heinrich – mais quels espoirs ? Il a songé à ce que le pasteur lui avait dit. Peut-être que la situation était désespérée, en attendant, ils étaient là. Heinrich n'était pas dans le baraquement froid dans le bois, il était au chaud, nourri et propre, à côté d'Edel. Elle le regardait d'un air sérieux, mais ce n'était pas ce sérieux dur, comme quand elle damait le pion avec une citation de la Bible dès que l'on osait dire un mot. Elle avait les yeux luisants pendant qu'il parlait. Le regard de Heinrich a vacillé quand il l'a dévisagée, pendant une seconde. L'a-t-il trouvée jolie, à côté de lui, dans sa belle robe ?

Les jours suivants, le temps a été calme et chaud. C'était comme si l'été avait changé d'avis et décidé de revenir. Après le travail, il restait dans sa chambre en compagnie de Heinrich. D'habitude, pendant de tels après-midi, il serait allé à la plage pour se baigner et paresser dans les derniers moments de soleil. Il leur fallait se

contenter des rayons de soleil qui passaient par sa fenêtre ouverte dans la ville libérée. Avec Heinrich, il ne pouvait pas profiter de l'insouciance qui marquait encore tout le monde. Ce sentiment d'insouciance lié à l'idée que les temps horribles étaient passés.

Ils étaient assis par terre, adossés au lit où Heinrich dormait. Comme s'il y avait un risque que les gens regardent à l'intérieur de la maison. Lars avait soutiré quelques cigarettes à l'un de ses camarades de la fabrique, alors que, lui, il ne fumait pas. Heinrich lui a appris à inhaler la fumée. Au début, Lars a suffoqué, Heinrich a rigolé et lui a tapé dans le dos. Il avait un an et demi de plus que lui. Ils parlaient des filles. Heinrich lui a demandé s'il était sorti avec une fille. Il a ri en voyant Lars qui rougissait.

Cela ne faisait rien. C'était curieux d'ailleurs, parce qu'il se sentait toujours petit quand un des grands gars se moquait de lui à la fabrique. Heinrich était sorti avec une fille de son village l'été précédent, mais, techniquement, il était encore puceau.

« *Verstehst du ?* »

Lars a acquiescé, comme s'il comprenait. Heinrich l'a observé avec une expression qu'il n'a pas réussi à déchiffrer.

« *Sie war deiner Schwester ähnlich*, a-t-il ajouté doucement. *Ich weiß aber nicht, ob sie noch lebt.* »

Lars a regardé par la fenêtre – méditant les deux phrases. « Elle ressemblait à ta sœur. Mais je ne sais pas si elle est encore en vie. » Il s'est levé pour fermer le crochet de la fenêtre, même s'il n'y avait pas de vent dehors.

Ils ont parlé de l'avenir. De son côté, Lars n'avait pas réfléchi plus loin que la fin du mois. Deux jours plus tard, quand il sortirait du port sur le bateau de pêche de son oncle, une vie nouvelle commencerait, la vraie vie. Pendant tout le temps où il avait travaillé à la fabrique de filets, il n'avait pensé qu'à prendre la mer. Heinrich, lui, voyait plus loin. Il avait eu un rêve avant même le début de la guerre. Il voulait aller en Amérique. Il avait l'intention de prendre un paquebot à Hambourg. Au pays, des tas de gens différents l'avaient fait, des Juifs comme des pauvres. Une fois en Amérique, peu importait d'où l'on venait. Il a décrit à Lars l'arrivée à New York comme s'il y était déjà allé. La statue de la Liberté, les gratte-ciel. Le voyage en train interminable à travers la Prairie.

Heinrich a parlé de ses rêves d'avenir pendant le dîner dans le salon. La mère de Lars semblait ne pas écouter quand Lars et Edel se relayaient pour traduire. Pour elle, l'Amérique était trop loin pour être autre chose qu'un nom. Edel, en revanche, l'écoutait attentivement, sans le lâcher de ses yeux sérieux. Elle qui, d'habitude, ne s'enthousiasmait que pour la parole du Seigneur. Lars a songé à ce que Heinrich lui avait dit. C'était la première fois qu'il voyait sa sœur sous cet angle.

Le lendemain, c'était la dernière journée de Lars à la fabrique. Les adieux n'ont pas été tristes. Après le travail, il est descendu au port, jusqu'au bateau de son oncle que l'équipage était en train de préparer. Il lui tardait d'embarquer, son seul souci, c'était Heinrich. Edel et sa mère sauraient garder le secret, mais il pouvait arriver tant de choses pendant qu'il serait en mer. En réalité, cela ne changeait pas grand-chose qu'il soit ou non à la maison. Heinrich était en sursis, en cavale.

Le vent s'était levé. Il y avait de la houle dans le bassin du port, les amarres grinçaient et il fallait faire attention en passant du bord au quai. Lars donnait un coup de main pour charger le ravitaillement quand il a entendu un hurlement dans son dos. Dans la nuit tombante, il n'a tout d'abord pas compris ce qui s'était passé. L'autre mousse gisait sur le pont, cherchant sa respiration. Il s'était pris le pied entre le quai et le bord du bateau.

« Bon sang, espèce de maladroit, a dit l'oncle en examinant le pied du gamin. Allez, rentre à la maison, et sois prêt pour demain matin. Malheureusement, on peut pas se passer de toi ! »

Lars a aidé le malheureux à débarquer. Il ne pouvait pas s'appuyer sur son pied. C'était un spectacle pitoyable que de le voir rentrer en sautillant, appuyé sur l'épaule de Lars. Ils étaient allés à l'école ensemble, mais ils ne se connaissaient pas.

« Merde, je serai jamais rétabli demain, a marmonné le garçon dans la nuit. J'ai une sacrée entorse. »

Effectivement, une fois dans la cuisine, chez ses parents, son pied était très enflé.

« Il manquait plus que ça », a déclaré son père.

Sa mère avait sorti une bande de gaze, et elle avait posé le pied de son camarade sur ses genoux.

« Tu vas prévenir ton oncle, d'accord ? » a-t-il demandé.

Lars a eu envie de le serrer dans ses bras. Kruse Birch, les gars de la fabrique et tous les résistants de la dernière heure qui avaient surgi le 5 mai avec leurs brassards, ils se retrouveraient bien penauds. Ils resteraient sur le quai à faire des au revoir.

En rentrant, il a trouvé Edel et Heinrich au salon. Sa mère se trouvait près du fourneau. Heinrich n'était guère resté dans sa chambre, malgré les ordres stricts d'Edel.

« Tiens, te voilà, a-t-elle dit.

— J'espère que je ne vous dérange pas, a dit Lars.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il y avait quelque chose de conflictuel dans sa voix, mais aussi une faille ouvrant sur de la fragilité.

Ce soir-là, ils ont dîné dans la cuisine. Lars a expliqué son plan en allemand. Edel a eu l'air soucieuse. Elle a demandé à Heinrich s'il avait déjà navigué. Jamais. Il a souri, l'air presque enthousiaste.

« Mais tu as demandé à notre oncle si c'est possible ? » Edel l'a regardé d'une mine grave.

« Oui, oui, a fait Lars. Qu'est-ce qu'il allait dire ? Nous ne pouvons nous passer de personne ! »

Ils se sont levés avant le soleil. Le jour commençait à poindre quand ils sont montés à bord du bateau de l'oncle. Les équipages se préparaient également sur les autres bateaux. L'oncle de Lars était déjà à la barre quand ils ont bondi à bord. Le moteur tournait déjà.

« Je voulais te dire que ton mousse est au lit avec le pied bousillé, a dit Lars. Tiens, voilà Heinrich. »

Heinrich a souri, mais son sourire s'est éteint en voyant l'expression sur le visage de l'oncle.

« T'as quand même un sacré toupet, toi, aujourd'hui, a dit l'oncle. Tu veux que je prenne un nazi à bord ?

— Si c'est un nazi, moi je suis pasteur de la Mission intérieure, a répondu Lars.

— Tu auras droit à une raclée quand on débarquera », a dit son oncle en lui faisant un clin d'œil.

La mer était agitée quand ils sont sortis du port et, au bout d'une demi-heure, Heinrich était penché sur le bastingage, livide.

« Ça promet », a grogné l'oncle.

Le temps s'est calmé dans l'après-midi. Le soleil a fait son apparition et il faisait presque doux. La mer était lisse et le ciel semblait encore plus immense, comme cela peut être le cas au mois de septembre. Heinrich a montré son envie d'apprendre et, au bout d'une journée, il a trouvé sa place parmi l'équipage. On n'avait pas le temps de parler beaucoup et après le coucher du soleil, pendant le repas, c'était le capitaine et les anciens qui prenaient la parole. L'oncle de Lars ne tenait pas compte des liens familiaux quand ils étaient en mer.

Et, au bout d'une journée, plus personne ne regardait Heinrich de travers. Il se débrouillait des choses à faire et il savait se taire. C'était bon d'avoir repris la mer. Il y avait des instants où Lars oubliait dans quelles circonstances Heinrich était arrivé à bord, et les autres semblaient l'avoir oublié également. Qui et pourquoi, quelle importance ? La première nuit, ils ont vu des éclairs de chaleur, au sud-ouest, il y avait du tonnerre et des éclairs, mais le matin suivant, tout était absolument calme. Le ciel et la mer formaient comme deux bols bleus de lumière qui se rejoignaient sur la ligne d'horizon. Si Dieu existait, Il les observait, aussi petits que des mouches et encore plus bêtes que les poissons.

Certains poissons étaient plus bêtes que les autres, car le bateau était lourdement chargé quand ils rentrèrent à Skagen, quatre jours plus tard. Peut-être était-ce la liberté en mer qui les avait rendus imprudents, ou bien il se peut que quelqu'un les ait dénoncés. Ils ne l'ont jamais su. En tout cas, Lars et Heinrich n'étaient pas à la maison depuis une heure que l'on a frappé à la porte. Edel travaillait à l'hôtel, comme à son habitude. Sa mère était en train d'arracher les mauvaises herbes au jardin.

L'arrestation s'est déroulée dans le calme. Une fois les hommes partis avec Heinrich, Lars a eu l'idée d'ouvrir le tiroir du bureau où Edel s'asseyait quand elle écrivait des lettres. Il contenait des cartes postales d'avant guerre, et l'une d'elles représentait l'église ensablée. Lars l'a déchirée en deux et il est sorti en courant. Il a rattrapé le groupe dans Sankt Laurentii Vej, alors qu'ils s'approchaient du bois, et il a tendu une moitié à Heinrich. Un des gardiens lui a arraché des mains le morceau de carte, il l'a examiné avant de le lui rendre.

« *Eines Tages...*, a dit Lars.

— *Eines Tages...* », a répondu Heinrich en le regardant dans les yeux.

En vain, j'ai essayé de savoir auprès de Lars quelles avaient été les conséquences, pour lui, pour Edel et sa mère, d'avoir caché Heinrich chez eux. Je ne sais pas non plus si son oncle a été puni pour avoir eu un réfugié à bord de son bateau. Chaque fois que je lui demande, Lars balaie ma question et se montre vague. « Rien de particulier », répond-il le plus souvent. Ou bien : « Cela n'a plus d'importance aujourd'hui. »

Au moment où il avait vu Heinrich sur le chemin être reconduit au camp dans le bois, Lars avait été sûr que les deux morceaux de la carte postale représentant l'église ensablée seraient réunis. Sa certitude s'est réduite au fil des ans, puis elle s'est effacée. Sa vie a pris forme, et la rencontre avec Heinrich ne représentait plus qu'une histoire de sa jeunesse, il y a longtemps, à l'opposé de sa vie d'adulte. Mais il a tenu sa résolution de ne pas se montrer à l'église tant que Kruse Birch y officiait.

D'après ce qu'il sait, les réfugiés qui restaient ont été transférés de Skagen en novembre de l'année suivante, mais il ignore si Heinrich est resté là aussi longtemps. Les derniers réfugiés ont quitté le pays jusqu'en 1949. Deux ans plus tard, Lars est entré en apprentissage à la caisse d'épargne locale. Elle a fusionné depuis longtemps avec une banque plus importante. Quand je lui demande pourquoi il a franchi un pas aussi considérable, passant de la vie en mer à la vie dans une agence bancaire, là encore, il hausse les épaules, confus ou agacé, je ne sais pas très bien. « On prenait ce qui se présentait », c'est la seule explication qu'il donne.

Le fait qu'il avait rencontré sa future femme a peut-être joué un rôle. Elle s'est rapidement retrouvée enceinte de leur fils aîné. Moins de dix ans après la Libération, Lars avait à la fois une famille et un foyer. Sa femme était un peu plus jeune que lui. Il avait toujours pensé qu'elle lui survivrait.

À l'écouter, sur sa petite terrasse, dans le soleil de l'après-midi, leur vie semble aussi lointaine que la guerre. Il porte souvent des grosses lunettes de soleil pour ne pas attraper de poussières dans les yeux. Quand nous ne parlons pas, nous entendons les feuilles qui bruissent dans le bois. Aujourd'hui, il n'y a qu'une grande clairière herbeuse à l'endroit où se trouvaient les baraquements du camp de réfugiés.

Si Edel n'avait pas été obligée de nourrir la famille, elle aurait sûrement suivi la formation d'employée de bureau qu'elle souhaitait, mais les années ont passé. Elle était devenue gérante d'un petit hôtel de la ville quand elle a rencontré un veuf de Harboøre qui était là en vacances avec ses deux filles. Il était marchand de tissus et croyant, comme elle. De son côté, elle n'a pas eu d'enfant. Lars la voyait deux ou trois fois par an, et ils ne parlaient jamais de ce qui était arrivé au cours de quelques semaines entre la fin de l'été et l'automne 1945.

Lorsque Lars est allé à la voir à l'hôpital, peu avant sa mort, elle lui a soudain demandé s'il n'avait jamais eu des nouvelles de Heinrich. Lars lui a dit qu'il n'en avait pas. Il n'a pas eu le cœur de lui dire toute la vérité. Il pensait à l'expression dans les yeux et sur le visage de sa sœur, pendant qu'ils écoutaient Heinrich raconter son histoire.

Deux ans après la chute du mur de Berlin, Lars a reçu une lettre d'une femme de Rostock. La lettre avait été envoyée à l'adresse de sa mère et aurait été retournée à l'expéditeur si un vieux postier n'avait pas reconnu le nom de Lars. La femme était la fille du cousin de Heinrich. Il avait été incorporé dans l'armée allemande et avait participé à la retraite de Prusse-Orientale. Après la guerre, le cousin s'était installé à Stralsund. À son retour du Danemark, Heinrich s'était retrouvé dans la zone d'occupation soviétique et il avait habité à Schwerin, où il était devenu électricien. Il s'était marié peu après, mais le couple n'avait pas eu d'enfant.

L'auteur de la lettre expliquait que Heinrich, après la création de la RDA, n'avait cessé d'exprimer sa volonté de passer en Allemagne de l'Ouest. Il avait essayé de convaincre sa femme de s'enfuir par Berlin, mais elle avait

refusé. Puis le passage par la capitale avait été rendu impossible par le Mur. L'épouse de Heinrich était morte d'un cancer du sein en 1986. Il s'était retrouvé veuf, comme Lars, et comme Edel, il n'avait pas eu d'enfant.

« Évidemment, cela ne veut rien dire, a ajouté Lars. Je ne sais même pas pourquoi j'en parle. »

Heinrich avait cinquante-six ans quand, peu après, il a essayé de franchir la frontière dans une forêt à l'ouest de Schwerin. Il a été abattu par un garde-frontière est-allemand. Parmi les affaires qu'il avait sur lui, et qui ont été remises à son cousin, il y avait une carte postale déchirée sur laquelle Heinrich avait écrit au crayon le nom de Lars et son adresse à Skagen.

La femme qui avait écrit la lettre avait trouvé la moitié de carte postale en rangeant les tiroirs de son père, au moment où il devait aller en maison de retraite. Elle l'avait jointe à sa lettre. Son père n'avait jamais remarqué qu'il y avait quelque chose d'écrit derrière le morceau de carte jaunie, avec la photo en noir et blanc d'un clocher bas qui se dressait sur une colline envahie par l'herbe.

J'ai retourné la carte. Effectivement, les lettres écrites au crayon étaient difficiles à déchiffrer.

VILLA ADA

Pour un soldat impie aurais-je tant peiné
Semé pour un barbare ?
Hélas de nos discordes
Nos malheurs sont le fruit !
Nos labeurs sont pour d'autres.

VIRGILE,
Les Bucoliques,
Églogue I (traduction Paul Valéry)

Notre fils avait quinze ans quand il nous a quittés. Nous étions en train de déjeuner, un dimanche. Sa mère et moi nous étions disputés, et ce n'était pas rare – disons-le comme ça. Silvia et moi aurions dû divorcer depuis longtemps. Nous n'avions pas divorcé parce que nous nous aimions encore, mais l'amour n'est pas une raison suffisante pour vivre ensemble, vu la manière dont nous nous comportions le plus souvent.

La raison suffisante s'appelle Francesco. Il s'est soudain levé de table. Je l'ai hélé, avec du retard, et Silvia aussi. Elle est allée dans sa chambre, je l'ai croisée dans l'entrée.

« Il a dû sortir, ai-je dit.

— Bien sûr qu'il est sorti, qu'est-ce que tu crois ? »

Au début, j'ai cru qu'elle pensait que toute personne qui aurait été obligée d'écouter nos échanges bruyants et furieux n'aurait pas eu d'autre choix que de sortir. Je suis allé dans sa chambre, tout avait l'air normal, et je suis revenu dans l'entrée.

« Il est parti, ai-je dit.

— Tu me rends folle, a-t-elle dit. Il a pris son sac à dos, a-t-elle ajouté, comme s'il y avait un lien.

— Comment ça, un sac à dos ?

— C'est tout toi, ça. Tu es passé à côté de ce sac toute la matinée sans le voir. Tu es obnubilé par ton diagnostic et tu ne vois plus rien. Ohé ? Tu vas bientôt redescendre sur terre avec nous ?

— Mais pourquoi a-t-il emporté son sac à dos ?

— Comment le saurais-je ? En tout cas, il était préparé.

— Pourquoi tu ne lui as pas demandé ? Puisque c'est toi qui l'as vu ?

— C'est moi qui l'ai vu ? Imagine un peu si, pour une fois, c'était toi qui l'avais vu ! Imagine que, pour une petite fois, ce serait toi qui aurais vu ce qui se passe, et qui aurais agi ? »

Elle avait raison. Elle savait que je savais, moi aussi, mais cela ne la calmait pas. Je l'avais usée. Mon manque d'attention l'avait minée. Quand je dois mettre du sel dans le lave-vaisselle, je n'oublie pas de revisser le bouchon, mais j'oublie le sac de sel dans la machine, si bien que le truc qui tourne ne peut pas tourner. Comment ça s'appelle ce truc, déjà ? C'était juste l'exemple le plus récent parmi plein d'autres. Le diagnostic, c'était la dernière nouvelle. Mais il n'était pas encore posé.

La psychologue m'avait adressé un sourire d'encouragement, on pouvait m'aider, sans aucun doute, mais l'été approchait, et elle n'avait pas de rendez-vous avant le mois d'octobre. Je lui ai parlé de la colère de Silvia. Elle a répondu que c'était normal quand un proche voyait un motif répréhensible dans un comportement causé par les prédispositions du patient. Bon, maintenant, tu es un patient, me suis-je dit. Mon découragement a été contrebalancé par la sympathie que j'éprouvais pour la psychologue, parce qu'elle avait utilisé ce mot désuet, « répréhensible ».

Mais je parle de moi, alors que je devrais parler de Francesco. Si elle avait pu lire mes pensées, Silvia aurait dit que c'était typique. Parfois, on aurait cru qu'elle y arrivait. J'avais le sentiment qu'elle voyait clair en moi, et que ce qu'elle voyait était mauvais. Percé à jour, dit-on. Curieusement, sa colère n'avait fait que croître à l'idée que mes oublis et mes défaillances pouvaient s'expliquer.

Un cerveau fatigué, voilà ce qu'avait dit la psychologue avec un sourire. Il y avait un problème de dopamine. Quant à savoir si elle n'était pas bien envoyée, ou si elle n'était pas correctement reçue, j'étais déjà incapable de l'expliquer à Silvia quand je suis rentré à la maison.

Mais Francesco ? J'ai pris mon téléphone, il ne répondait pas. Silvia téléphonait également.

« Il ne répond pas », ai-je ajouté. C'était superflu de ma part.

« Bien sûr qu'il ne répond pas, il nous en veut, a-t-elle dit, penchée sur l'écran.

— Qu'est-ce qu'il y a ? » ai-je demandé.

Elle a caché le téléphone derrière son dos.

« Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-elle fait en baissant la voix d'une octave pour m'imiter. T'as qu'à trouver toi-même. Il ne répond pas au téléphone. Qu'est-ce qu'on fait, mon petit Carlo ? Est-ce que maman doit te dire ce que tu dois faire ?

— Je veux simplement...

— Je veux simplement... » Là encore, elle a baissé la voix pour se moquer de moi. « Comporte-toi comme un homme ! »

Je ne m'appelle pas Carlo. C'est le nouveau nom que j'ai reçu quand j'ai commencé ma vie avec Silvia. J'avoue que, parfois, je l'ai vue comme un livre que j'aurais aimé refermer. Il y a des jours où j'ai songé à rentrer chez moi, si seulement il y avait encore un « chez-moi » différent de celui-là. Francesco n'est qu'à moitié italien. Et le

problème, c'est que ses moitiés sont inséparables. Nous ne pouvons pas le couper en deux. L'Ancien Testament a déjà prévu l'impossibilité des enfants partagés.

« *Find my iPhone*, a-t-elle dit.

— Mais tu l'as dans la main.

— Tu te crois drôle ? Si tu n'étais pas aussi terriblement obsédé par toi-même, tu aurais installé son numéro sur ton téléphone. »

Elle m'a tendu son iPhone d'un geste presque triomphant. Une marque numérique se déplaçait par à-coups sur la carte de Parioli sur Google Maps.

« Tu es géniale, ai-je dit.

— Je suis sa mère », a répondu Silvia.

Je me suis abstenu de commenter son ton sentencieux. Si quelqu'un lui avait parlé ainsi, elle aurait été la première à faire de l'ironie.

D'après le téléphone de Silvia, Francesco était en train de remonter la Via Topino en direction de la Via Salaria. Il y avait quelque chose de mystérieux dans ce symbole sur l'écran, comme si Francesco suivait un plan. J'ai pensé au sac à dos, que je n'avais pas vu, ce sac dans l'entrée, tout préparé. Nous l'avions acheté ensemble, à une période où il croyait qu'il avait envie d'être scout.

« Ne pourrait-on pas le laisser tranquille ? Nous pouvons suivre où il est. »

Elle m'a regardé avec un air consterné que je n'ai pu m'empêcher de trouver affecté.

« Il n'est pas question de le laisser comme ça. Il est sous l'emprise de l'émotion. »

Toi aussi, ai-je pensé. Là aussi, je n'aurais pas osé le dire tout haut. Elle était déjà en train de descendre l'escalier, mais elle ne désarmait pas. Je me suis dit qu'elle devait encore me faire confiance et qu'elle escomptait que je n'oublierais pas les clefs avant de claquer la porte. Trouver un serrurier le dimanche, il n'aurait plus manqué que ça. J'ai eu envie de dire que ça pourrait être pire, mais je me suis retenu.

Elle n'a pas quitté des yeux son téléphone en descendant le Corso Trieste. Puis elle a continué vers la Piazza Verbano. Elle a frôlé les voitures garées et elle a failli trébucher plusieurs fois aux endroits où les racines des platanes affleurent à travers le goudron.

Un homme se tenait à l'ombre sur le trottoir opposé. Il nous a suivis du regard. Une femme avec un téléphone, et son mari qui courait derrière elle sous le soleil infernal de l'après-midi. Escarmouches conjugales. Cela m'a serré le cœur que nous soyons aussi transparents.

Nous avons continué vers la Via Salaria. Son téléphone se voyait dans l'ombre des grands arbres qui emplissaient l'espace de la rue.

« Il est dans la Villa Ada », a-t-elle dit.

Nous sommes passés par la porte dans le haut mur, qui sert également d'entrée à l'ambassade d'Égypte.

« Pour le moment, il ne s'est encore rien passé, ai-je dit, essoufflé.

— Pour le moment. Vraiment, tu ne t'entends pas !

— Il a peut-être simplement besoin d'un peu d'espace. D'être un peu tout seul, ai-je osé. On dirait que tu lui transmets ta propre surexcitation. »

Elle s'est arrêtée. Elle a pointé l'index de la main droite sur ma poitrine comme si c'était un pistolet.

« Je ne supporte pas ces conneries psy, c'est compris ? »

Elle a regardé à nouveau son téléphone.

« C'est toi qui as proposé que j'aille voir un psychologue. »

J'ai aussitôt regretté d'avoir répondu, conscient que cela pouvait déclencher une nouvelle explosion.

« Tu peux voir où il est ? ai-je demandé, en veillant à employer un ton aussi neutre que possible. Tu peux ? »

Elle m'a montré l'écran d'un geste surjoué et énervé. Le symbole indiquant le téléphone de Francesco clignotait à travers ce vert qui représentait le parc sur l'écran. Le mot parc n'est pas idoine. De grandes parties de la Villa Ada sont constituées de collines et de ravins inaccessibles et couverts de végétation dense. Parler de zone naturelle serait plus adéquat, une forêt au milieu de Rome.

« Il est là, quelque part. »

Elle a désigné l'autre côté de la prairie où nous avons si souvent joué avec Francesco, quand il était un gamin que l'on pouvait enthousiasmer rien qu'en courant avec lui et en tapant dans un ballon. Sur la pente, de l'autre côté de la prairie, se dressait un groupe de pins qui formait la limite de ce que je connaissais de la Villa Ada. Le reste était terra incognita, une tache aveugle sur ma carte personnelle de la ville.

En règle générale, nous nous mouvions dans la zone entre le lac, en forme de haricot, dans le nord du parc, et le palais dans le coin, entre la Via Salaria et la Via Panama, où se trouve l'ambassade. Silvia allait courir deux fois par semaine, mais ne sortait jamais de nos sentiers battus. Elle trouvait que c'était un peu inquiétant de courir là en tant que femme seule, même si elle n'avait jamais eu la moindre expérience désagréable.

D'après nos téléphones, Francesco se trouvait quelque part dans ce dédale inextricable où il n'y avait pas de chemins. Nous avons décidé d'aller chacun de notre côté. Avant de nous séparer, Silvia a pris mon téléphone et l'a manipulé avec des doigts experts. Je ne sais pas comment elle fait. Elle dira sûrement que c'est à cause de ce que le diagnostic a révélé. Quand j'ai récupéré mon téléphone, je pouvais suivre les déplacements de Francesco, comme elle, grâce à la fonction *Find*.

Sauf qu'il ne bougeait plus. J'ai cru qu'il y avait un problème. Silvia a répondu avec agacement quand je l'ai interrogée, mais elle était redescendue de la zone rouge à la zone orange. Cela ne signifiait pas le retour de l'amour, mais la paix, au moins pour un moment. Un cessez-le-feu.

« Il s'est arrêté, a-t-elle dit. Dieu sait ce qu'il fait là-dedans. » Elle l'a rappelé. « Mais pourquoi est-ce qu'il ne répond pas ? »

Elle a décidé de prendre le chemin qui commence à l'entrée de la Via Panama. Je suis parti sur le chemin opposé, par une crête avec des pins. J'ai été étonné qu'il n'y ait pas plus de familles et de joggeurs sur la prairie et

les chemins, d'autant que c'était dimanche. La végétation a rapidement été plus dense, le chemin se trouvait sous une ombre verdoyante, mais bien vite, on aurait dit que l'on avançait dans une forêt vierge. Je suis passé devant des constructions très délabrées avec des volets fermés et des portes barricadées, et le rez-de-chaussée couvert de graffitis.

Mon téléphone a sonné.

« Où es-tu ? a demandé Silvia.

— Je ne sais pas. Je ne trouve pas de chemin.

— Comment ?

— Je ne trouve pas de chemin qui va vers la gauche. Tout ce que je trouve m'éloigne de l'endroit où il est. Au fait, ils sont précis à quel point, ces satellites ?

— Comment est-ce que je le saurais ? C'est tout à fait toi de demander un truc pareil. Comment peux-tu espérer que je réponde à une question pareille ? Je ne sais pas à quel point ils sont précis, mais notre fils se trouve au milieu de cette jungle, et tout ce que nous avons, c'est ce fichu satellite.

— Il est en plein milieu de Rome. »

Elle a coupé la communication. J'ai continué d'avancer. Je n'avais pas marché plus de cinq minutes, mais cela m'a paru une demi-heure quand j'ai enfin vu des bâtiments dans une clairière. L'odeur de foin m'a sauté à la figure. Je ne savais pas qu'il y avait une école d'équitation dans la Villa Ada. Il y avait un homme dans le manège, j'ai failli lui demander mon chemin. Il ne portait pas de bombe, le cheval s'est mis à galoper, on aurait dit qu'il était vissé sur le dos de l'animal.

Et, enfin, il y a eu un petit sentier qui partait vers la gauche. Il est très vite devenu étroit, avec les branches qui effleuraient mes bras et se refermaient au-dessus de ma tête. J'ai envisagé de faire demi-tour, mais c'était la seule possibilité de me rapprocher de la marque mystérieuse sur l'écran. J'étais à son niveau, mais la pente était abrupte sur mon côté gauche. Et cela ferait un long détour si je restais sur le sentier.

J'ai décidé de descendre par le versant. J'ai dû faire attention de ne pas me prendre les pieds dans les racines qui dépassaient. Par endroits, elles formaient comme des hautes marches sur le sol nu. Mon téléphone a sonné, je n'ai pas répondu. À mon grand soulagement, j'ai vu un joggeur passer sur un chemin large au pied du versant. Le dos de son maillot était marqué par la sueur. J'ai voulu le héler, mais j'ai renoncé en voyant qu'il avait des écouteurs.

Mon portable a sonné, le ton de Silvia était à nouveau dangereusement tranchant.

« Mais pourquoi tu ne réponds pas ? Tu es arrivé ?

— J'y serai bientôt, on dirait.

— Je ne comprends pas ce que tu fabriques. Cela fait vingt minutes qu'on est partis chacun d'un côté.

— Un quart d'heure.

— Tu crois que c'est le moment de discuter de ça ?

— C'est pas comme si j'étais resté à ne rien faire. Je ne peux pas avancer dans les broussailles.

— Et pourquoi pas ?

— Et toi, tu t'es approchée ?

— Je dois te rendre des comptes ?

— Silvia, écoute un peu... »

Elle a coupé la communication.

J'ai continué dans la même direction sur le nouveau chemin, là où le coureur avait disparu. Des types en VTT ont foncé sur moi, et j'ai dû m'écarter d'un bond. Nous étions en pleine Rome, pas en plein désert. Il n'y avait pas de quoi paniquer, et j'ai fini par me rapprocher. Francesco avait dû emprunter le même chemin, peut-être en venant de la direction opposée. Il devrait bientôt y avoir un petit chemin, une fois que j'arriverais à l'endroit où mon téléphone me disait qu'il se trouvait.

Il n'y avait pas de sentier.

Je me suis arrêté et j'ai contemplé ce fouillis vert foncé. Mon fils se trouvait quelque part là-dedans. J'ai essayé son numéro, rien que pour pouvoir dire que j'avais tenté. Soudain, Silvia a surgi à côté de moi.

« D'où viens-tu ? ai-je demandé.

— Toi aussi, tu es sur mon téléphone, bien sûr. »

Évidemment, ai-je pensé.

Un autre homme aurait peut-être été blessé ou agacé à l'idée que sa femme puisse suivre chacun de ses pas, sans qu'il en ait conscience. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que Silvia puisse éprouver de la jalousie. Il ne me serait pas davantage venu à l'esprit de lui donner la moindre raison d'en avoir, mais rien que l'idée de surveillance aurait fort bien pu me faire penser à des « fers » ou au mari mené par le bout du nez. Je me suis presque reproché de ne pas m'indigner, mais en même temps, cela m'a presque fait chaud au cœur de songer que j'existais comme un petit iPhone symbolique sur l'écran de son portable.

Silvia a scruté les fourrés inextricables. J'ai quitté le chemin et j'ai écarté quelques branches pour avancer d'à peine deux pas. C'est comme ça que Francesco avait dû pénétrer là-dedans. Mais il était plus petit.

« Francesco ! a crié Silvia.

« FRANCESCO ! », ai-je repris.

D'après les positions sur nos écrans, il devait pouvoir nous entendre. Nous l'avons appelé plusieurs fois, puis le portable de Silvia a émis une sonnerie. Je l'ai retrouvée sur le chemin. Elle avait l'air pétrifiée. Francesco lui avait envoyé un sms.

Rentrez à la maison, sinon, j'éteins mon téléphone.

Nous nous sommes dévisagés. Nous n'avons rien dit, comme si nous craignions qu'il nous entende. Silvia a regardé son téléphone.

« Il l'a éteint, ou il l'a mis en mode avion », a-t-elle dit.

J'ai regardé le mien. La lèvre inférieure de Silvia s'est mise à trembler, et elle m'a permis de la serrer dans mes bras. Cela faisait longtemps que nous ne nous étions enlacés de la sorte, si je puis dire, car je la serrais dans mes bras mais elle restait les bras ballants.

« Viens, ai-je dit. Si nous avons pu voir son téléphone sur les nôtres, il a certainement pu voir les nôtres sur le sien. »

Elle s'est essuyé les yeux et m'a regardé. Je pouvais deviner combien elle était déchirée. Se retrouver si proche, et pourtant sans contact. Ou bien s'en aller et peut-être retrouver le contact, mais à distance, sans avoir la possibilité de le toucher physiquement.

« C'est notre seule chance de le ramener à la raison », ai-je ajouté.

J'ai posé le bras sur les épaules de Silvia quand nous avons descendu le chemin qu'elle avait emprunté en venant.

« Jusqu'où doit-on aller, à ton avis ? » a-t-elle demandé.

Je n'avais pas l'habitude de prendre l'initiative. Elle me l'avait souvent demandé, mais quand je le faisais, d'après elle, c'était toujours aussi raté que tout ce que j'entreprenais. En règle générale, je voyais bien ce qu'elle voulait dire. L'intention était peut-être bonne, mais j'étais toujours à côté avec les détails.

De temps en temps, nous étions dépassés par un joggeur ou un cycliste. C'était rassurant de croiser du monde, c'était le signe que la civilisation n'était pas loin, mais je suis certain que Silvia se sentait mise à nu. Comme si tout le monde pouvait voir que nous avions échoué en tant que parents. Le chemin avait l'air sans fin, mais nous avons fini par sortir du bois et par arriver sur un terrain herbeux le long de la Via Panama. Nous nous sommes assis sur un banc au bord d'un terrain de jeux. Une grand-mère faisait sauter une petite fille sur une balançoire. L'enfant était tellement légère que la femme pouvait la soulever sans peine d'une seule main.

Silvia a pris son téléphone.

« Il l'a rallumé ! »

Elle s'est mise à écrire un sms avec ses pouces agiles.

« Attends un peu, qu'est-ce que tu lui dis ?

— Que je l'aime, qu'est-ce que tu crois ? »

À mon tour, j'ai pris mon téléphone.

Francesco, nous t'aimons.

Tu ne veux pas rentrer ?

Pas maintenant
Je vous aime aussi.

Tu fais quoi ?

Rien.

Tu t'ennuies, on dirait ?

Je ne m'ennuie pas.

Tu vas faire quoi
quand il fera nuit ?

Je suis prêt.

Francesco, il faut que tu rentres
avant la nuit.

J'ai besoin d'être seul.

On peut arranger ça.
Ne reste pas dehors cette nuit.
Et le dîner ?

Papa, j'arrête là.
Je vous parle bientôt.

Je n'avais jamais envisagé de changer de pays et d'épouser une femme dont il me faudrait d'abord apprendre la langue. Je ne suis pas un aventurier, même si mon travail m'oblige à voyager dans des coins du globe où les touristes ne vont pas. Disons que, jusqu'il y a peu, je travaillais pour une grande organisation internationale qui n'est pas privée et dont le siège est à Rome. Certains lecteurs auront déjà deviné qui nous sommes, mais j'ai besoin – au moins dans l'espace silencieux du texte – de recréer un peu de l'anonymat que nous avons perdu en tant que famille.

J'ai rencontré Silvia un soir, quand des collègues italiens m'ont emmené dans un bar à vins de la Via di Monserrato. Nous avons discuté parce que, au milieu des discussions du groupe des trentenaires présents, elle s'est mise à corriger mon italien qui était alors encore plus défaillant. Elle l'a fait avec humour, d'une manière qui invitait à élargir le spectre de la conversation, et passer de la conjugaison des verbes au cours du monde. Cela l'intéressait d'en savoir plus sur la condition des femmes dans le Nord. Sur la manière dont l'égalité influait sur le rôle de l'homme et de la femme. J'avais le sentiment de marquer des points sans rien faire.

Elle était une de ces personnes qui ne commencent pas une relation en échangeant des informations personnelles. Il était plus intéressant d'échanger des points de vue et, la première fois, je n'ai pas su ce qu'elle faisait, ni d'où elle venait, ni qui étaient ses parents. Ça lui suffisait que nous soyons deux personnes intelligentes, encore jeunes, qui semblaient pouvoir discuter librement de tout.

Quand nous nous sommes dit au revoir, je n'avais pas l'impression d'avoir rencontré la femme avec qui j'allais être père. À cette époque, j'étais contractuel, et je me sentais comme un touriste. Elle avait fait des études d'ingénieure, et elle a dit, non sans fierté, qu'il n'y avait que deux filles dans sa promotion. Pour le moment, elle travaillait pour une agence d'architecture connue.

Je m'abstiendrai de la décrire, et toute description serait également superflue pour beaucoup de lecteurs. Silvia n'avait pas besoin de se mettre en avant. Il lui suffisait de briller dans un cercle de connaissances, d'être la confidente de ses amis, d'encourager ses camarades et de prendre les jours comme ils venaient. L'attention médiatique dont nous avons été l'objet a contribué à miner un mariage déjà chancelant.

J'écris ces lignes dans le fil d'événements que personne n'aurait pu prévoir. Silvia non plus. Lorsque les événements dont je vais parler ont commencé à s'emballer, je crois que nous avions encore tous les deux l'espoir que tout ce qui clochait entre nous pourrait être remis d'aplomb si nous mobilisions suffisamment de bonne volonté. Comme tous les enfants, Francesco espérait surtout que les disputes entre ses parents n'étaient qu'un orage passager, et non la vérité de leur relation.

Les premières années ont été heureuses. Au début, Silvia a été éblouie par le fait que, en tant qu'homme nordique, je fasse ma part et que je m'occupe de l'enfant, indifférent aux ricanements de ses amies quand, sans même y réfléchir, je me levais pour aller changer les couches de Francesco. Puisque, à ses yeux, j'étais si manifestement le produit d'une culture où l'égalité va de soi, sa déception a été d'autant plus grande quand elle a découvert que mon incompétence pratique défiait toute éducation.

Nous avons réussi à développer cette camaraderie et cette loyauté qui sont les plus belles fleurs de l'égalité, mais mes oublis et mon inattention ont rapidement commencé à miner sa tendresse et sa confiance. Le problème, c'est qu'elle se souvenait de chaque défaillance. Il n'était plus possible de remettre à zéro la liste de mes péchés et, chaque jour, je commençais par des oublis, des négligences et de la casse. Cela m'attristait, quand je n'étais pas blessé par le fait que Silvia ne cesse de mettre le doigt sur mes manques et mes gaffes.

Lorsque Francesco a commencé à aller à l'école, notre quotidien conjugal était devenu un drame schizophrène, comme si nous vivions sur deux chaînes, une idyllique et une infernale, et que nous zappions sans arrêt de l'une à l'autre. Cela ne m'étonnait pas que Silvia soit exactement aussi bouillante, l'image même qu'un Scandinave se fait d'une Méditerranéenne. Ce qui était surprenant, c'est qu'elle ne cherche pas à calmer ses éclats de colère ni à modérer le choix de ses mots quand Francesco était là.

Il est vrai que je ne l'épargnais pas non plus. Plus d'une fois, cherchant à me défendre et à me justifier, je me suis approché d'elle, aussi furieux qu'elle, et sans tenir compte de notre fils terrifié, elle demandait d'un ton théâtral si j'allais la frapper. Francesco filait dans sa chambre, je courais derrière lui. Il était là, sur son lit, les bras autour de ses genoux. Je lui caressais le dos.

« Tu veux battre maman ? demandait-il.

— Je ne peux même pas imaginer battre ta maman, disais-je doucement.

— Elle te déteste ? »

Je mentais. En tout cas, en toute bonne foi, je ne pouvais pas me convaincre du contraire. On peut dire que je conjurais une situation qui avait déraillé. Je ne comprenais pas que des conflits déclenchés par une chose aussi banale que mon manque de vision des exigences pratiques au quotidien puissent ruiner toutes les paroles

précieuses que nous nous étions dites, à l'époque où nous venions de tomber amoureux, et où nous étions en train de nous créer une histoire commune, en soulignant l'importance de ce que nous avions trouvé ensemble.

J'étais encore trop fier pour accepter l'idée que la cause de nos disputes banales soit tout aussi banale. Le diagnostic, sous forme de lettres et d'abréviation, qui m'a permis cet été-là d'expliquer pourquoi mon attention était aussi déficitaire, m'a semblé être une banalisation humiliante de mon moi unique.

En réalité, ces lettres et cette abréviation ont plutôt constitué un soulagement. Je n'y pouvais rien si j'étais impossible, mais je pouvais peut-être agir sur ça. Si les événements qui se sont produits Villa Ada n'avaient pas surgi, peut-être que Silvia et moi nous aurions retrouvé la bonne musique. Elle aurait compris les raisons de sa colère et peut-être aurait-elle appris à la brider. J'en aurais saisi les causes en moi-même, et peut-être aurais-je appris à les minimiser, pour le plus grand bonheur de tous.

J'ai conscience de donner l'impression que je pourrais rendre notre fils responsable du fait que ses parents ont échoué, malgré toutes les meilleures intentions. Mais la pression que ses actes ont exercée, en particulier sur Silvia, nous a mis dans l'impossibilité de travailler sur nous, comme la psychologue l'avait proposé. Je ne sais pas. La vérité contraire aux faits n'existe pas. La vérité est toujours concrète, comme l'écrivait Bertolt Brecht, et seuls les constats en question sont concrets. C'est ce qui s'est passé, peu importe pourquoi.

Ce qui s'est passé, c'est que, dès son entrée à l'école, Francesco s'est révélé être un outsider. Il suivait bien dans toutes les matières et ses professeurs étaient unanimes pour dire qu'il avait une vivacité au-dessus de la moyenne. Tout aussi inhabituel était son besoin d'indépendance qui s'est exprimé dans des crises de rébellion de plus en plus affirmées, en particulier quand on lui demandait de faire quelque chose dont il n'avait pas envie. Lors d'une réunion de parents d'élèves, un enseignant a raconté une anecdote : un jour, Francesco avait déclaré qu'il ne souhaitait pas apprendre une chose qu'il ne connaissait pas. Le professeur, qui enseignait l'archéologie, a fait remarquer que Francesco avait compris comment Platon concevait l'apprentissage. Comme le souvenir d'un savoir que nous avions à la naissance, et que nous avons oublié.

Tout le monde a ri de notre fils qui se comportait comme un platonicien consommé sans avoir lu Platon, mais peut-être que, à la place, quelqu'un aurait dû froncer les sourcils. C'est au cours des semaines précédant son départ que je me suis dit que ces lettres qui se voulaient expliquer mon anomalie pouvaient très bien s'appliquer à mon fils. Mon intuition s'est presque muée en une certitude quand la psychologue a exposé que ces lettres sont héréditaires.

Quand j'ai repensé à mon enfance, j'ai soudain eu le sentiment de reconnaître tant de choses derrière les attitudes spéciales qui, tel un voile, empêchent toute comparaison à partir du particulier. La langue aide, à condition de pencher vers Platon plus que vers Brecht. J'avais également eu une tendance à me tenir à l'écart du troupeau. Je m'étais aussi retiré dans ma solitude végétative faite de lecture et d'imagination quand le monde devenait trop criard, trop envahissant ou imprévisible. Moi aussi, dans mes jeunes années, je m'étais évertué à ne répondre qu'aux attentes que je m'étais fixées moi-même.

Silvia m'avait parfois reproché que Francesco et moi conspirions contre elle. J'avais protesté, et cela était devenu en soi un motif de dispute. Pour une fois, rien n'avait pu me freiner dans mon orgueil. Je n'avais jamais exprimé le moindre mot de critique sur Silvia quand j'étais seul avec Francesco, mais je ne pouvais pas le prouver. Il aimait passer au danois quand nous parlions tous les deux, et je cédaï à une envie nostalgique de renforcer les capacités de mon fils dans ma propre langue maternelle.

Silvia n'a jamais appris le danois, hormis les bribes les plus élémentaires. Bien entendu, elle a dû avoir l'impression que nous avions quelque chose dont elle était exclue. Parfois, elle aura tout simplement cru que nous disions du mal d'elle dans son dos, alors que nous parlions de tout sauf d'elle et de l'immédiat. Je faisais la lecture à Francesco à haute voix. Nous parlions des grands généraux, des explorateurs et des scientifiques.

Nous abordions les questions de justice et de démocratie, de la crise des migrants et du réchauffement climatique. Si je dois me reprocher quelque chose, c'est plutôt de l'avoir laissé dans sa bulle de sagesse précoce au lieu de le pousser à sortir et à jouer avec d'autres enfants.

Il aurait dû avoir un frère ou une sœur. J'aurais aimé. Silvia se justifiait en disant qu'un autre enfant aurait mis un coup d'arrêt à sa carrière professionnelle. Sa mère me soutenait, mais cela n'aurait pas fait avancer les choses si j'étais apparu trop clairement comme l'allié de Letizia. L'histoire entre ces deux-là était compliquée. Il m'avait fallu cacher ma joie quand Letizia s'était mise à démolir l'affirmation de sa fille selon laquelle le père et le fils auraient établi une fraternité viking secrète derrière son dos.

Les femmes prennent volontiers l'envie d'un homme de se reproduire comme un gage de son lien sentimental. Cela peut entraîner bien des malentendus. Dans notre cas, c'était moi, l'homme, qui voyais le contraire dans la répugnance de ma femme à avoir d'autres enfants. De son plein gré, ou contre son gré, Silvia était en train de s'éloigner de moi. La vérité n'est pas seulement concrète, parfois, c'est également une force qui se déploie malgré les meilleures intentions.

Je la comprenais, même si cela allait à l'encontre de mes intérêts et de ceux de Francesco. Silvia passait ses vacances avec lui, et, le lundi suivant le dimanche dont j'ai parlé, ils devaient aller à Forte dei Marmi, où sa mère a une maison de vacances. Je les aurais rejoints au début de mes vacances. Silvia avait eu du mal à dissimuler qu'elle se réjouissait à l'idée de se retrouver avec Francesco et sa mère, sans moi.

Je n'étais pas loin de me réjouir également, surtout à la perspective d'une série de jours sans cris ni guerre, de soirées tranquilles dans le logement déserté où j'allais lire ou tout simplement méditer pendant que la chaleur baissait, et que la brise du soir s'engouffrait par les fenêtres ouvertes. Un silence uniquement troublé par les rares voitures qui passaient dans le Corso Trieste.

Lorsque, ce dimanche après-midi, nous nous sommes retrouvés sur un banc de la Villa Ada, tous nos projets ont été soudain chamboulés. Il faisait toujours très chaud. La sueur et les larmes se mêlaient sur le visage de Silvia.

« Mais qu'est-ce qu'on va faire ? a-t-elle dit. Tu crois que nous allons partir demain ? »

Instinctivement, j'ai compris que ce n'était pas des considérations bourgeoises et superficielles qui la faisaient s'inquiéter pour nos projets. Pour moi, l'idée d'aller à Forte dei Marmi équivalait à ce que notre vie continue. Une vie banale, malgré tout, une vie semblable à tant d'autres. Elle n'avait jamais souhaité ni demandé autre chose.

« Qu'est-ce que nous sommes devenus ? a-t-elle demandé après avoir regardé droit devant elle pendant un moment. J'ai presque l'impression d'avoir oublié qui nous étions. Il y a des fois où je me suis sentie comme une bête à six pattes et trois têtes.

— Nous sommes toujours là, ai-je dit.

— Vraiment ? »

Elle m'a dévisagé, et il n'y avait absolument aucune dureté ni aucune accusation dans son regard. En regardant par la lorgnette des ans, je l'ai vue à l'autre bout, une seconde, dans la Via di Monserrato, avec une cigarette et un verre à la main, et elle m'aperçoit au milieu des paroles et des visages. Un inconnu qu'elle avait envie de découvrir.

« Silvia, je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. »

Elle a pleuré. Ses mots n'ont eu aucun effet consolant sur moi. C'était comme si elle ne les avait pas prononcés au présent. Comme si elle parlait de tout ce qui se trouvait derrière nous, entre cette soirée dans la Via di Monserrato et maintenant. Là encore, je l'ai serrée dans mes bras et elle a posé la tête sur mon épaule.

« Je vais rester ici, ai-je dit. Je crois que tu devrais rentrer et te reposer un peu. Moi, je vais rester ici cette nuit. Comme ça, je suis juste à côté, sans qu'il se sente stressé. Je n'aurai pas de problème pour avoir chaud. »

Elle a bien accueilli le sourire que je lui ai adressé. Une invitation à garder le moral avec un soupçon de légèreté.

« Je pourrais t'apporter quelque chose. Un thermos, peut-être ?

— Ce serait bien. »

Elle s'est levée, mais elle est restée un peu à contempler le chaos de verdure derrière la haie, de l'autre côté du terrain de jeux.

« C'est un drôle de garçon, notre fils, a-t-elle dit.

— Oui, un drôle de garçon, ai-je répété.

— Tu crois que c'est une sorte de message ?

— Tu veux dire, qui nous est destiné ? »

Elle a fait oui de la tête.

« Je ne sais pas, Silvia. Je ne sais pas. »

Elle est partie sans rien ajouter.

Je me suis préparé à passer la nuit sur le banc à côté de l'entrée donnant dans la Via Panama. Juste à portée au cas où Francesco déciderait d'abandonner sa bravade. Peu avant le coucher du soleil, Silvia est revenue avec un panier. Il y avait du prosciutto, une boîte d'aubergines grillées, un bout de fromage, un demi-pain et de l'eau. Elle avait également pensé à un thermos de café. Elle m'a demandé si elle devait rester. Je lui ai dit qu'elle avait l'air toute pâle.

« Je regrette tellement tout ça, a-t-elle dit.

— Je ferai ce qu'il faut, ai-je dit.

— Tu penses ?

— Oui, ce qu'il faut », ai-je répété.

Elle s'est assise à côté de moi. Nous nous sommes mis d'accord pour ne pas écrire à Francesco, ni chercher à l'appeler. Je n'étais pas certain qu'elle s'y tiendrait.

Nous avons vu les derniers rayons jaunes mourir entre les troncs et les feuilles fatiguées vert foncé. La brève transition entre le jour et la nuit n'a jamais cessé de surprendre le Scandinave en moi. L'air doré a pris une lueur verdâtre à mesure que les rayons se retiraient pour disparaître. L'obscurité était déjà dense sur la Villa Ada avant que les dernières lueurs ne s'estompent dans le ciel.

« Tu crois qu'il sait que nous sommes là ? a-t-elle demandé.

— Si proche, et pourtant si loin. »

Alors que le jour cédait le pas au soir naissant, nous nous sommes souvenus de petits détails du temps où Francesco était petit. Des moments cocasses, des formulations originales. Les étés que nous avons passés à Odsherred, quand ma mère était encore en vie.

J'espérais que Silvia songeait elle aussi à tout ce qui, chez chacun de nous, nous avait amenés à penser que, oui, cela pourrait être possible avec cette autre personne – pourquoi pas ? Un ton commun qui étonne, au début, on est surpris de constater que c'est si facile de saisir des choses que l'autre a à peine suggérées. Ce sentiment d'intimité avant d'être intimes. Elle m'a embrassé en partant. Je ne me souvenais pas à quand remontait la dernière fois qu'elle m'avait manifesté une marque de tendresse.

Francesco avait dû éteindre son téléphone, sûrement pour économiser la batterie. J'ai essayé de deviner ce que j'aurais pensé et comment j'aurais réagi à la nuit tombée, quand les bruits et les mystères de la forêt se refermaient.

On sombre dans une sorte de transe quand on reste assis à attendre sans rien faire. La réalité des salles d'attente et des quais paraît plus tangible dans sa gravité. C'est de cela que les téléphones portables nous ont libérés. J'ai laissé le mien dans ma poche. J'aurais besoin de toute la batterie que l'appareil aurait à offrir. Il n'y avait personne, quelle que soit la direction dans laquelle je regardais. Une rue anonyme avec des immeubles d'habitation de l'après-guerre. À un moment, j'ai perçu du coin de l'œil le clignotement bleu du gyrophare d'une voiture de police qui est passée derrière moi. Quand je me suis retourné, elle s'était arrêtée sur le trottoir, en face du terrain de jeux.

J'ai pris mon mobile, comme si je lisais un sms ou que je cherchais quelque chose sur le Net. La voiture de police est repartie. Le téléphone, c'est la preuve que l'on peut nous faire confiance. Si tu le sors, tu n'es pas seul, tu n'es pas suspect. J'ai vérifié à intervalles réguliers si Francesco avait rallumé le sien. Vers minuit, il l'a fait.

Bien entendu, il n'arrivait pas à dormir, quand bien même il s'était assuré de son confort avec un tapis de sol, un sac de couchage et tout ce qu'il avait pu prendre avec lui pour son campement. Mon fils avait également besoin de se distraire, de lire ou d'autre chose encore. De faire en sorte que le téléphone puisse l'extraire de l'emprise de l'ici et maintenant des coordonnées. Lisait-il les informations, regardait-il un film ? Communiquait-il avec quelqu'un ? Y avait-il d'autres personnes, en plus de Silvia et moi, à savoir qu'il passait la nuit à la Villa Ada ?

Il s'intéressait à la zoologie, mais cela devait être nouveau pour lui d'être exposé ainsi à toutes sortes de petites bêtes. Peut-être s'était-il procuré un hamac, sans que nous le sachions. J'ai essayé de me faire une idée de toutes les bêtes qui pourraient ainsi l'embêter par une nuit d'été, en plein air, mais ce n'étaient pas les bêtes qui m'inquiétaient le plus, c'étaient les gens. Il ne devait pas manquer de racailles, de drogués et de psychopathes qui venaient chercher refuge et un terrain de chasse dans le parc énorme.

Je me suis reproché de n'avoir pas contacté le brigadier dans la voiture de police. N'importe quel père responsable n'aurait pas manqué de demander de l'aide dans une situation qui dépassait ses compétences. Silvia m'avait exhorté à ne pas le faire. Je m'étais toujours accommodé de sa méfiance instinctive à l'égard des hommes en uniforme. Elle avait toujours secoué la tête face à ma confiance danoise à l'égard des autorités de tous genres.

En raison de la situation extraordinaire, elle avait essayé de s'expliquer. Si la police était appelée, elle était obligée d'ouvrir une instruction, et c'était la dernière chose dont nous avions besoin. Je ne l'ai toujours pas comprise, mais j'ai saisi le sérieux dans le regard qu'elle m'a adressé quand elle a répété :

« Tu n'appelles pas ! »

Vers deux heures du matin, j'ai vu une silhouette voûtée marcher le long du terrain de jeux, un vieil homme en haillons. Quand il m'a aperçu, il est venu vers moi et s'est assis sur mon banc. Il puait. Les dents manquantes brouillaient son élocution, pour le reste, il avait l'air normal.

« Mis à la porte ? a-t-il demandé comme s'il faisait un constat, sans agressivité.

— Je n'arrivais pas à dormir, ai-je expliqué. Vous avez faim ?

— Oui, merci, si vous avez quelque chose. » Il a pris les restes dans le panier que j'ai placé entre nous, surtout pour l'occuper et éviter qu'il pose des questions.

« Il y a des Sarrasins par ici ? » a-t-il demandé, la bouche pleine.

Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire.

« Les Sarrasins arrivent ! » Il m'a regardé dans les yeux. « Ce qu'on voit aujourd'hui, ce ne sont que des éclaireurs. N'oubliez pas Constantinople. Merci de votre gentillesse. »

Il s'est levé brusquement et il est reparti en trottant en direction de la Piazza Ungheria. C'est à ce moment que j'ai vu le graffiti sur le mur en face de là où j'étais assis. Le motif avait été peint à la bombe au pochoir, le contour stylisé d'une main, avec une sorte de bulle de bande dessinée à l'intérieur :

NOT SALVINI'S BOAT

Le ressentiment envers les migrants s'était répandu comme un bacille dans la population tolérante et ouverte que j'avais commencé à percevoir comme mes compatriotes au fil des ans, et que je croyais immunisée contre la haine et la mesquinerie. Silvia et moi avons parlé avec Francesco de la tragédie sans fin en Méditerranée, et nous étions fiers de la droiture morale de notre fils.

Je ne peux pas dire quand je me suis endormi. Évidemment, c'est impossible, le moment où l'on s'abandonne varie. Je me souviens que je me suis réveillé au matin. Il faisait encore nuit. J'ai tout de suite su où je me trouvais, et j'ai consulté mon téléphone. Francesco n'avait pas appelé. Silvia avait envoyé un sms. J'ai répondu, je me suis rallongé, la tête posée sur un bras, et me suis rendormi. J'ai été réveillé en sursaut par un pigeon qui s'est posé à mes pieds, très désireux d'attraper les ultimes restes dans le panier. Je l'ai chassé et me suis redressé. Je ne voyais pas le téléphone de Francesco. Lui aussi, il avait dû finir par s'endormir.

Silvia est arrivée peu après le lever du soleil. J'ai été content d'avoir été réveillé par le pigeon. Je me suis dit qu'elle aurait perçu cela comme une démonstration de ma négligence si elle m'avait surpris en train de dormir pendant mon tour de garde. Mais je suis peut-être injuste.

« Tu as besoin de te reposer, a-t-elle dit d'un ton gentil. Rentre, je prends la suite. »

J'ai pris le panier et je me suis dit qu'il ne fallait pas oublier de le désinfecter, comme le pigeon s'était posé dessus. Je l'ai posé devant notre porte, je suis entré et je me suis laissé tomber sur le lit. Les draps propres, le bon matelas et la certitude d'être entouré de murs solides m'ont permis de prendre de la distance.

Dans quelques heures, dans l'après-midi, Francesco serait avec nous dans le salon. Nous parlerions calmement de ce qu'il s'était passé. Silvia et moi lui ferions bon accueil, comme les parents compréhensifs et attentifs que nous étions. Nous assumerions la responsabilité de sa réaction à notre égard. Peut-être irions-nous jusqu'à promettre d'accepter la proposition de la psychologue de commencer une thérapie de couple, juste après les grandes vacances.

La psychologue avait parlé de gestion de la colère et des fausses conclusions. Peut-être pourrions-nous attirer Francesco avec nous ? Puisque je prenais les devants et montrais de la bonne volonté à travailler avec ces lettres et cette abréviation, cela lui serait moins compliqué de faire pareil.

Nous serions au salon, nous nous ferions un câlin à trois avant d'essuyer nos larmes et de faire les derniers bagages avant les grandes vacances. Je descendrais nos valises et nos sacs. Comme d'habitude, je remontrai l'escalier en courant pour vérifier une dernière fois que j'avais bien fermé la serrure et le verrou de la porte.

Même si elle disait que je conduisais comme un Napolitain, Silvia insisterait pour que je prenne le volant. Je serais déjà nerveux avant que nous arrivions sur le périphérique, et elle m'aurait déjà crié dessus avant que nous roulions sur la E80. Je lui faisais toujours remarquer que c'étaient ses compatriotes qui conduisaient comme des cinglés. Peut-être, disait-elle, mais au moins, ils se regardaient, tandis que, moi, je conduisais avec des œillères.

Cependant, même ses protestations sur ma conduite calamiteuse ne gâcheraient pas l'ambiance de réconciliation et d'espoir. Nous prendrions le café au bar, sur une aire d'autoroute, nous verrions le soleil éblouissant sur les carrosseries des voitures et le ciel d'un bleu éclatant. Nous aurions la certitude que la mer est là, quelque part. Nous saurions que nous attendent des journées et des semaines où tout ce que nous aurions à faire, ce serait de nous montrer mutuellement que nous faisons un tout, malgré tout.

Quand je me suis réveillé, je n'avais aucune notion du temps. Le jour s'était-il écoulé sans moi ? Même après toutes ces années où j'ai dormi dans des chambres obscures, derrière les volets clos ou les stores baissés, il m'arrive de me réveiller avec ce soupçon désespérant que la planète a déraillé de sa course dans le ciel.

J'ai regardé ma montre, il était presque dix heures. J'aurais dû être au travail depuis longtemps. Je me suis assis brusquement sur le lit et j'ai cherché dans mon téléphone le numéro de la secrétaire de mon chef. Elle avait l'air soucieuse. On avait été obligé de commencer la réunion de service du lundi sans moi. J'ai dit que mes migraines étaient revenues. Depuis des années, j'avais eu des arrêts maladie à répétition à cause de crises fréquentes. Elles s'étaient estompées avec le temps, et elles avaient totalement disparu l'année précédente. J'ai donc réutilisé la vieille maladie. La secrétaire n'a guère montré de compassion. J'aurais dû appeler avant le début de la réunion.

En me levant, j'ai cru pendant un instant que j'allais trouver un bout de papier sur la table de la cuisine indiquant que Silvia et Francesco étaient partis. Elle était assise sur le canapé du salon, son visage était dans l'ombre. Elle regardait droit devant elle. En m'entendant, elle s'est penchée en avant, la tête entre les mains. Je me suis assis à côté d'elle et je lui ai caressé le dos.

« J'ai tout fait foirer, a-t-elle dit. Tout. Tout.

— Mais que s'est-il passé ? » ai-je demandé.

Elle s'est redressée en gémissant. Un gémissement profond après l'effort des sanglots. Elle ne m'a pas regardé en me parlant, elle fixait un point au loin, entre la cime des pins, devant la fenêtre ouverte. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué les égratignures et le sang sur ses bras. J'ai ôté des brindilles de ses cheveux en bataille sans qu'elle y prête attention.

Elle avait attendu une demi-heure après avoir pris ma place sur le banc. Mais, pour finir, il lui avait été impossible de rester assise comme ça, sans rien faire. Elle a regardé sur l'écran de son téléphone, l'appareil de Francesco était réapparu. Il s'était donc réveillé et l'avait allumé. Soudain, la situation lui a paru tellement absurde. Elle restait là de crainte de blesser le prince capricieux. En tant que mère, elle avait le droit et le devoir de savoir où il se trouvait. Il n'était pas acceptable qu'elle s'associe avec lui dans sa révolte infantile. Nous n'étions pas la seule famille au monde à avoir des problèmes. Si tous les enfants dont les parents se disputaient allaient se cacher dans la forêt...

Elle s'était levée pour trouver le chemin que nous avions emprunté la veille. Elle s'est enfoncée dans le bois et elle a vu sur son téléphone qu'elle s'approchait de la position de Francesco. Elle s'est frayé un chemin à travers les broussailles avec la détermination d'une cheffe de meute. Il a dû l'entendre arriver. Elle ne se rendait pas compte qu'elle se griffait aux branches et aux épines, elle pensait uniquement à ne pas perdre le téléphone qui lui montrait le chemin.

Francesco avait installé son campement entre deux pins qui se trouvaient dans une petite clairière cernée de jeunes feuillus, de coudriers et de broussailles. Le sol recouvert d'aiguilles de pins jaunies formait une base stable pour le tapis de sol sous son sac de couchage. Au-dessus, il avait tendu une bâche garnie de corde en l'attachant aux troncs des pins et d'un châtaignier un peu plus en retrait. Cela avait l'air très bien organisé. Un sac plastique était accroché à une branche, avec les restes du repas. Son sac à dos était appuyé contre un pin.

« Mais qu'est-ce qu'il a dit en te voyant ?

— Il n'était pas là, a-t-elle dit en me regardant dans les yeux pour la première fois.

— Mais tu as bien suivi son téléphone.

— Son téléphone était sur le sac de couchage. »

Elle avait regardé autour d'elle avec désespoir. Elle l'avait appelé, elle avait crié son nom, sans obtenir de réponse. Là, dans le campement abandonné par son fils, elle a été incapable de se souvenir par où elle était venue. Elle a cherché à déterminer où était le soleil, mais le feuillage était trop dense. La lumière semblait couler de partout à la fois. Sur le coup, elle a cru que c'était son propre téléphone qui sonnait. Mais c'était celui de Francesco. Elle l'a ramassé sur le sac de couchage et a répondu.

« Allô, vous êtes sur le téléphone de Francesco. C'est sa mère à l'appareil.

— Maman, a dit Francesco d'une voix sérieuse.

— Francesco, où es-tu ?

— Je vous ai dit de me laisser tranquille.

— Mon petit chéri, où es-tu ? D'où appelles-tu ? Comment sais-tu que je suis là ?

— Va-t'en maintenant, a-t-il dit brusquement. Si tu veux me revoir, tu t'en vas maintenant.

— Francesco, arrête ça ! Je n'en peux plus. Je n'en peux plus de te voir traîner dans le coin. Là, tu vas rentrer à la maison.

— Ce n'est pas toi qui décides.

— Bien sûr que si, je te le dis. Je suis ta mère, et tu vas rentrer tout de suite.

— *Fuck you !* »

Elle en a eu le souffle coupé.

« Francesco, je t'interdis de me parler comme ça.

— *Fuck you*, espèce de pute !

— Francesco !

— Tu laisses le téléphone où tu l'as trouvé. »

Le ton de sa voix était plus posé. Elle a fait appel à ce qui lui restait de présence d'esprit pour se maîtriser.

« Francesco, tu dépasses les bornes.

— C'est toi qui dépasses les bornes.

— Si je m'en vais maintenant, tu promets d'appeler ?

— Je ne promets rien.

— Mais Francesco...

— Tu t'en vas maintenant. Tout de suite ! »

La communication a été coupée.

Elle a fait ce qu'il lui a demandé et a reposé le téléphone sur la couchette en duvet.

Elle s'est retournée et a entendu les ailes d'un oiseau battre contre le feuillage en s'envolant. Peut-être s'était-il allié avec les oiseaux, a-t-elle pensé, au comble du désespoir. Tout comme saint François, à qui il devait son prénom. Peut-être que l'oiseau se posait sur son épaule et lui murmurait, dans une langue qu'il était le seul à comprendre, que sa mère avait laissé le téléphone et qu'elle repartait vers le chemin. Ou bien, il était peut-être quelque part dans cette jungle impénétrable, à la suivre d'un regard impitoyable ?

« Peut-être qu'il ne veut plus du tout nous parler, a-t-elle dit.

— Peut-être pas maintenant, ai-je répondu en lui prenant la main. Peut-être a-t-il besoin d'un peu de temps.

- C'est ce que tu disais déjà hier. Il lui faut combien de temps ?
- En tout cas, tu as vu de tes propres yeux qu'il est capable de se débrouiller.
- Tu as l'intention d'accepter qu'il vive indéfiniment à la Villa Ada ?
- Pas indéfiniment. »

Je me suis efforcé de parler avec retenue. Je voulais éviter à tout prix de la provoquer.

« Il a sûrement emprunté un téléphone à quelqu'un, a-t-elle dit.

— Tu vois bien. Il n'est pas dans un désert. Il aura emprunté son téléphone à un joggeur. Il n'est pas hors de portée, si seulement on le laisse seul. Mais j'ai parfaitement conscience que c'est contradictoire.

— Le laisser seul pour ne pas perdre le lien, a-t-elle répété. Carlo, je ne crois pas que ça va être possible pour moi.

— C'est la seule solution pour avancer. Tu ne veux pas non plus que l'on appelle la police.

— Il ne nous le pardonnerait jamais.

— Non. »

Elle s'est remise à pleurer.

« Mais qu'est-ce que je vais faire ? a-t-elle dit en gémissant. J'en tremble rien que d'y penser. »

Cela m'a affecté qu'elle dise « je » et pas « nous ». Je l'ai serrée contre moi pour qu'elle cesse de trembler.

Elle avait pensé à ces romans d'Indiens que je lisais à Francesco quand il était petit, dans lesquels on racontait comment on pouvait s'en sortir en regardant les branches brisées et les traces dans la forêt. Elle avait réussi à retrouver le chemin, mais elle ne se souvenait plus comment elle était rentrée à la maison.

Ce n'était pas la première fois que Francesco nous criait des insultes quand il se sentait stressé, mais il n'avait jamais traité Silvia de pute.

« Je crois que tu devrais essayer de trouver un peu d'apaisement et d'aller chez ta mère à Forte dei Marmi, ai-je dit. Pendant ce temps-là, je vais essayer de faire en sorte qu'il nous parle.

— Tu vas faire comment ?

— Je vais commencer par attendre.

— Attendre », a-t-elle fait en se moquant.

Nous sommes restés sans rien dire. Mon bras a commencé à s'ankyloser, mais je ne voulais pas le retirer, je ne voulais pas rompre l'enchantement d'être si proche d'elle. Comme si notre ancienne complicité n'avait pas été rompue depuis longtemps par des sentiments contradictoires. Déception, dépendance, colère, regret.

« Tu te souviens quand tu lui lisais *Robin des Bois* ? C'est de ta faute ! »

Il y avait un sous-entendu chaleureux dans sa voix, quelque chose de joueur et de taquin qui, autrefois, avait été un des premiers éléments qui m'avaient attiré chez elle.

« Encore heureux que je ne lui aie pas lu *Walden* », ai-je répondu.

Elle s'est levée et elle est passée dans la cuisine. Mon intuition m'a dit de regarder dans la bibliothèque. Le classique de Thoreau n'était pas à sa place. C'était peut-être un hasard.

Silvia a fini par accepter ma proposition, à ma grande surprise. Quand je lui avais fait cette suggestion, j'avais pensé qu'elle n'accepterait jamais de quitter la ville tant que Francesco serait à la Villa Ada. Je crois qu'elle a compris qu'elle ne pouvait rien faire. Elle avait essayé d'agir, et son action n'avait fait que resserrer le sac de nœuds davantage.

Elle me fait confiance, me suis-je dit. Cette idée invraisemblable s'est répandue en moi, comme une vague de chaleur. Une heure plus tard, je descendais son sac à la voiture. Elle m'a laissé la serrer dans mes bras.

« Sois prudente au volant, ai-je dit, rien que pour meubler.

— Prends soin de toi », a-t-elle répondu.

Je suis resté sur le trottoir jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Le téléphone de Francesco est resté éteint tout l'après-midi mais il est réapparu, peu avant cinq heures. J'ai attendu un peu pour ne pas donner l'impression d'être aux abois, et j'ai envoyé un sms :

Cher Francesco,
Maman est partie chez ta grand-mère.
On peut parler ?
J'aimerais bien te voir.
Bisous, Papa

J'avais envisagé de finir avec « Ton Père », mais je me suis dit que cela aurait l'air pathétique et suffisant. La réponse est tombée un peu moins d'une demi-heure plus tard :

OK. Retrouve-moi à 18 h,
Via di S. Filippo Martire.
Suis le mur après le monument,
jusqu'à un trou. Attends là.

Que voulait-il dire par « un trou » ? Je n'étais jamais allé dans la Via di San Filippo Martire. J'ai longé le côté ouest de la Villa Ada, où un mur imposant délimite le parc. Le soleil de l'après-midi faisait ressortir nettement les irrégularités des pierres. Des propriétés chics, on avait vue sur le bois dense. C'était comme d'être en banlieue. Je suis arrivé au monument de Mafalda de Savoie, un relief religieux, niché dans le mur. Devant, un buste de la princesse qui est morte à Buchenwald.

J'ai continué. Au rez-de-chaussée d'une propriété, la porte du garage était ouverte, révélant un petit atelier. On entendait de la musique, mais il n'y avait personne. Un peu plus loin, en biais des garages, j'ai vu un grand trou vertical pratiqué dans le mur, par où on pouvait passer. C'était très sombre de l'autre côté. Un bout de tissu pendouillait du bord du trou. On aurait dit un foulard que quelqu'un aurait perdu dans la rue, et qu'une autre personne aurait ramassé et accroché pour que son propriétaire le retrouve plus facilement.

J'avais veillé à arriver en avance. Les minutes filaient vite. Il n'y avait toujours personne dans l'atelier et la musique résonnait encore, des vieux morceaux des années quatre-vingt. Visiblement, j'étais le seul à les entendre. À six heures pile, mon portable a sonné. J'ai bataillé sur l'écran qui, au début, refusait d'enregistrer mes gestes. C'était sûrement les nerfs.

- « Tu es là ? a demandé Francesco.
- Je suis là.
- Tu vois le foulard accroché dans le trou ?
- Oui, je le vois.
- Attache-le sur tes yeux.
- C'est vraiment nécessaire ?
- Fais ce que je te dis. »

Il a coupé la communication avant que je ne puisse répondre. Il avait prononcé la dernière phrase d'un ton calme, avec cette patience éprouvée qui, dans le jargon d'une famille, exprime une forme indirecte de douceur. Combien de fois n'avions-nous pas dit la même chose à Francesco ? Fais ce qu'on te dit.

J'ai hésité un instant, craignant que le propriétaire de l'atelier ne surgisse pendant que j'étais en train de me bander les yeux avec le foulard. J'ai fait comme il me l'avait demandé. J'ai entendu un bruit assourdi à côté de moi, et j'ai senti que l'on me prenait doucement par le bras gauche.

« Suis-moi, a dit Francesco. Attention à ta tête, baisse-toi encore un peu. Lève la jambe, oui, comme ça. Et l'autre. »

Il s'est montré plein d'égards. L'instant suivant, j'étais de l'autre côté du mur. L'air était plus frais et plus humide sous les arbres. Le chemin était facile. Francesco m'a guidé. Je n'ai pas osé parler de crainte qu'il s'enfuie. Je ne devais pas gâcher cette chance. Il ne fallait surtout pas qu'il croie que je venais pour lui faire des reproches, parce qu'il était parti, ou parce qu'il avait traité sa mère du pire nom possible.

« On va quitter le chemin, a-t-il dit au bout d'un moment. Lève bien les pieds quand tu marches. »

J'ai levé les pieds. Des feuilles fanées et des branches sèches ont craqué sous mes semelles. Même si je me doutais qu'il faisait tout son possible pour écarter les obstacles devant moi, il arrivait parfois qu'une branche me

fouette le visage. Nous avançons tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, que ce soit pour contourner des obstacles, ou pour m'égarer, afin que je sois incapable de reconstituer mon chemin plus tard. Il a vu trop de films, me suis-je dit.

Il s'est arrêté soudain et m'a ôté le bandeau. Il faisait sombre au milieu des arbres. La première chose que j'ai notée, c'est que le camp ne ressemblait pas à ce que Silvia avait décrit. Il n'y avait pas deux grands pins ni de châtaignier, il n'y avait pas de bâche tendue pour former un auvent provisoire. À la place, le sol était recouvert de grandes bâches en plastique. Le sac à dos de Francesco et le sac de couchage roulé étaient posés dessus, avec deux caisses en plastique vertes que Silvia n'avait pas mentionnées.

Il en a redressé une sur le côté.

« Assieds-toi », a-t-il dit.

Je me suis assis. Il ressemblait déjà à une personne qui vit à la dure, dans la rue. Ses vêtements étaient sales, des bardanes s'étaient coincées dans ses cheveux mi-longs.

« Il y a quelqu'un qu'il faut que tu rencontres. »

Il a regardé au-dessus de ma tête et a fait un signe. J'ai sursauté en entendant un craquement derrière mon dos. Je me suis retourné. Un jeune Africain s'est placé à côté de moi. Il souriait. Il était grand, mince, et portait un survêtement bleu et orange.

« C'est Ahmed, a dit Francesco. Ahmed, c'est mon père. »

Le jeune homme m'a tendu la main. Quelque chose a cloché dans notre poignée de main, car je n'étais pas préparé à ce qu'elle soit répétée, et à ce qu'il faille aussi se serrer le pouce.

« C'est comme ça qu'ils font, a expliqué Francesco. T'inquiète, il est pas pédé. T'es pas pédé, hein ? » a-t-il demandé à Ahmed.

Ahmed a rigolé. Je n'étais pas certain qu'il comprenne tout ce que lui disait Francesco. La voix de mon fils était tranchante, avec une dureté nouvelle, et j'ai eu du mal à admettre que je trouvais cela désagréable.

« C'est son téléphone que j'ai utilisé quand maman a déboulé hier.

— OK.

— Ahmed me protège. Cela fait plus d'un an qu'il vit dans la rue. Tu comprends bien ce qui se passera si tu essaies de m'emmener par la force ?

— Francesco, tu ne crois tout de même pas que je pourrais avoir l'idée de... »

Pendant qu'il me guidait dans les broussailles, je m'étais demandé si j'aurais eu assez de forces pour lui faire une clef de bras. Il ne m'aurait peut-être jamais pardonné. Ou peut-être aurait-il fini par me pardonner, un jour. Mais c'était hors de question, c'était ma responsabilité en tant que père.

« Moi, je n'ai pas besoin de dormir dehors, a-t-il déclaré. J'ai le choix. Ahmed n'a pas le choix. C'est ça le problème.

— Je crois que je ne suis pas venu ici pour parler de politique migratoire, ai-je dit doucement.

— C'est toi qui décides de quoi on va parler ? »

Je l'avais déjà vu se montrer rebelle ou provocateur, mais il y avait chez lui une détermination nouvelle. Était-ce parce qu'il avait dormi à la belle étoile ? S'était-il déjà endurci au bout d'une journée ? Pendant que nous parlions, Ahmed s'était assis sur l'autre caisse en plastique, il nous écoutait. Francesco s'est tourné vers lui.

« Ahmed, tu veux bien parler un peu de toi à mon père ? »

Ahmed a arboré un sourire obligeant et s'est mis à raconter sa vie. Ils avaient dû se préparer avant que j'entende son histoire. On aurait dit un documentaire à la télé, où l'interviewer a déjà répété les questions posées avec les participants.

Ahmed venait du Mali. Il avait fui parce que des hommes d'un autre village avaient essayé de le tuer. Il n'a pas expliqué pourquoi, et je n'ai pas voulu l'interrompre. Il était allé d'un endroit à un autre, en bus, il avait passé la frontière avec l'Algérie, puis il était allé en Libye. Ils étaient une poignée d'hommes jeunes à avoir traversé le Sahara, en stop. Ils étaient restés à l'arrière des camions, avec les chargements, dans la chaleur torride, dormant la nuit dans les oasis. Arrivés à Tripoli, ils avaient travaillé comme journaliers jusqu'au moment où ils avaient été arrêtés par une milice. Il y avait plus de cent hommes dans la même pièce. Ils se battaient pour boire l'eau du réservoir des toilettes. Plusieurs avaient été torturés, certains étaient morts.

Pour finir, le parent d'un de ses camarades avait acheté leur liberté. Ils avaient à nouveau travaillé comme journaliers, en attendant de trouver un bateau. Ils étaient bien trop nombreux à bord de l'embarcation sans protection, et aucun d'eux ne savait naviguer. Le passeur leur avait donné un téléphone par satellite et le numéro des garde-côtes italiens. Ils ont découvert que le bateau, qui a rapidement commencé à prendre l'eau, avait juste assez d'essence pour les amener dans les eaux internationales. Ils ont dérivé en mer pendant un jour et demi avant d'être secourus et conduits à Lampedusa.

Dès l'arrivée au camp de transit sur la petite île, on a donné à Ahmed un document qu'il devait signer. Il faisait nuit, et il était sur le point de s'évanouir d'épuisement. Il ne savait pas ce qu'il signait. De toute façon, au début, il n'a rien compris à ce qui se passait autour de lui. Au bout de deux semaines à Lampedusa, on les a conduits en Sicile. On a dit à Ahmed et à ses camarades qu'ils devaient quitter l'Italie d'ici une semaine, car ils avaient indiqué par écrit qu'ils étaient venus pour chercher du travail, et non parce qu'ils étaient des réfugiés.

Il était difficile de suivre ce qu'il disait dans son mélange de français et de bribes d'italien. J'avais lu des articles sur le travail au noir que les migrants illégaux trouvaient en Sicile. Ahmed et ses camarades avaient commencé à travailler chez un producteur de tomates. Puis ils avaient été dispersés, et il s'était débrouillé seul pour venir à Rome. Il a raconté tout cela avec un grand sourire, comme s'il racontait l'histoire de quelqu'un d'autre. Mais qu'est-ce qu'il est jeune, me suis-je dit. Il n'avait que sa jeunesse. Chez lui, elle ressemblait à une ressource indomptable et inépuisable.

« Maintenant, il habite ici, a dit Francesco.

— Comment ça ?

— Ici, à la Villa Ada. Ici, la police ne l'embête pas.
— Mais en tant que migrant clandestin, il n'a aucun avenir en Italie, ai-je objecté.
— *Clandestino*, a répété Ahmed, en acquiesçant avec un grand sourire.
— Vous voulez faire quoi ? a demandé Francesco. La police a le temps d'arrêter le moindre Africain sans papier ? »

Il parlait à la deuxième personne du pluriel. Son jeune idéalisme était un point de vue de privilégié, sans responsabilité.

« Mais Francesco, nous n'avons pas la place pour toute l'Afrique.

— Et si le monde était en train de changer ? Et si vous ne l'aviez pas encore compris ? »

Ahmed nous regardait attentivement, l'un et l'autre, en suivant notre discussion. Je bouillais, parce que j'étais obligé de refréner mon agacement d'être traité comme un représentant des adultes. Comme si nous formions un bloc hostile et réactionnaire.

« Bien sûr que le monde change.

— Le pape a dit que le temps est supérieur à l'espace. »

Il y avait quelque chose d'insupportable dans le ton sentencieux de mon fils.

« Et qu'est-ce que le pape veut dire par là ?

— Il est allé à Lampedusa.

— Et il s'est fait photographier avec les gentils petits enfants africains. Je suis au courant.

— Mais pourquoi tu parles comme ça ?

— C'est toi qui m'as posé une question.

— Et tu ne comprends pas ? Si le temps est supérieur à l'espace, alors tout est histoire. Et si tout est histoire, tout peut également changer.

— Oui, oui, Francesco. »

Il m'étonnait. J'avais l'habitude qu'il puisse se montrer philosophe, mais c'était nouveau pour moi de me sentir largué.

« Ce n'est pas parce que nous sommes là depuis longtemps que ceux qui viennent maintenant n'ont pas le droit d'être là, eux aussi. Et peut-être en ont-ils plus le droit que nous, parce qu'ils sont pauvres.

— Moi aussi, j'ai été à gauche.

— Il ne s'agit pas de socialisme, a-t-il poursuivi. Virgile l'avait déjà compris. »

Il s'est penché et a sorti un livre relié de son sac à dos. Il ne venait pas de ma bibliothèque. Je me suis demandé si mon exemplaire de *Walden* se trouvait aussi dans le sac.

« Il vient d'où ?

— Je l'ai emprunté à un ami. Comme tu es allé à l'école au Danemark, tu ne connais pas Virgile. Mais écoute un peu ce qu'il écrit dans *Les Bucoliques*. »

Ce n'était pas la première fois que Francesco me coinçait avec ses classiques.

« C'est tout à fait politique, pour une pastorale, a-t-il déclaré de son ton aussi sentencieux que précédemment. Virgile fait référence au fait que ses compatriotes ont été expropriés de leurs terres sous l'empire. Elles ont été données aux soldats qui rentraient.

— OK. »

Il a lu la strophe que j'ai mise en exergue de ce récit, où une des voix se plaint qu'un autre a pris sa terre. Ahmed a fait oui de la tête, avec un large sourire.

« OK, ai-je répété quand Francesco a levé les yeux du livre. On dirait presque un discours de droite. Semé pour un barbare.

— Exactement, a-t-il dit en riant. Les Africains sont des soldats qui luttent pour une vie meilleure. Ils méritent notre terre. Le pape est le seul à l'avoir compris. S'il le pouvait, il ferait comme l'empereur, et il donnerait une partie de nos terres aux migrants !

— Quelles conneries ! me suis-je exclamé.

— Mais écoute un peu comme l'étranger est intelligent. »

Francesco a relevé le livre, et il a lu. J'ai été surpris par son assurance, et par la mélodie qu'il a mise dans sa diction du poème.

*Reste encor cette nuit. Dors là tout près de moi
Sur ce feuillage frais. Nous aurons de bons fruits,
Fromage en abondance et de tendres châtaignes.
Vois : au lointain déjà les toits des fermes fument
Et les ombres des monts grandissent jusqu'à nous.*

Ahmed souriait. C'était à lui que s'adressaient les vers de Virgile. La bienveillance de l'envahisseur à l'égard de l'envahi. C'était tellement exagéré que j'ai eu envie de me lever et de retrouver mon chemin jusqu'au trou dans le mur qui entourait la Villa Ada.

J'ai observé le livre à la reliure en toile que mon fils tenait dans ses mains. Qui le lui avait prêté ? Qui était cet ami auquel il avait fait allusion ? Cet ami devait être adulte. Il n'y avait pas beaucoup de garçons de quinze ans qui avaient les classiques dans leur chambre. Mais un adulte aurait-il eu l'idée de semer autant de sornettes dans l'esprit d'un adolescent ?

« C'est beau, ai-je dit. Mais, dis-moi, Francesco, est-ce que nous pourrions parler un peu de nous ? »

Il m'a scruté d'un regard vide.

« Oui, de l'avenir, ai-je hasardé. De nos grandes vacances. »

J'ai bien entendu moi-même à quel point ça sonnait creux. Ici, dans son campement, au milieu du bois, ça sonnait creux. Ailleurs, cela aurait été naturel.

« Tu n'as vraiment pas compris, a-t-il dit. Nous sommes en train de parler de quelque chose d'important. Tu es tout de même bien d'accord avec moi que les migrants, c'est plus important que nos grandes vacances ?

— Qu'est-ce que je vais dire à ta mère ? »

Son regard s'est posé sur moi un instant.

« Dis-lui bonjour de ma part, et que je vais bien. »

Il s'est levé. Ahmed m'a poliment tendu la main pour me dire au revoir. Cette fois-ci, j'ai réussi à lui serrer la main à la manière africaine. En marchant, je ne suis pas parvenu à deviner comment ça s'était passé. Au moins, je n'ai pas eu de bandeau sur les yeux. Francesco avait eu sur son visage la même expression d'exaltation et d'enthousiasme qu'à l'époque où nous parlions de Marco Polo et de Fridtjof Nansen.

J'ai été surpris qu'il ne faille pas plus de temps pour descendre au mur le long de la Via di San Filippo Martire. Nous nous sommes arrêtés devant le trou, embarrassés, pendant un instant. Je l'ai serré dans mes bras. Il m'a laissé faire.

« Francesco », ai-je murmuré en le serrant une fois de plus.

Nous sommes restés un instant à nous dévisager. Je ne me souvenais plus quand nous étions restés ainsi, tellement sérieux.

« Je crois que tu dois des excuses à ta mère, ai-je dit.

— Je le sais bien. »

Peu après, j'étais de l'autre côté du mur. À la porte de l'atelier ouvert, un homme était en train de réparer un scooter. Il n'a pas semblé me voir. J'ai hésité un peu avant de continuer en direction de la Piazza Ungheria.

Silvia a appelé plusieurs fois avant que je ne rentre à la maison. Je n'ai pas répondu. Je ne savais pas quoi lui dire. Une fois dans l'appartement, je me suis assis à la table de la salle à manger et j'ai contemplé la cime des pins dans la rue. Il y avait peu de circulation. La nuit était tombée quand elle a rappelé.

« Où es-tu ? a-t-elle demandé.

— Je viens de rentrer.

— Où est Francesco ? Je peux lui parler ?

— Il est encore à la Villa Ada.

— Il est où ?

— Tu as très bien entendu ce que j'ai dit.

— Tu ne l'as pas ramené à la maison ? Dis donc, mais tu es quoi, comme père ?

— Silvia, je ne veux pas me disputer.

— Mais t'es un pauvre type ou quoi ? Pendant encore combien de temps ce sale môme va nous mener par le bout du nez ?

— Ça va prendre du temps. Je suis en train de le raisonner. Tu vas devoir me faire confiance.

— Je compte le voir ici demain soir.

— Silvia, je vais raccrocher.

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ? »

J'ai coupé la communication. Ce n'est pas une chose que je fais habituellement. Elle avait beaucoup à me reprocher, mais j'étais toujours là, même quand elle réagissait très vivement. C'était peut-être le Danois en moi, l'homme de devoir. En revanche, je n'avais pas l'habitude de mentir. J'ai repensé à ma discussion avec Francesco. Je n'avais aucunement été en mesure de le raisonner. Au contraire, je lui avais à peine résisté.

Le téléphone a sonné à nouveau alors que j'allais me coucher, cette fois-ci, c'était Letizia.

« Ta femme est complètement hors d'elle », a-t-elle dit doucement de sa voix fragile et un peu rauque.

Elle aimait bien parler de sa fille en ces termes. Elle parlait sûrement tout bas pour que Silvia ne l'entende pas. La maison de vacances n'était pas très grande. Je lui ai raconté ma rencontre avec Francesco et Ahmed.

« Vous pouvez être fier du gamin. Il tient de son arrière-grand-père. »

Le père de Letizia avait été partisan pendant la Guerre. Avec ses camarades, il s'était caché dans les montagnes entre Florence et Arezzo. Ensuite, il avait été responsable d'une section locale du Parti communiste.

« Je ne vois pas ce que la Résistance a à voir avec la question des migrants, ai-je commencé.

— Il s'agit de combattre le fascisme chaque fois qu'il montre sa sale gueule ! »

Letizia avait haussé le ton, là-bas, à Forte dei Marmi.

« Il est peut-être un peu jeune, ai-je objecté.

— Il est assez grand pour connaître la différence entre ce qui est juste et l'injustice. C'est vous qui êtes aveugles. Tout vous a été servi sur un plateau. Vous n'avez jamais compris que c'est la même maladie. Hier, comme aujourd'hui ! »

Elle a crié cette dernière phrase et sa voix s'est cassée. Je la voyais très bien. À cette heure-là, elle s'était déjà brossé les cheveux, et elle les avait tressés. Contrairement à de nombreuses femmes de son âge, Letizia avait gardé ses cheveux longs. Il y avait un décalage entre ses slogans et l'atmosphère assoupie de la ville de vacances, avec les rangées de parasols alignés au cordeau sur la plage, et les lumières des cafés du front de mer. Les bavardages insoucients de la classe moyenne qui flânait.

« C'est bien pour lui que tu sois là, a-t-elle repris d'un ton plus posé.

— Je ne sais pas trop, ai-je répondu.

— Courage. Bonne nuit ! »

Avant de m'endormir, je me suis souvenu d'écrire un mail à la secrétaire de mon chef. Je me suis accroché à cette histoire de migraine qui était revenue, et j'ai été obligé de broder un peu plus. J'ai dit que j'avais passé la journée au lit. Je voulais la préparer au fait que je ne viendrais sans doute pas travailler pendant plusieurs jours.

Pling, a fait le téléphone.

La matinée était déjà bien avancée. J'ai contemplé le reflet du soleil derrière les volets clos. C'était étrange de dormir aussi longtemps un jour de semaine.

Je n'avais pas non plus l'habitude de me réveiller sans Silvia à mes côtés. J'aimais regarder sa silhouette, dos tourné, alors qu'elle dormait encore. Le tourbillon de cheveux dans le creux entre le cou et les épaules. Malgré nos différends et tous ces mots chargés d'épines, j'avais toujours de l'affection pour elle. Je n'avais plus l'impression que c'était réciproque. Sa déception s'était cristallisée et, pour finir, son désir s'était éteint. Le mien n'en était devenu que plus découragé et pudique. Un peu comme les enchantements de la petite enfance.

Cela faisait un moment que Francesco avait commencé à regarder les filles et à les classer mentalement selon qu'il les trouvait plus ou moins séduisantes. J'ai lu son message :

Va sur YouTube

Cherche : BucolicaColoniaAperta

Je ne suis pas sur les réseaux sociaux. Comme d'autres personnes de ma génération, je me suis réveillé pour trouver une réalité changée et augmentée, mais contrairement à la plupart des gens de mon âge, je n'ai pas pensé à l'embrasser. Malgré mon manque de sens pratique et ma distraction, je note tous les jours que je suis enraciné dans la littéralité du monde physique. Je ne peux m'empêcher de voir Internet comme un spectacle effrayant. Tel un Spiderman vieillissant et endormi, je tâtonne en chancelant sur les mailles de l'énorme toile.

La vidéo sur YouTube avait l'air très professionnelle, même si elle avait vraisemblablement été tournée avec un téléphone identique au mien. Francesco se tenait devant une banderole qui disait en grosses lettres :

NOTRE BLÉ POUR LES BARBARES

Je me suis dit que c'était sûrement Ahmed qui avait filmé, jusqu'au moment où le nouvel ami de Francesco est apparu à l'image pour se placer derrière lui. Francesco lisait un texte à haute voix. Qui l'avait filmé ? Bien vite, la réponse a été superflue. Pendant qu'il faisait son discours, un deuxième, un troisième, un quatrième jeune Africain sont apparus, jusqu'au moment où mon fils a été entouré de visages noirs et graves.

Ils avaient dû répéter, car chaque participant semblait savoir précisément où il devait se mettre, et ils étaient placés selon leur taille, les plus grands derrière. Cela ne m'a pas surpris que mon fils soit capable de prononcer un discours bien articulé. Je n'ai pas été davantage étonné que, avec ses abstractions mal digérées et ses raccourcis, il vise plus que ce qu'un garçon de quinze ans est capable de comprendre. Cependant, j'ai senti un je-ne-sais-quoi d'étranger dans ses phrases, comme s'il les avait copiées.

Mais ce n'était qu'une légère imperfection. L'impression générale était presque stupéfiante. Avec des effets oratoires et des silences optimaux, regardant intensément la caméra, Francesco annonçait la fondation de la colonie libre Bucolica dans la Villa Ada. Tous les migrants clandestins et tous ceux qui voulaient se solidariser avec eux étaient les bienvenus. Les autorités italiennes se voyaient interdire l'accès sans l'accord préalable du conseil de la colonie, qui était constitué de ses habitants. Toutes les questions seraient décidées par un vote direct.

J'ai trouvé particulièrement raffinée l'astuce choisie par Francesco, ou par l'auteur du discours, en choisissant le mot « colonie ». Dans l'Empire romain, la colonie était l'unité administrative la plus élevée. Les habitants d'une colonie étaient les égaux des Romains.

À la fin de la vidéo, Francesco a répété le slogan écrit sur la banderole derrière lui. Puis lui et les migrants ont levé le poing droit, mais, comme s'ils étaient tous mus par la même inspiration, ils ont ouvert la main et se sont mis à faire un signe, à saluer, en même temps qu'un grand sourire s'affichait sur plusieurs visages. La chorégraphie était impeccable, tout était pensé mais semblait tellement spontané que l'on était obligé de s'incliner. J'étais certain que Letizia aurait été fière de son petit-fils. Je n'en étais pas aussi sûr en ce qui concernait Silvia.

Évidemment, Francesco n'a pas répondu au téléphone. J'ai essayé de l'appeler toute la matinée. J'avais bien conscience que je ne devais pas débarquer à l'improviste, surtout pas maintenant. J'espérais qu'il n'avait pas envoyé le même message à Silvia, mais c'était naïf de ma part, bien entendu. Elle m'a appelé quelques heures plus tard. Elle n'avait pas dormi de la nuit. J'ai eu mauvaise conscience de m'être endormi sans problème pendant que notre fils passait une nuit de plus à la belle étoile.

« Comme d'habitude, on ne peut pas te faire confiance ! a-t-elle crié, et ses paroles ont résonné entre les murs fins, là-bas, à Forte dei Marmi. Et c'est ça que tu appelles "le raisonner" !

— Je ne me doutais pas que...

— Tu ne te doutais pas ! Non, mon petit Carlo, tu ne te doutes de rien. Tu traverses la vie sans jamais te douter de rien. Avec la tête en l'air ! Tu es aussi désarmé qu'un enfant ! »

J'aurais pu relever l'expression, mais je me suis abstenu de faire un commentaire. Tête en l'air. Elle avait raison. Je ne comprenais rien. J'étais aussi désarmé qu'un enfant. Pour une fois, je n'ai même pas été blessé par ses propos dénigrants. Tout avait pris une tournure totalement différente de ce que j'aurais pu imaginer, même dans mes rêves les plus fous.

« Et comment il connaît tous ces Africains ? a-t-elle crié.

— Comment pourrais-je le savoir ?

— Tu as compris ce qui va se passer, là, maintenant ?

— Je dois avouer que ce qui va se passer me semble franchement imprévisible.

— Tu es tellement arrogant ! Mais même avec ta tête de lard, tu devrais pouvoir comprendre ce qui va se passer. Avant le coucher du soleil, ton fils sera en prison. Voilà ce qui va se passer, mon petit monsieur. Tu crois que la police va laisser Francesco et ses Hottentots occuper la Villa Ada ?

— Oh, oh, Silvia, arrêtons de...

— Tu peux les appeler comme ça te chante. Mon fils ne va pas tomber dans l'illégalité pour eux. Je savais bien que tu étais une poule mouillée, un naïf laxiste, mais je ne savais pas que tu étais un extrémiste de gauche comme ma mère ! »

Elle a raccroché avant que je ne réussisse à répondre. C'était peut-être mieux. Silvia avait de bonnes raisons d'être en colère. Il ne s'agissait pas du contenu du discours enflammé de Francesco sur YouTube. Nous étions bien plus loin que ce à quoi peuvent s'attendre les parents d'un adolescent.

J'ai essayé de joindre la psychologue que j'avais vue avant le début des grandes vacances. J'ai pensé qu'elle pourrait me fournir la vision d'ensemble qui me faisait défaut. Me dire ce que je devais faire, et encore plus ce que je ne devais pas faire. Bien entendu, je suis tombé sur son répondeur. Elle était partie, comme tout le monde. J'ai regardé à nouveau la vidéo. C'est au troisième visionnage que j'ai noté à quel point Francesco avait l'air différent. Ce n'était pas seulement ses mots qui étaient empruntés.

La veille, il avait eu l'air négligé. Il avait eu des bardanes dans ses boucles en bataille. Il avait eu de la terre sur ses vêtements. Sur YouTube, il était peigné. Il avait un tee-shirt d'un blanc éclatant et un pantalon en toile beige que Silvia avait acheté quelques jours plus tôt. Il avait pris un bain et s'était changé. On aurait dit qu'il venait juste de sortir de notre immeuble du Corso Trieste pour se présenter devant la banderole de la Villa Ada.

Je me suis préparé et je me suis dépêché après avoir vérifié que je n'oubliais pas mes clefs. Vingt minutes plus tard, je tournais dans la Via di San Filippo Martire. En approchant du trou dans le mur, je me suis dissimulé derrière des conteneurs à ordures. Ils débordaient, la puanteur était répugnante dans la chaleur de midi. Je me suis préparé à faire comme si je cherchais quelque chose, au cas où quelqu'un passerait. C'était épuisant de rester accroupi, et j'ai fini par m'asseoir sur le trottoir. Seule ma tenue relativement correcte m'empêchait de ressembler à un sdf.

Je ne pouvais pas me permettre de quitter des yeux le trou dans le mur mais, en même temps, j'avais conscience que je risquais que Francesco m'aperçoive aussitôt s'il se pointait. La faim a commencé à me tenailler, je n'avais rien mangé de la journée. Et soudain, il était là. Je n'aurais jamais imaginé que j'en viendrais à espionner mon fils. Il a suivi le mur, puis il a tourné au coin et s'est avancé dans une rue ombragée par les arbres, avec des villas en retrait derrière des murs et des grilles. Il s'est arrêté devant une porte, a sonné à l'interphone et s'est glissé à l'intérieur. On aurait dit que ce n'était pas la première fois.

Là encore, j'ai attendu. Francesco a fini par ressortir, accompagné d'un homme d'un certain âge. L'homme se tenait droit, même s'il devait avoir quatre-vingts ans, il était bien habillé, avec une barbe blanche soignée. Il avait un journal sous le bras. Francesco tenait un sac plastique à la main. J'étais certain qu'il ne l'avait pas en arrivant. Le tronc d'arbre derrière lequel je m'étais placé était si étroit qu'ils m'auraient découvert s'ils avaient regardé dans ma direction. Ils ont marché, plongés dans leur conversation. J'ai réussi à voir Francesco disparaître par le trou dans le mur. L'homme a poursuivi son chemin, je lui ai emboîté le pas.

Au bout de dix minutes, il a traversé la Piazza Ungheria et il est entré dans un restaurant. Il y avait déjà de nombreux clients, des gens venant des bureaux proches, des hommes en cravate, des dames en tailleur. Le monsieur âgé a salué quelqu'un dans le restaurant et s'est assis à une table qui, manifestement, lui était réservée. Il a ouvert son journal et s'est mis à lire. Peu après, un serveur lui a apporté son plat, alors que je ne l'avais pas vu passer commande. Un poisson, des feuilles de chicorée, un quart de citron.

Je me suis ressaisi et je suis entré dans le restaurant. Il a levé les yeux de son journal. Sans sa barbe, il aurait ressemblé à un empereur romain. S'il était surpris, il ne l'a pas montré.

« Je suis le père de Francesco.

— Asseyez-vous. »

Il a posé son journal. Je me suis dit que Francesco avait peut-être parlé à l'inconnu de ses parents et des disputes continuelles qui l'avaient poussé à quitter la maison. Si c'était cela la raison. Je n'en étais plus sûr. Il n'y avait peut-être qu'une coïncidence entre la crise des migrants et nos problèmes domestiques.

Le vieil homme m'a observé longuement d'un visage de marbre avant de finir par se présenter. Je vais choisir de l'appeler Professeur G. Je suis convaincu qu'il appréciera ma discrétion. Le serveur a apporté une bouteille d'eau et une petite carafe de vin blanc.

« Voulez-vous déjeuner ? » a demandé le Professeur G.

J'ai répondu que j'avais mangé. Le poisson avait l'air bon. Il s'est mis à enlever les arêtes.

« Vous avez un fils peu banal.

— Toute cette situation est peu banale. »

Il m'a regardé et, pour la première fois, il a souri. Le sourire a transformé son air distant. Soudain, il avait l'air d'un semblable. Je lui ai demandé comment il avait rencontré Francesco.

« Dans le quartier », s'est-il contenté de répondre.

J'ai deviné qu'il ne servirait à rien d'insister.

« Avez-vous quelque chose à voir avec – comment dire ? – son projet ?

— Nous l'avons évoqué. L'idée est de lui.

— Mais vous lui avez prêté *Les Bucoliques* de Virgile.

— C'est exact. »

Nous nous sommes dévisagés un moment. Puis il a semblé avoir pitié de moi.

« Vous êtes un père inquiet, et c'est compréhensible. Mais c'est inutile. Francesco est résistant. Même si vous êtes beaucoup plus jeune que moi, il faut vous habituer à l'idée que le monde appartient aux jeunes.

— Le monde ?

— Regardez un peu cette porcherie qu'est devenue la vie publique italienne, a déclaré le Professeur G. Et ce, en quelques années. Oui, en quelques années ! »

J'ai été surpris par la véhémence que contenaient ses propos en cet instant.

« Je ne sais pas pour vous, a-t-il poursuivi, mais je vais vous faire un aveu. J'ai toujours su que le fascisme était comme un chien qui dort, et qui n'attend que d'être réveillé, mais je n'aurais pas cru qu'il y avait autant de racistes parmi nous. Je croyais que le fait que des millions d'Italiens ont été obligés de quitter le pays il y a une centaine d'années avait changé quelque chose. Moins d'un siècle. Sinon, ils auraient crevé de faim. »

Il a fait comme s'il allait s'étrangler. On aurait cru entendre ma belle-mère. Sa tirade l'a fait penser au poisson devant lui. Je l'ai regardé manger tout en songeant à ce que Letizia avait dit. Il s'est essuyé les lèvres avec sa serviette et il a tapé sur la nappe avec un doigt replié.

« Je ne suis pas un imbécile. Votre fils ne fera pas changer d'un iota la politique fasciste de l'Italie à l'égard des étrangers. Mais il peut secouer les consciences.

— Et se retrouver avec plein de problèmes sur le dos, ai-je répliqué sans chercher à masquer mon indignation.

— Ah, si vous pensez à la police, vous n'avez pas à vous inquiéter. C'est ce qu'il y a de magique avec ces nouveaux médias. Dans cette société virale, le pouvoir devient auto-immun. Et dire que c'est un vieux comme moi qui doit vous l'expliquer ! »

Ça a sonné dans ma poche. J'ai sorti le téléphone et j'ai lu les sms qui étaient arrivés. Le Professeur s'est à nouveau concentré sur son poisson. Je sais bien que les choses vont vite sur le Net, mais j'avais oublié à quel point. Plusieurs de nos amis se manifestaient, certains pour exprimer leur inquiétude, d'autres leurs félicitations. J'étais certain que Silvia retirerait son amitié aux derniers s'ils lui avaient écrit la même chose.

Il y avait également des sms et des mails des médias, locaux et nationaux. C'était d'ailleurs inquiétant de voir avec quelle facilité ils m'avaient trouvé. J'espérais qu'ils n'avaient pas également trouvé le numéro de Silvia.

Je suis retourné sur YouTube. Francesco avait été imprudent – ou honnête, c'est selon – d'indiquer son nom sur la vidéo. Il porte mon nom de famille danois. Même le moteur de recherche le plus lamentable peut nous trouver parmi soixante millions d'Italiens.

Alors que je lisais les messages, il en est arrivé un de Silvia.

Allume la Rai Uno

FAIS QUELQUE CHOSE !

Je suis allé sur le site de la Rai. La journaliste qui s'adressait à la caméra se trouvait sur un chemin de la Villa Ada. Derrière elle, la police bloquait l'accès. Il y avait des rubans de signalisation et des voitures avec les gyrophares allumés. De l'autre côté du barrage, j'ai reconnu les bâtiments très délabrés avec des graffitis sur les murs et les fenêtres barricadées devant lesquels j'étais passé deux jours plus tôt, quand j'essayais de localiser Francesco.

Le Professeur G. s'est penché pour suivre. J'ai tenu mon téléphone entre nous. Francesco et les autres activistes avaient occupé les deux bâtiments pour y installer leur quartier général. Des grandes banderoles étaient accrochées aux fenêtres du rez-de-chaussée. D'après la journaliste, il y avait entre cent cinquante et deux cents migrants.

Des images de la zone occupée sont apparues. Des jeunes Africains coupaient des branches et les traînaient pendant que d'autres attachaient des planches. On était en train d'installer un village provisoire autour des deux bâtiments. Une séquence montrait Francesco en train de donner des instructions. Ils ont également repris des images de sa vidéo sur YouTube, mais la journaliste couvrait sa voix et l'on n'entendait pas ce qu'il disait.

« Bravo », a dit doucement le Professeur G.

La journaliste a dit que l'action avait été lancée par un lycéen. Une photo de Francesco est apparue dans un coin. Mais comment se l'étaient-ils procurée ?

Le programme est passé au Capitole, où un porte-parole de la mairie de Rome était prêt à être interviewé. Il a expliqué que, pour le moment, la police avait reçu l'ordre d'attendre. On n'avait pas l'intention de se laisser provoquer par ce *happening*.

« Vous voyez bien, a dit le Professeur G. en se tassant contre le dossier de sa chaise, le système est paralysé. Il n'en faut pas plus. Et à chaque heure qui passe, nous marquons les consciences.

— Nous ? »

C'était la première fois que je sentais un instant d'incertitude chez lui. Il a légèrement poussé l'assiette en contemplant les arêtes du poisson.

« Je n'ai aucun mérite dans cette affaire, a-t-il dit. Et nous en sommes désormais au stade où Francesco peut influencer sur le cours des choses. » Il a gardé le silence un petit moment. « La dynamique est lancée, a-t-il ajouté en posant à nouveau sur moi son regard insondable.

— Mais comment vont-ils être ravitaillés ?

— Ah, a-t-il ajouté, comme si j'avais mentionné quelque chose de totalement périphérique. Il y a encore l'entrée des artistes. La police ne va pas la trouver tout de suite. D'ailleurs, je pense que cela ne l'intéresse pas de la trouver. »

Je me suis levé. J'en étais arrivé au moment le plus humiliant.

« Puis-je vous demander de me rendre un service ? »

Il a levé les yeux en écartant la paume des mains.

« Pourriez-vous demander à mon fils d'appeler la maison ?

— Je vais transmettre. »

Nous nous sommes serré la main et je suis parti. J'ai eu le vertige en me levant. Je suis entré dans le bar au coin de la place et j'ai commandé un café et un tramezzino. Mes sentiments envers le Professeur G. étaient glaciaux depuis sa réponse de lâche en disant qu'il allait transmettre. Transmettre que moi, le père de Francesco, je lui demandais de téléphoner. Quel communiste de salon. Quel pisse-froid.

Après avoir un peu récupéré, j'ai descendu la Via Panama et je suis passé devant le terrain de jeux où j'avais passé la nuit, deux jours avant, à vouloir être tout près de mon fils qui s'était enfui. J'ai entendu des sirènes un peu plus loin, en direction de la Via Salaria. Sûrement des renforts pour le barrage de police à l'intérieur du parc. Le Professeur avait bien raison. C'était une grande agitation qui masquait le fait que l'on préférerait ne rien faire. En m'approchant de notre immeuble, j'ai vu une équipe de télé qui attendait devant l'entrée. J'ai hésité à faire demi-tour, mais je n'avais nulle part où aller. C'était chez moi.

Bien entendu, c'est moi qu'ils attendaient. Moi ou Silvia, mais ils n'avaient pas réussi à la retrouver, m'a dit obligeamment la journaliste. Une jolie fille, qui n'avait même pas dix ans de plus que Francesco. Cela a renforcé mon impression qu'il s'agissait d'un jeu absurde et complexe que l'on avait laissé durer trop longtemps, et qui demandait trop de moi. Je pouvais encore m'imaginer que, malgré toute l'inquiétude causée, il s'agissait de la lubie d'un adolescent.

La journaliste m'a demandé si je voulais m'exprimer. Ma première réaction a été de dire non. J'aurais dû dire non. Elle a demandé si Francesco avait grandi dans une famille d'extrême gauche. Je me suis rendu compte que la caméra était déjà allumée. J'ai vu la scène. Le père de l'activiste pro-réfugiés, mal rasé et distant, qui se dépêchait d'ignorer la représentante innocente de la presse libre et indépendante. Comme s'il avait quelque chose à cacher. Je me suis retourné et je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire. J'ai dit que Francesco avait grandi avec nous, ses parents.

« Êtes-vous une famille très à gauche ? a-t-elle répété.

— Est-ce que nous devons rendre compte de nos opinions politiques ? »

J'ai bien entendu que mon ton agacé allait me desservir si l'interview était diffusé. En quelques secondes, je me suis retrouvé sous les projecteurs des médias. C'est là que j'ai compris le sens profond de l'expression. On est aveuglé. On court en tous sens, comme un fou, pendant que tout le monde regarde.

« Les spectateurs ont envie de comprendre les motifs de l'action de Francesco, a dit la journaliste avec un sourire d'encouragement. Étiez-vous au courant de ses projets ?

— Pas du tout. Mais j'aimerais souligner que nous ne sommes ni particulièrement de gauche, ni le contraire. Et mon fils aussi. Nous sommes une famille banale.

— La majorité des spectateurs va considérer que ce n'est pas banal de déclarer un État indépendant dans un coin de la Villa Ada.

— Ce n'est pas un État, mais une colonie. Comme dans l'Empire romain.

— Vous ne jouez pas sur les mots, là ?

— Je vais répéter : Francesco est un garçon banal, avec une qualité qui n'est plus si banale, dans le sens où il s'intéresse plus aux autres qu'à son iPhone et au nombre de likes que l'on reçoit. Mon fils a un horizon. Il a un cœur qui bat pour les faibles et les opprimés. Est-ce que c'est de gauche, ça ? Si tendre la main le fait passer pour un extrémiste, est-ce que cela n'en dit pas plus sur la société que sur lui ? C'est un extrémiste parce qu'il est solidaire avec les migrants persécutés ? Le fait d'avoir de la sympathie pour eux, c'est devenu illégal ?

— Beaucoup vont considérer que la sympathie doit s'exprimer dans le cadre de la loi.

— Oui, mais que faire si la loi va à l'encontre de toute dignité ? Les migrants ne savent pas ce qu'ils signent quand on les récupère en Méditerranée. On les manipule pour qu'ils renoncent au droit d'essayer de déposer une demande de droit d'asile. C'est être d'extrême gauche que de rappeler ça ? Ou bien est-ce qu'il y a eu un tremblement de terre ? Avons-nous tellement perdu le sens de l'histoire, au point de ne pas reconnaître le fascisme quand il montre sa sale gueule ?

— Merci ! » s'est exclamée la journaliste.

Elle m'a serré la main et elle s'est tournée vers l'équipe. Le cameraman m'a fait un signe de tête en levant le pouce. Était-il d'accord ou bien content d'avoir une déclaration aussi fracassante dans la boîte ? Je m'étonnais moi-même. À quoi cela allait-il servir ? Je craignais déjà la réaction de Silvia.

Quand je raconte ce qui s'est passé ensuite, chacun comprendra que nous n'aurions jamais pu imaginer que les choses auraient pu tourner ainsi. À mesure que les semaines et les mois se sont écoulés, j'ai pu voir, peu à peu, comment une chose en a appelé une autre, mais les événements décisifs qui ont changé le cours de l'histoire sont arrivés de manière totalement inattendue.

L'automne s'est installé. Les derniers estivants ont quitté Forte dei Marmi, les maisons de vacances sont vides, volets fermés et stores baissés. Letizia est rentrée à Bologne, elle m'a prêté la maison en attendant. Cela peut passer pour un arrangement de séparation assez décourageant, voire honteux aux yeux de certains, si le mari doit mendier le logis chez sa belle-mère. C'est Letizia qui a eu l'idée et, d'ailleurs, les circonstances ont rendu toute discussion sur le divorce vraiment superflue.

Pendant quelques jours, on a pu croire que le Professeur G. avait raison. La police se contentait de surveiller les rubans de signalisation qui formaient un demi-cercle autour de la colonie autonome de Bucolica. Autonome ou illégale, c'est là que les opinions divergeaient. Le débat faisait rage aussi bien dans la presse écrite que dans les médias numériques. On sentait que c'était la morte-saison en termes d'actualités. L'initiative de Francesco était un motif bienvenu de prises de position. L'audience était comblée et l'envie de débattre confirmait les commentateurs interrogés dans l'idée que la démocratie était bien vivante, à l'opposé de l'intelligentsia qui affirmait le contraire.

Si les policiers étaient au courant de l'existence du trou dans le mur dans la Via di San Filippo Martire, ils ont fait comme si de rien n'était. Personne ne semblait se soucier de savoir où les occupants de Bucolica se procuraient leur ravitaillement. Sur YouTube, on pouvait suivre la préparation de repas exotiques sur des feux de bois. On y chantait, on y dansait aussi, tout le folklore de l'Afrique de l'Ouest s'épanouissait dans la nuit romaine estivale. Bien entendu, Bucolica avait également sa page Facebook, où les migrants racontaient leurs histoires personnelles. Les migrants avaient désormais des visages et des noms, comme l'expliquait un professeur de sociologie de La Sapienza, l'Université de Rome.

Pas besoin d'être professeur pour le comprendre, ai-je songé devant la télé. J'ai beaucoup regardé la télé ces jours-là, quand je n'avais pas Silvia au téléphone. Au début, tout était ma faute, évidemment, mais à mesure que les jours ont passé, elle a dû reconnaître que Francesco avait mis en marche quelque chose de considérable, et que même le plus efficace et le plus actif des pères aurait été incapable de gérer tout cela. À la place, elle m'a engueulé parce que j'avais accepté de répondre à l'interview et que j'avais versé de l'huile sur le feu avec mes remarques sur le fascisme.

Francesco n'a pas donné de nouvelles.

Je me suis senti obligé d'appeler mon supérieur et de jouer cartes sur table. Le silence s'est fait au bout du fil une fois que j'ai livré mes explications. Les mots de sympathie qu'il a fini par formuler étaient tellement vagues et insignifiants que j'ai préféré me raccrocher à ce qui n'avait pas été dit. Il m'a souhaité bonne chance. J'ai dit que j'espérais que tout cela serait bientôt fini. Il n'a pas répondu.

Au quatrième jour de la crise, j'ai eu une nouvelle fois Silvia au téléphone.

« Tu as vu *Oggi* ? »

— Non, bien sûr que non. »

Certes, j'étais un gros lecteur, mais je ne touchais pas à la presse à sensation. Je ne me souvenais pas non plus d'avoir vu Silvia avec un numéro d'*Oggi*.

« Eh bien, regarde ! » a-t-elle dit avant de raccrocher.

Je suis descendu au kiosque le plus proche. Elle était sur la couverture. Pas comme sujet principal, mais bien placée malgré tout.

OÙ EST LA MÈRE ?

Voilà ce qui était écrit en gros caractères alarmistes au-dessus d'une photo d'elle que je n'avais jamais vue. À côté de Silvia, il y avait une photo de Francesco extraite de sa première vidéo sur YouTube. L'article s'est révélé être un salmigondis de faits mal digérés et d'inventions pures et simples, le tout formulé d'un ton désagréable et plein d'insinuations.

Qui étaient les sources ? J'ai passé en revue notre cercle d'amis, comme si j'examinais un fichier de portraits de criminels, mais qui aurait pu avoir l'idée de présenter nos vies d'une manière aussi distordue à un journaliste à sensation ? D'après *Oggi*, Silvia était une féministe endurcie qui poursuivait impitoyablement sa carrière et confiait son fils à son mari, un Scandinave falot qu'elle avait dressé à tenir intégralement la maison. Toujours d'après les sources, elle était partie en voyage d'affaires tandis que son fils inadapté sévissait à la Villa Ada.

J'ai jeté le magazine dans la poubelle la plus proche et j'ai appelé Silvia. Pendant un instant, nous avons été réunis pour faire front commun contre celui ou celle qui l'avait ainsi calomniée, qui que ce puisse être.

« Je me sens tellement salie, a-t-elle dit. Tu comprends ? Je me sens tellement sale. »

J'ai dit que je comprenais, mais ce n'était pas vrai. Car je n'ai que vaguement saisi à quel point l'article l'avait blessée profondément – à la fois par ce qui était écrit, et à l'idée que quelqu'un la percevait de cette façon. Et, en outre, que quelqu'un avait eu besoin de le dire publiquement. J'ai essayé de la consoler, cependant mes mots n'ont pas porté. Peut-être que, dans son for intérieur, elle se disait que l'informateur malintentionné et inconnu n'avait fait que rapporter des propos qui venaient de moi.

Chaque jour, mon fils postait un nouveau discours sur YouTube, entouré de ses nouveaux amis. Le poing qui se muait en signe de la main est devenu leur signature, et l'on commençait à voir des jeunes qui reprenaient ce geste dans la rue. On voyait aussi la devise de Bucolica reprise sous forme de graffitis dans le coin. Notre blé pour les barbares !

Francesco insistait à chaque fois sur le fait que Bucolica n'était pas réservée uniquement aux migrants illégaux. C'était un lieu de rencontre pour tout le monde, un espace commun pour l'échange culturel fondé sur la paix, la liberté et la non-violence. Son appel a été entendu. Tous les jours, des jeunes se réunissaient dans la Villa Ada, près des barrages de police. L'ambiance était festive, on jouait de la musique, les Italiens et les Africains dansaient ensemble. Même les touristes ont entendu parler de la Villa Ada. Les policiers qui assiégeaient la colonie étaient à leur tour assiégés par des jeunes joyeux qui faisaient la fête.

Dans les débats, les participants se sont rapidement positionnés selon la division classique entre la droite et la gauche. La journaliste qui m'avait interviewé avait compris mieux que moi que personne n'échappe à la catégorisation. Les politiciens bourgeois ont été longtemps sur la défensive quand ils s'exprimaient. Ils ne savaient pas sur quel pied danser parce que Francesco n'était qu'un adolescent, et parce que l'action ressemblait à un pique-nique qui s'éternisait. Le tournant s'est produit quand des dealers ont commencé à se mêler à la fête. Une arrestation a dégénéré en bagarre entre la police et les manifestants, et la foule a été dispersée par la force.

Il y a eu des hésitations pour savoir qui devait prendre la décision ultime. La mairie de Rome a déclaré qu'elle n'avait pas l'intention de déloger la colonie avec l'aide de la police, mais selon un porte-parole du ministère de l'Intérieur, il était du ressort de la commune, et non du ministère, d'appliquer les réglementations idoines. Quoi qu'il en soit, la courte existence de Bucolica s'est terminée quand la police a prévenu les occupants, par mégaphone, qu'ils devaient se rendre avant le lendemain matin à l'aube. Ensuite, la zone serait reprise par la force.

Les équipes de caméras étaient prêtes au lever du soleil, mais la police a fait reculer les barrages, les déplaçant plus loin, en direction de l'ambassade d'Égypte. Les spectateurs ont suivi en direct, et à distance, comment des policiers en tenue de combat se sont déployés dans la partie occupée du parc. Les minutes ont passé. On n'entendait pas un bruit. Le soleil était complètement levé quand un commissaire de police a fini par apparaître devant les caméras qui attendaient. L'air penaud, il a déclaré que la colonie était vide. Francesco et les migrants illégaux avaient disparu.

Au cours de la matinée, les bulletins d'information ont diffusé des images du trou dans le mur par lequel les activistes de Bucolica avaient dû s'enfuir. En même temps, on a rendu publique la dernière vidéo que Francesco avait réalisée. Lui et les autres se tenaient devant une banderole, avec le poing levé qui s'est mué en un signe de la main au bout des secondes nécessaires à la lecture du message au-dessus de leurs têtes souriantes :

NOUS CHOISSONS NOS LUTTES

Tous les commentateurs s'accordaient pour dire que la défaite était transformée en victoire. Avec un mélange de charme et d'intelligence, Francesco et ses amis étaient parvenus à conquérir l'actualité nationale. Ils s'en étaient échappés avec une sortie qui dénotait le dépassement, au lieu de choisir le rôle des martyrs, avec la polarisation qui serait allée de pair.

On aurait pu espérer que l'histoire se serait arrêtée là. Nous, en tout cas, nous l'aurions souhaité. Silvia a appelé dès que le journaliste est passé au sujet suivant.

« J'ai parlé avec Francesco, a-t-elle dit.

— Ça me fait plaisir de l'apprendre.

— Il a appelé pour s'excuser.

— Pour quoi ?

— Oui, pour quoi ?? »

On aurait dit que cela faisait un mois qu'il avait traité sa mère de pute.

« Bien sûr, ai-je ajouté. Il n'aurait plus manqué que ça.

— Tu sais où il est ?

— Tu ne lui as pas demandé ?

— S'il m'avait répondu, je ne te poserais pas la question. *Toi*, tu sais où il est ?

— Comment pourrais-je le savoir ? »

J'avais mauvaise conscience de mentir, ou du moins de taire le fait que je présumais fortement où il se trouvait. J'avais besoin de temps.

Mon téléphone a beaucoup sonné. Mais soit c'était « numéro masqué » qui apparaissait, soit je ne reconnaissais pas le numéro sur l'écran. C'était sûrement des journalistes qui appelaient pour demander si j'avais des commentaires à faire sur la manœuvre d'évitement spectaculaire.

Vers midi, le téléphone a sonné à nouveau. L'écran affichait « Francesco », et j'ai répondu fébrilement.

« Francesco, ai-je dit.

— Coucou Papa. Dis-moi, tu as bien vu le Professeur, n'est-ce pas ?

— Francesco », ai-je répété.

Cela m'a mis mal à l'aise de l'avoir espionné.

« Je crois que tu devrais venir chez lui, a-t-il dit. Mais fais attention à ne pas être suivi. Et évite de venir en suivant le mur, fais un détour. Le mieux, ce serait de venir par la Viale dei Parioli.

— Francesco », ai-je dit pour la troisième fois, mais il avait déjà raccroché.

J'ai fait comme il avait dit. Une grosse demi-heure plus tard, j'étais devant la porte du Professeur G. Il habitait au rez-de-chaussée d'une propriété en retrait de la rue, cachée derrière une grande porte à claire-voie. La porte de la maison a été ouverte par une femme philippine. On entendait du piano à l'intérieur du logement. Elle m'a précédé et a ouvert la porte du séjour. Il faisait sombre, les volets étaient fermés et, au début, je n'ai pas vu d'où venait la musique. Francesco et Ahmed étaient assis côte à côte dans un canapé Chesterfield. Francesco m'a fait un petit signe de la main, Ahmed regardait dans le vide.

Du Professeur G., je ne voyais que le dos, en chemise. Il était assis à un piano à queue ouvert. J'ai cru reconnaître la mélodie lente et triste, qui ressemblait à un hymne. Après la première reprise du thème, c'est devenu plus élaboré, le tempo a augmenté, avec de l'ardeur et de la complexité. Puis, soudain, il s'est arrêté et s'est retourné.

« C'est Wagner, l'ouverture de *Tannhäuser*, dans la transcription de Liszt. Je ne suis jamais allé plus loin, c'est trop difficile. Les garçons, n'oubliez pas que la beauté est partout. Elle n'a pas d'idéologie. Allons, nous avons des invités. »

Il s'est levé avec indolence et s'est approché de moi. Nous nous sommes serré la main. Francesco s'est levé également. Je l'ai serré longuement dans mes bras. Ahmed m'a jeté un coup d'œil une fois que j'ai lâché mon fils. J'étais prêt pour une salutation à l'africaine compliquée, mais il n'y a eu qu'une poignée de main sobre. Je me suis assis dans un fauteuil en face d'eux. Le Professeur G. s'est assis sur le tabouret de piano, tournant le dos à l'instrument. Francesco a parlé de l'évacuation. C'est le mot qu'il a employé. Ahmed a regardé droit devant lui, le regard vide.

« Je comprends bien que vous soyez déçus, ai-je commencé, surtout Ahmed. Mais j'ai pensé à un truc. Il peut très bien habiter chez nous tant que ta maman est à Forte dei Marmi. »

En vérité, je n'y avais pas réfléchi. L'idée m'est venue à l'esprit en voyant le visage figé d'Ahmed, car je ne l'avais vu que souriant.

« C'est gentil de ta part, Papa, mais le fait est qu'Ahmed a besoin de rentrer chez lui. »

Nous nous sommes dévisagés un moment, puis Francesco s'est expliqué.

Le jour où ils ont été encerclés par la police, Ahmed a reçu un coup de fil de sa sœur au Mali. Leur mère était gravement malade, à l'article de la mort. Ahmed ignorait que sa mère était tombée malade. Elle n'avait rien dit, sans doute pour ne pas l'inquiéter. Qu'il arrive quelque chose à sa mère avait été sa plus grande crainte depuis qu'il était parti, un an et demi plus tôt. Ils habitaient un village à six cents kilomètres à l'est de Bamako. Le père d'Ahmed les avait abandonnés quand Ahmed était petit, et ils n'avaient plus jamais entendu parler de lui.

« Elle va mourir sans que je l'aie vue. »

Ahmed a hoché la tête, comme si cela allait empêcher les larmes de jaillir. Francesco lui a pris la main et m'a regardé :

« On ne pourrait pas lui acheter un billet d'avion ?

— Tu sais combien ça coûte ?

— Je ne sais pas combien ça coûte, mais je crois que c'est cher », a-t-il répondu.

J'ai observé les deux gars sur le canapé. Mon fils et Ahmed, un peu plus âgé que lui, qui laissait mon fils lui tenir la main. Peut-être pouvaient-ils remercier le diagnostic qui avait été posé, ou bien mon manque de vision d'ensemble – ou que sais-je encore. Peut-être que Francesco était assez grand pour savoir ce que je pensais. En tout cas, il était assez grand pour se souvenir de ma mère. J'en étais heureux. Il avait assisté à l'enterrement de ma mère, avec Silvia et moi. J'étais rentré au Danemark à temps, quand cela commençait à être urgent.

N'importe quel adulte raisonnable aurait dit que c'était hors de question. Je ne sais pas pourquoi je me suis senti coincé, mais ce n'est pas le bon mot. Toute personne qui se sent coincée cherche une échappatoire, et je ressentais autre chose. Je peux compter sur les doigts de la main les fois où la réalité m'est apparue avec une telle évidence, comme si c'était une question dont j'étais le seul à avoir la réponse.

Ni Ahmed ni Francesco n'auraient eu de raison de me faire des reproches si je n'avais pas répondu. Un billet d'avion pour Bamako va bien au-delà de ce que peuvent payer des personnes normales de la classe moyenne parce que le camarade de leur fils a une mère mourante. Le billet s'est révélé être aussi cher que je le craignais quand j'ai regardé sur l'ordinateur du Professeur. Il se tenait derrière mon dos, et il regardait avec moi.

« On peut partager, a-t-il dit.

« Francesco, ai-je dit, quel est le nom de famille d'Ahmed ? Je peux voir son passeport ? »

Comme il ne répondait pas, j'ai jeté un coup d'œil dans sa direction. Francesco a rougi. Cela faisait longtemps que je ne l'avais vu rougir.

« C'est un autre problème, a-t-il dit. Ahmed n'a pas de passeport. »

Je me suis appuyé contre le dossier du fauteuil capitonné.

« C'est un mensonge, ai-je dit. Sinon, on laisse tomber. »

Je me suis levé. L'autre fenêtre du séjour était ouverte et donnait sur des cimes de grands arbres sombres. J'ai entendu Francesco et Ahmed deviser à voix basse.

« Il a ça », a déclaré Francesco.

Je me suis retourné. Il s'était levé et tenait à la main un passeport sur lequel était écrit « République du Mali ». Je l'ai ouvert et j'ai regardé la photo.

« Les copains croient que c'est mon frère jumeau », a expliqué Ahmed.

Il m'a regardé d'un air sérieux. Puis il n'a pas pu s'empêcher de sourire. J'ai dû admettre que la ressemblance entre Ahmed et son compatriote du passeport était frappante, mais les personnels des douanes à l'aéroport seraient-ils également convaincus ?

« Alors, comme ça, vous voulez que le Professeur et moi, on paie une petite fortune pour un billet qui sera émis au nom d'un autre ? »

Francesco m'a dévisagé. Ahmed a regardé fixement le mur.

« Ce n'est que de l'argent », a dit le Professeur G.

J'ai eu envie de lui répondre que seul un vieux communiste avec une gouvernante philippine et un Bösendorfer dans le salon pouvait dire une chose pareille. Mais je n'ai pas relevé.

Air France avait un vol au départ de Paris le lendemain matin. Si Ahmed voulait l'attraper, il lui fallait partir dès ce soir et passer la nuit à Charles-de-Gaulle. Nous devions espérer que l'on ne regarderait pas son passeport de trop près, ni ici, ni là-bas. Et il nous fallait parier sur le fait que les autorités seraient plutôt contentes de voir qu'il y avait au moins un Africain qui repartait vers le Sud. Et nous devions également espérer que pour eux, avec leur regard européenocentré, tous les Africains se ressemblaient.

Le Professeur G. et moi avons pensé que c'était plus sûr si nous n'accompagnions pas Ahmed à Fiumicino. Je craignais que l'on me reconnaisse après mon intervention à la télé. Francesco lui a donné son sac à dos, pour qu'il n'attire pas l'attention en voyageant sans bagages.

Nous avons pris un dîner léger. La gouvernante a fait le service. Le Professeur et moi avons pris un verre de vin blanc. Un lustre vénitien avec des ampoules très puissantes se reflétait sur la table en acajou, dehors, les cigales chantaient. Tout était réel et palpable, pourtant, cela ressemblait à un rêve. Francesco regardait son téléphone. Normalement, je n'aurais pas toléré qu'il l'utilise pendant le repas, mais rien n'était normal. Je l'ai vu pâlir, mais j'ai mis ça sur le compte de la fatigue, et de toutes les émotions.

Le Professeur G. a discuté du Mali avec Ahmed, où il était allé quand il était jeune. Ils ont parlé comme s'il s'agissait d'une conversation tout à fait banale entre deux personnes qui ne se connaissent pas vraiment. La gouvernante est entrée et a murmuré quelque chose au Professeur. Il s'est levé brusquement.

« Le taxi attend, les garçons. C'est l'heure de se dire au revoir. Francesco, toi et ton père, vous pouvez rester, bien entendu. »

Nous avons accompagné Ahmed et le Professeur jusqu'au portail sur la rue. Francesco et Ahmed se sont serrés dans les bras, puis il est parti. Francesco est resté sur place quand la porte a été claquée. Il était livide.

« Tu ne vas pas bien ? » ai-je demandé.

Il n'a pas répondu, se contentant de me tendre son téléphone. Il était sur Messenger. Un contact inconnu, avec le pseudonyme ManoBianco, lui avait envoyé un message :

Francesco, prépare-toi.

Ton heure est venue.

Tu ne peux pas te cacher.

Nous savons où tu es.

J'ai mis son téléphone dans ma poche et j'ai posé le bras sur ses épaules.

« OK, Francesco, ai-je dit doucement. Maintenant, on va appeler la police. »

Je croyais que la police allait nous rassurer. Je pensais qu'ils allaient sûrement nous dire qu'il s'agissait d'une menace prévisible, mais gratuite, qu'il ne fallait pas prendre au sérieux. C'est ce que j'ai dit à Francesco pendant que nous attendions chez le Professeur. Il ne manquait pas de cinglés qui auraient été excités par toute l'attention médiatique reçue par la colonie de la Villa Ada, au moment de son évacuation spectaculaire.

J'ai été surpris que la police prenne autant au sérieux le message de la Mano Bianco. Et quand, en fin de soirée, Francesco a reçu une autre menace de mort du même expéditeur anonyme, j'ai été moins étonné. J'avais l'impression que les agents de police savaient quelque chose dont ils ne nous parlaient pas. Au début, j'ai répondu à leurs questions et j'ai écouté ce qu'ils racontaient en m'attendant à ce que tout ça soit derrière nous dans un avenir relativement proche. Mais, peu à peu, j'ai compris qu'ils avaient une vision de la situation tout à fait différente.

Il y a des limites à ce que j'ai le droit de dire. Nous avons passé la première nuit dans un hôtel de la banlieue de Rome. J'ai longuement parlé au téléphone avec Silvia. Elle était inquiète et pleine d'égards. On aurait dit qu'elle ne m'avait jamais engueulé, et que nous n'avions pas vécu au bord du divorce. Puis elle a parlé à Francesco. C'était bizarre de ne pas pouvoir sortir. Nous ne pouvions même pas remonter les stores. Nous avons essayé de parler de choses tout à fait banales. Francesco a évoqué ce que nous aurions fait à Forte dei Marmi par une soirée d'été comme celle-ci, si les choses s'étaient passées autrement. Nous avons parlé de nos vacances à Odsherred, quand il était petit.

Il a fini par s'endormir. Je suis resté assis près du lit et je l'ai veillé, comme s'il n'y avait pas un policier dans le couloir, et un autre sous nos fenêtres. Comme si je pouvais changer quelque chose. Toute personne qui a des enfants sait quelle est notre plus grande crainte : ne pas pouvoir les protéger. N'importe quel père, n'importe quelle mère, sera prêt à donner sa vie pour que ses enfants s'en sortent. J'ai pensé à prendre la parole publiquement et m'adresser directement à ceux qui se cachaient lâchement derrière ce surnom de Main Blanche. Prenez-vous-en plutôt à moi, mais laissez mon fils tranquille ! Pendant toute la nuit, j'ai oscillé entre la peur et la colère, et avec des fantasmes de violence.

Le lendemain, nous avons dû nous séparer. En tant que citoyen danois, je n'entrais pas dans le cadre de la protection que l'on était en train d'établir. Nous ne nous sommes pas vus depuis des mois. Il était exclu de retourner à l'appartement du Corso Trieste, et il est actuellement en vente. Je l'ai déjà dit, je vis provisoirement dans la maison de vacances de Letizia, à Forte dei Marmi.

La police a estimé que ce serait trop compliqué et trop imprudent de protéger Francesco dans son environnement habituel. Ce serait un défi en soi de le protéger quand il irait à l'école, et de tenir compte du risque que la menace représentait pour les autres élèves et les enseignants. J'ai senti qu'il y avait eu un arbitrage entre une évaluation des risques et une autre des coûts. Pendant combien d'heures, pendant combien d'années était-on prêt à accepter les dépenses nécessaires pour protéger mon fils d'un danger inconnu, peut-être imaginaire ou peut-être réel ?

Francesco et Silvia vivent désormais quelque part en Italie, sous de nouveaux noms. Ils ont changé d'apparence, mais je ne sais pas à quoi ils ressemblent. Peut-être que Silvia s'est teint les cheveux, peut-être que Francesco a coupé toutes ses boucles et ses cheveux longs. De toute façon, on change vite à son âge. Dans des moments de faiblesse, je me demande si je le reconnaîtrais si je le croisais dans la rue. Ils m'appellent de temps en temps, mais toujours avec un numéro masqué. Je ne peux pas leur téléphoner.

Il s'est passé du temps avant que je ne réalise, que je ne me rende compte du fait irrémédiable que j'avais perdu ma vie. Je sais bien que ça peut paraître excessif, et je me raccroche toujours à l'espoir que notre petite famille sera réunie d'une façon ou d'une autre. Mais je sais que rien ne sera plus comme avant et, quoi qu'il arrive, nous devrons vivre avec la peur, même si elle devient théorique, dans le meilleur des cas.

J'ai compris ce dont il est question quand nous parlons de la vie. Nous parlons de choses banales, de gestes répétés du quotidien. Oui, c'est bien cela, banales, sans aucun sens particulier, sans poids particulier. Mais si on les regarde avec une distance que l'on n'aurait jamais pu imaginer, alors ces petites choses deviennent symboliques. J'ai senti une boule au ventre en songeant que je ne verrais plus Silvia partir sur son scooter avec Francesco derrière elle pour le déposer à l'école, avant d'aller à l'agence. Il me faisait toujours un petit signe de la main de la rue, certain que j'étais à mon poste à la fenêtre de la cuisine.

Ma belle-mère vient de temps en temps me tenir compagnie le week-end. Elle prépare à manger et nous faisons des promenades sur le bord de la mer Tyrrhénienne. Du rivage, on voit les montagnes blanches qui ont donné son nom à la ville. C'est dans une carrière de marbre voisine que l'on a extrait le bloc de marbre qui a servi à Michel-Ange pour sculpter la statue de David conservée à Florence. Je ne comprends pas comment elle peut rester aussi stoïque. Elle n'a pas encore totalement compris que sa fille et son petit-fils ont été obligés de changer d'identité à cause d'extrémistes de droite, que la haine et la volonté de tuer existent vraiment.

C'est peut-être une différence de génération entre nous, peut-être la différence entre son pays et le mien. La résignation face au prix à payer pour l'engagement. Dans son monde, Francesco est un partisan comme son père à elle. Un héros. Je ne peux m'empêcher de trouver un relent de cynisme dans son idéalisme. Parfois, elle apporte un journal où Francesco est mentionné dans un commentaire, ou dans une tribune. Faire bouger les consciences. Quand je lui ai rapporté ce qu'a dit le Professeur G., elle a donné un coup de poing sur la table, presque enthousiaste. Comme si elle avait oublié le prix payé par son petit-fils pour faire bouger ces consciences. Peut-être est-elle faite d'un bois plus dur que moi ?

Francesco a-t-il changé de point de vue sur les migrants illégaux ? Aux yeux de la majorité, leur espoir d'une vie meilleure est un fardeau, bien plus qu'une chose qu'il faut reconnaître. Le problème, c'est que ni Francesco, ni Silvia, ni moi ne serons jamais en mesure de juger si tout ça en valait la peine, en termes de peur et de séparation. Pour nous, le prix payé l'emportera toujours sur le fait que le combat mené par Francesco a changé quelque chose. J'ai saisi qu'il ne faut jamais se demander si c'était utile. C'est ça, notre seul espoir : ne jamais se poser la question. C'est notre seul espoir face au découragement.

À la place, avec Letizia, nous parlons de tout ce qui a précédé cet état de crise permanent dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Depuis la séparation, on croirait que les conflits que moi et ma belle-mère avions avec Silvia appartiennent au passé. Letizia me raconte des histoires de sa fille de l'époque où elle était enfant. Des choses que je n'ai jamais entendues. Parfois, j'ai l'impression que cela me rapproche d'elle, d'autres fois, c'est comme de parler d'une personne décédée.

J'ai perdu mon travail. Ma brève intervention à la télé s'est avérée incompatible avec la neutralité qu'une organisation internationale attend de ses fonctionnaires, encore plus sur une question aussi sensible que les réfugiés et les migrants, puis est venue s'ajouter la dimension de la sécurité. C'est l'expression employée par mon chef. Le mot « risque » aurait déjà été trop subjectif, ou chargé d'émotions. Le fait d'avoir menti en me déclarant malade n'a pas aidé. Pour des raisons évidentes, Silvia n'a pas pu conserver son emploi non plus. À l'agence, ils ont eu la gentillesse de lui dire qu'elle pourrait revenir une fois que les choses se seraient calmées.

Et quand cela arrivera-t-il ? À un moment où Francesco aura probablement atteint l'âge où un fils se détache de sa famille pour se lancer dans le monde. C'est une épine terrible pour moi de savoir qu'il va vivre dans la peur. Toujours surveiller ses arrières. Toujours veiller à ne pas laisser échapper une parole imprudente, à ne pas révéler la vérité sur qui il est.

Silvia ne m'engueule plus. Une des premières fois où elle a appelé de son exil, elle m'a dit qu'elle avait rêvé de moi. Elle avait rêvé du soir où nous nous étions rencontrés au milieu d'un groupe de connaissances communes devant un bar à vins de la Via di Monserrato. J'allais lui dire que j'avais repensé à cette soirée, mais elle m'a interrompu avec un commentaire sur un truc que Letizia avait dit, et j'ai oublié d'en parler.

De temps en temps, j'ai le Professeur G. au téléphone. Il est devenu moins sûr de lui. Il est embêté que la haine ait gagné. Personne ne peut savoir si les mesures drastiques prises par la police sont justifiées ou exagérées. On évalue régulièrement la menace. Pour l'instant, rien n'a changé. Je crois que le Professeur a mauvaise conscience, et comme il ne peut pas l'exprimer à son jeune disciple, c'est moi qui en bénéficie.

« L'histoire ne se répète pas, déclare-t-il, mais le fascisme est toujours le même.

— C'est aussi ce que dit ma belle-mère.

— Nous avons été trop naïfs dans notre foi dans le progrès, ajoute-t-il. De même que nous sommes les héritiers de la civilisation, nous sommes aussi les héritiers du mal et de ses enfants. L'intolérance, la mesquinerie. Le manque d'empathie.

— Ce n'est pas une consolation.

— Non, dit-il, c'est un constat. »

Après avoir raccroché, je l'imagine devant son piano à queue, essayant une fois encore de s'attaquer à la transcription de Liszt de l'ouverture de *Tannhäuser*. C'est sans espoir, et il le sait lui-même, mais il veut quand même tenter de maîtriser une ou deux mesures de plus de ce morceau difficile.

Il faut aussi que je parle d'Ahmed. Il est bien arrivé à Bamako. Il a pu dire adieu à sa mère. J'ignorais que Francesco lui avait donné mon numéro. Il m'a appelé sur FaceTime. Derrière lui, derrière son sourire que je reconnaissais bien, j'ai pu entreapercevoir cette terre rouge et ces plantes sèches. Les contours flous de maisons et de gens qui constituaient sa réalité que j'ignore.

« *Ci vediamo* », a-t-il dit quand nous avons coupé la conversation.

Au revoir.

EDITH WENGLER

Ellida : « Ah, mon cher Arnholm, ne m'interrogez pas sur ça. Je ne pourrais rien vous expliquer. Et même si je le pouvais, vous seriez bien incapable de comprendre quoi que ce soit. »

HENRIK IBSEN,
La Dame de la mer

Je n'avais encore jamais parlé à Edith Wengler. J'aurais reconnu sa voix même si elle ne s'était pas présentée. Un employé de chez Gyldendal avait appelé la semaine précédente pour me demander s'ils pouvaient lui donner mon numéro. Elle aurait pu envoyer un mail ou une lettre par l'intermédiaire de la maison d'édition, comme d'autres le font. J'avais attendu, à la fois curieux et troublé, mais j'avais tout oublié quand elle a fini par téléphoner.

Les plus jeunes lecteurs ignorent peut-être qui est Edith Wengler. Plus les ans passent, plus on a de doutes quant à savoir qui l'on peut mentionner dans un texte sans être obligé de donner des explications. J'en parlais avec un collègue alors que nous étions à la piscine et que nous observions nos filles qui s'entraînaient au crawl. Dans quelle mesure pouvons-nous supposer que nos lecteurs seront familiers de ce dont nous parlons ? Quand on est jeune, on nomme le monde comme s'il nous appartenait. On n'y réfléchit même pas. Alors que d'autres personnes sont en train de prendre la main, ceux avec qui nous pouvons parler sans peine d'Edith Wengler sont de moins en moins nombreux.

Autrefois, nous l'admirions. Elle était hors de portée, de cette manière dont l'est une femme qui pourrait être une grande sœur. Il ne me serait pas venu à l'esprit de la qualifier de belle, elle était autre chose. Fatale. Dans son regard, au milieu de la régularité inflexible de son visage, il y avait un je-ne-sais-quoi de fragile et, en même temps, d'insistant.

Elle est devenue célèbre quand Peter Sindal lui a confié le rôle principal de son adaptation de *Madame Marie Grubbe*, mais je l'avais déjà vue en 1981 au Kongelige Teater, quand elle jouait *Hedda Gabler*. Au cours d'une vie, combien de représentations théâtrales parviennent ainsi à suspendre la fugacité de cet art ? Assis dans le noir, on se sentait vu, percé à jour. On avait le sentiment d'être trop proche de quelque chose. À une période, Edith Wengler était une star, mais, à la différence d'autres actrices célèbres, on ne la voyait jamais dans les talk-shows ou dans les feuilles à scandales, et elle ne donnait quasiment jamais d'interviews. Certains la trouvaient hautaine, mais, pour nous autres, sa retenue ne faisait que renforcer l'impression d'une intégrité sans compromis.

C'était comme une évidence qu'elle remporte un prix Bodil og Robert après l'autre. Peu après la chute du mur de Berlin, elle a obtenu son premier rôle au cinéma en Allemagne ; deux ans plus tard, elle a déménagé là-bas. Ses films allemands n'ont pas été distribués au Danemark, et on l'a oubliée. Quelques années avant son coup de fil, je l'avais reconnue dans un journal allemand, malgré le maquillage efficace, elle jouait Mère Courage dans une mise en scène à Francfort.

J'avais lu quelque part qu'elle était originaire du Slesvig. La famille de sa mère était allemande, ce qui expliquait pourquoi elle parlait la langue sans aucune difficulté. En danois, sa diction avait quelque chose de démodé et de minutieux, presque d'indolent. Parfois, on aurait cru qu'elle parlait dans son sommeil. La pointe de pathos avait été caricaturée, quand elle était en vogue, et bien entendu, il fallait la remettre à sa place. « Trop grande pour le Danemark ? » titrait une critique méchante, mais c'était le genre de questions qui pouvait se retourner contre elle. Et l'on répondait : « Oui. »

On aurait dit que, pour elle, cela n'avait rien de surprenant de m'appeler. J'entendais également qu'elle était certaine que je savais qui était au bout du fil. Elle n'a pas perdu de temps en considérations préliminaires. Il est rare qu'un inconnu ose se montrer aussi direct, encore plus d'une manière aussi manifeste et aussi dénuée d'affectation. Mais elle n'était pas non plus une inconnue. C'était comme si j'étais appelé par le souvenir que j'avais d'elle, par l'image qui me fascinait.

Elle m'a dit qu'elle avait lu mon roman *Quelle n'est pas ma joie*. J'ai dit que cela me faisait plaisir et, au même instant, j'ai songé que je me réjouissais peut-être trop vite.

« Je connais Ellinor, a-t-elle dit. Et ce n'est pas seulement parce que nous avons le même âge. Est-elle basée sur une personne réelle ? Pardon, tu vas penser que je suis bête. »

Je l'ai assurée du contraire.

« Cela m'a ragaillardisé de lire ton livre. C'est curieux, d'ailleurs, car il est tellement triste. Non, ce n'est pas curieux, pas vrai ?

— Non, ai-je dit.

— Cette liberté, qu'elle ne peut partager avec personne. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

— Je ne sais pas non plus. »

Elle m'a dit qu'elle avait lu plusieurs de mes livres. Autrefois, cela aurait été la plus grande reconnaissance que j'aurais pu imaginer : Edith Wengler m'avait lu. Plus aucun revers n'aurait eu la moindre importance. Une actrice spirituelle cristallise les sentiments du public, et l'on croit que c'est la manifestation d'une vérité aussi inconnue que libératrice.

« J'aimerais bien te rencontrer un de ces jours, a-t-elle dit. J'habite à Zurich. Appelle-moi si tu passes dans le coin. »

J'ai perçu cela comme une manière polie de mettre un terme à notre conversation. C'était déjà quelque chose qu'elle m'appelle. Je n'étais jamais allé à Zurich, et ce n'était pas une ville que j'avais l'intention de visiter toutes affaires cessantes.

L'automne est arrivé. Je n'ai plus pensé à notre conversation, pris que j'étais par la vie de famille et par le roman que j'avais presque terminé. Comme toujours, j'achevais ce travail avec un sentiment de vide. Autrefois, cela pouvait me terrifier, désormais, je me disais que cela serait un soulagement quand, un beau jour, je me rendrais compte que je n'avais plus rien à écrire.

Fin octobre, j'étais à Strasbourg. J'avais réglé les choses qui m'appelaient là, et il me restait un jour et demi avant de rentrer chez moi. J'avais pensé à traîner dans les environs, à lire dans la chambre d'hôtel et à profiter de n'avoir aucun projet. Dans l'entrée de l'hôtel, mon regard s'est posé sur une carte. Et il m'est apparu qu'il ne faudrait pas plus de deux heures en train pour aller à Zurich. Edith Wengler a décroché aussitôt. C'était comme si nous venions de raccrocher, comme s'il ne s'était pas écoulé des mois. Nous avons convenu de nous voir le lendemain.

Elle m'attendait dans un restaurant près du lac, avec des lambris sombres et des nappes d'un blanc éclatant. Elle s'est levée en m'apercevant. J'ai été surpris qu'elle ne soit pas plus grande. Je m'étais toujours imaginé qu'elle faisait la même taille que moi. Ses cheveux gris étaient coupés à hauteur d'épaule, et son tailleur bleu marine était aussi discret que celui des autres femmes présentes dans le restaurant bourgeois, cependant, elle se distinguait. Elle était pâle et plus mince que dans mon souvenir. L'ovale jadis parfait de son visage était désormais creusé sur les côtés, mais son regard avait conservé son pouvoir d'attraction double.

Je ne parvenais pas à savoir si, en réalité, c'était cette révélation, l'impression de fragilité sans fard, qui paraissait intimidante. Une seconde plus tard, un soupçon de sourire a modifié le sens de ce même regard, passant de la fragilité sans défense à quelque chose d'insistant et inquisiteur. On se sentait sondé, mais que voyait-elle ?

Je lui ai parlé du festival littéraire de Strasbourg auquel j'avais participé. Elle m'a posé des questions sur ma vie. Étais-je marié, avais-je des enfants ? Je lui ai parlé de ma femme et de nos filles. Elle a regardé la circulation, dehors.

« Je n'ai jamais eu d'enfant », a-t-elle dit.

Dans une scène de film, cette réplique aurait eu un sous-entendu légèrement mélancolique. Là, face à moi, c'était juste un constat. Elle m'a scruté une fois encore, comme pour s'assurer que l'information ne me faisait pas la considérer comme une femme renfermée sur elle-même. Visiblement, ce qu'elle a lu sur mon visage l'a satisfaite.

« C'est sûrement mieux ainsi, a-t-elle déclaré avec un sourire en coin. J'aurais fait une mère déplorable. » Elle a soutenu mon regard, comme pour vérifier que je ne protestais pas.

Je l'ai fait parler de ses années en Allemagne. Il y avait un certain orgueil dans sa voix quand elle mentionnait tel ou tel acteur, tel ou tel metteur en scène. J'ai acquiescé, comme si je savais qui ils étaient.

« La dernière fois que je suis montée sur scène, j'ai joué avec Bruno Ganz, lui, tu dois le connaître. »

Bien entendu, elle m'avait percé à jour. J'ai fait oui de la tête.

« Il était d'ici. Il me manque. »

Elle a dit cela en passant, sans chercher à dissimuler ni à faire ostentation de ses sentiments.

« Je me suis retirée », a-t-elle fait de manière un peu abrupte.

Je lui ai demandé si elle avait pensé rentrer au Danemark.

« Chez moi, c'est ici. Ici ou ailleurs. Je ne sais pas. Je ne connais plus personne au Danemark. »

Nous nous sommes promenés le long du fleuve, puis nous avons traversé le quartier autour de la cathédrale. Au bout d'une ruelle en pente raide, nous sommes arrivés à une petite place avec un arbre. Elle m'a montré une maison avec une plaque en pierre. Lénine avait habité ici avant de retourner en Russie. Il avait contemplé cet arbre, les pavés pointus et les belles maisons anciennes pendant qu'il dressait ses plans pour la révolution.

De la colline avec le bâtiment principal de l'Université, nous sommes redescendus vers le lac. Il y avait de la brume, on ne voyait pas la rive en face, ni l'horizon. C'était comme suivre une promenade en bord de mer. Nous avons parlé de livres, de pièces de théâtre et de films. Nous partagions nombre de références, nous apprécions les mêmes auteurs et les mêmes metteurs en scène, nous nourrissions les mêmes réserves. C'était comme faire un tour avec une sœur aînée que je n'aurais pas vue depuis longtemps. Comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Puis, soudain, elle s'est arrêtée.

« Combien de temps avons-nous ? »

Je lui ai répondu qu'il y avait un train en soirée.

Nous avons pris un tramway, elle habitait un grand immeuble ancien dans une rue de traverse près du lac. C'était presque la tombée du jour, elle m'a précédé dans l'appartement, toujours avec son manteau. Le mobilier et la décoration étaient bourgeois, pas spécialement accueillants, et les encombrantes antiquités contrastaient avec les tableaux abstraits aux murs.

« Tout ça appartenait à mon mari, a-t-elle dit, comme si elle avait deviné mes pensées. Je n'ai pas eu la force de changer quoi que ce soit quand il est mort. »

Elle m'a proposé de m'asseoir dans un salon avec un bow-window donnant sur les arbres de la rue. L'éclat des réverbères éclairait le feuillage par-dessus. On n'aurait su dire si la teinte orange des feuilles flétries était due à l'automne ou à l'éclairage. Je l'ai entendue s'affairer dans la cuisine, au loin. Elle avait juste allumé un lampadaire à côté du canapé, le reste du salon était plongé dans la pénombre. Peu après, elle est arrivée avec des tasses et une théière sur un plateau. Elle avait ôté ses chaussures, mais pas son manteau.

Elle s'est installée dans un fauteuil en face de moi, ramenant ses jambes sous elle, en attendant que le thé infuse. On aurait dit une locataire, une étudiante de l'université qui profitait de l'absence de sa logeuse pour

ramener un invité à la maison. Dans la lumière chaude de la lampe, elle ressemblait à la jeune femme qu'elle avait été, et que j'avais admirée de ma place, dans l'obscurité de la salle de théâtre.

Plus tard, je me suis demandé si elle avait déjà imaginé que j'écouterais son histoire quand elle m'avait appelé pendant l'été, et même plus tôt, quand elle lisait mon livre. À un moment, j'ai jeté un coup d'œil à ma montre, il restait moins d'une heure avant mon train. Elle a noté mon geste.

« J'ai une chambre d'amis. Elle est toujours prête. »

Je devais repartir de Strasbourg le lendemain après-midi, et j'ai accepté son invitation. Nous sommes restés à discuter jusque dans la nuit. À un moment, elle s'est levée, puis elle est revenue avec une bouteille de grappa et deux verres.

« Tu dois avoir l'impression que je t'ai pris en otage », a-t-elle dit en ôtant la vignette, avant d'enlever le bouchon.

Je n'ai pas répondu. Elle m'a regardé un instant, comme si elle prenait conscience que je me taisais au lieu de la contredire poliment.

« Cela fait longtemps que je n'ai pas parlé danois, a-t-elle dit vidant son verre d'un trait. J'aimerais écrire, mais le stylo me tombe des mains avant même d'avoir terminé une phrase. »

J'ai repensé à ses paroles quelques semaines après le Nouvel An. Un matin, j'étais en train de regarder les journaux sur le Net, quand mon regard est tombé sur son portrait. La photo avait au moins vingt ans. La brève nécrologie résumait sa carrière, mais sans approfondir les spécificités de son talent, ni même nommer ses rôles et ses succès principaux. On avait dû confier à un stagiaire le soin de rédiger cet article succinct.

Edith Wengler était morte chez elle à Zurich après une longue maladie. Elle devait savoir qu'elle était en phase terminale quand elle se trouvait en face de moi, ce soir d'automne, l'année précédente.

Elle pédalait le long de la rivière jusqu'à un petit bois où les gens venaient rarement. Elle accrochait son manteau à une branche, même s'il faisait froid. Debout, sur un tronc abattu, elle récitait les mêmes vers, encore et encore. Elle recommençait toujours de là, testait différentes manières de jouer sur les intonations : « Ton nom seul est mon ennemi – Tu n'es pas un Montague, tu es toi-même. » Elle se disait que ces mots étaient comme un printemps. La sève qui se répand dans tout ce qui est endormi.

Parfois, Magnus lui faisait dire quelques répliques, mais elle devenait ironique, et cela sonnait faux. « Qu'est-ce qu'un Montague ? Ce n'est ni une main ni un pied. – Ni un bras, ni un visage, ni rien – qui fasse partie d'un homme... Oh ! sois quelque autre nom ! » En rentrant, elle passait devant la ferme du père de Magnus. Le plus souvent, elle le trouvait à l'étable, en train de nettoyer le fumier sous les bêtes. Ils s'étaient rencontrés au lycée. La vie d'étudiant n'avait rien changé pour lui. De toute façon, il devait revenir ici. Son père parlait déjà de prendre sa retraite.

Magnus s'imaginait qu'elle viendrait vivre ici avec lui, un jour. L'idée avait quelque chose de fascinant, tellement elle était incroyable. Il semblait ne pas écouter quand elle tentait de lui expliquer pourquoi cela n'arriverait pas.

Ce qui, chez Magnus, attirait Edith n'était pas tant qu'elle soit celle qu'il désirait. Non, c'était la force de sa volonté. Cette foi aveugle dans le fait qu'elle était la bonne. Elle attendit dans la buanderie qu'il ôte ses bottes et sa salopette. Cela le gênait toujours un peu qu'elle l'observe ainsi. Ils se retrouvèrent dans la salle à manger, avec ses parents, et sa mère servit le café avec des gâteaux. Quand Edith vit leurs visages si gentils, elle se recroquevilla encore plus en songeant à quel point Magnus serait triste.

Puis, dans sa chambre, elle eut envie de céder à sa volonté, à sa chaleur. Elle voyait bien que tout s'accordait. Son ambition à elle était comme un nuage qui avait pris une forme particulière à l'instant où il avait survolé le pré. Elle imagina les enfants qui gambadaient au milieu des grosses bêtes immobiles, une vie aussi agréable que n'importe quelle autre. Elle était à deux doigts de céder, parce que ce n'était pas la bonté qui l'attirait, mais cet homme lui-même, son corps blanc et nouveau. Au diable tout le reste, se surprit-elle à penser.

Tout était éteint à la maison quand elle rentra. Karen, sa grande sœur, était partie à Copenhague. Sa mère habitait à Flensborg avec sa nouvelle famille, et son père était toujours en visite chez des patients. Elle mangea ses tartines dans la cuisine. Elle lut au lit jusqu'au moment où le volume relié cuir de la traduction de Lembcke finit par glisser par terre. « Roméo, renonce à ton nom ; – et à la place de ce nom qui ne fait partie de toi, – prends-moi tout entière. »

Ce serait fantastique, une vie de femme d'agriculteur, en particulier parce que son père espérait qu'elle ferait du droit. Il acceptait Magnus, mais ne se privait pas de se moquer de lui derrière son dos. Son père était de Copenhague, parlait un danois châtié, craignant que l'exil puisse entamer son avantage culturel. Il était presque en représentation lorsque Magnus venait à la maison. Son père était contre l'Union européenne, Magnus et sa famille avaient l'intention de voter oui à l'Europe. Magnus ne craignait pas de contredire le docteur. Elle sortait de la pièce et les laissait discuter pendant que le café coulait.

Elle s'était disputée avec son père au sujet de Magnus, raillant son snobisme. Certes, il connaissait les textes de Villy Sørensen et de Klaus Rifbjerg, mais était-il capable de jouer les *Moments musicaux* de Schubert ?

Magnus, lui, les jouait sur le piano droit du salon d'été qui devait son nom au fait que l'on n'y avait jamais installé le chauffage. Personne n'avait joué sur ce vieux piano de famille avant que le gamin ne montre des dispositions. L'accordeur était venu de loin, de Kolding. Quand Magnus était à l'école primaire, sa prof de piano avait dit qu'il devrait entrer au Conservatoire. Magnus parlait d'elle avec un sourire pudique, comme s'il s'agissait là d'une chose incroyable qui ne le concernait pas vraiment.

Edith sentait qu'elle pouvait tout aussi bien cesser de vouloir le convaincre. Pourtant, elle continuait, ou du moins elle faisait comme si. Quand il jouait pour elle et que, au même moment, un papillon du chou venait à passer devant le hêtre vert foncé du jardin, tel un mirage, c'était comme si le visage de Magnus grossissait dans l'espace évanescent entre eux. Elle se sentait entourée, et elle était obligée de se demander quelle part d'elle-même ne trouvait pas sa place en cet endroit.

Une fois par semaine, elle prenait le train pour Odense. L'acteur habitait un grand appartement près de la Ansgar Kirke, avec des murs couverts de livres et d'affiches de théâtre jaunies. Il avait toujours un foulard en soie autour du cou, et il servait le thé dans des tasses en porcelaine fine. Il parlait de travailler « l'intériorité », et lui faisait lire Stanislavski. « N'insiste pas », disait-il quand elle reproduisait l'émotion au lieu de la montrer. Il lui apprit à ne pas insister. Un jour, au moment où elle s'apprêtait à partir, il l'interpella, et elle se retourna sur le seuil : « Tu iras plus loin que moi », dit-il.

Il l'emmena au théâtre et la présenta à ses collègues et au metteur en scène. Ils répétaient pour une représentation et n'avaient pas encore lâché leurs textes. La scène vide et la lumière crue formaient une zone étrangère, même si les acteurs portaient leurs propres vêtements et sortaient sans cesse de leurs rôles. De temps en temps, le metteur en scène s'avavançait jusqu'au bord de la scène et ils écoutaient attentivement, dans leur bulle imaginaire de lumière et de concentration.

Cette bulle éclata facilement, cependant elle imagina que, à l'intérieur de celle-ci, on pouvait oublier tout le reste. Elle l'avait déjà ressenti pendant plusieurs secondes d'affilée, alors qu'elle jouait une pièce de théâtre à l'école, mais ses camarades étaient tellement mauvais qu'elle s'était retrouvée à l'extérieur. L'acteur dit qu'il fallait laisser cette possibilité au metteur en scène et au public.

Après la répétition, quand l'acteur et ses collègues étaient passés derrière la scène, elle resta seule sur les planches usées. La lumière était aussi puissante qu'un soleil nu. Un soleil étranger, un lieu étranger, aussi prometteur que ces endroits dont on a seulement entendu parler. Elle entendit des pas derrière elle, ne se retourna pas. « Ce n'est pas nous, et pourtant c'est nous qui sommes là, déclara l'acteur. Ce n'est pas ici, et pourtant, nous sommes bien là. »

Pour pouvoir se payer ses cours, elle faisait le ménage dans une maison de retraite. Son père avait mis de l'argent de côté pour qu'elle n'ait pas besoin de prendre un prêt étudiant quand elle ferait ses études de droit, mais il n'était pas question de le dépenser pour ses lubies. Elle s'y rendait en vélo tous les matins, avant le lever du jour. Le bon côté, c'était qu'elle terminait tôt. Ses mains savaient quoi faire, sans son aide à elle, et elle chuchotait en même temps. Ce n'est ni une main ni un pied. – Ni un bras, ni un visage, ni rien – qui fasse partie d'un homme...

Avec certains résidents, elle posait les chiffons et s'asseyait un instant. Ils venaient tous du coin et n'avaient jamais habité ailleurs. Le paysage les avait accompagnés à l'intérieur des tristes bâtiments de l'institution et, telle une marée, il avait laissé ses sédiments entre les meubles anonymes en laminé blanc. Restes de vies entières, napperons ouvragés et brodés avec des initiales, figurines en porcelaine d'ours polaires ou de bergers pieds nus, cuivres d'une campagne avant la mécanisation.

Au-dessus des rares meubles rembourrés que l'on avait fini par laisser entrer, on avait accroché des photos aériennes de l'exploitation ou des portraits des enfants qu'ils avaient été, ou qu'ils avaient eus. Parfois, elle restait un moment à leur tenir la main. Les femmes voulaient savoir si elle avait un petit ami. Elle montait dans leur estime quand elles apprenaient que Magnus allait hériter de la ferme.

Elle aimait bien rester avec la mère de Magnus, dans la cuisine, à manger ses gâteaux, quand Magnus et son père étaient à l'étable. Le calme et la douceur de la mère lui rappelaient le paysage alentour. Edith n'avait pas besoin de se poser beaucoup de questions quand elles étaient ensemble. Sa mère à elle n'était jamais contente. Elle était restée la même personne irascible et agaçante dans son nouveau couple.

« Tu parles trop de toi-même, lui avait dit sa mère.

— Mais c'est parce que j'ai beaucoup de choses à raconter, avait répondu Edith.

— Nous aussi.

— Mais vous ne dites rien.

— Ne fais pas ton insolente ! »

Elles n'allaient jamais plus loin. Edith se taisait, le quotidien continuait sa course et, un beau jour, sa mère partit.

« Les problèmes ne font que nous suivre », dit la mère de Magnus.

Elle savait parler de la famille sans dire du mal de quiconque. Son tact devait être inné, tout comme sa bonne humeur et sa joie d'être là. Edith se dit que c'était bien d'être débarrassée de ces problèmes. Elle avait mauvaise conscience parce que sa mère ne lui manquait pas, et elle le dit. La mère de Magnus se contenta de la dévisager de ses yeux marron. Le sentiment de sécurité que lui apportait le fait de pouvoir garder le silence en sa compagnie apaisait agréablement Edith.

Quand elle rendait visite à sa mère à Flensborg, elle avait conscience de sa propre politesse dès l'instant où elle franchissait la porte. Le nouveau mari de sa mère était allemand, comme son grand-père maternel. Elle se montrait encore plus polie et apprêtée quand sa mère cherchait à lui tendre la main. Le nouveau mari était également médecin. Il était intelligent, plus intelligent que son père, cependant il se forçait trop à se montrer correct, conscient que la fille de son épouse était une jeune femme. Leurs enfants allaient à la maternelle, Edith leur lisait des histoires le soir, avant de se coucher. Ses demi-frères et sœurs corrigeaient son accent, elle les emmenait faire de la balançoire, les parents étaient ravis. Bref, elle était l'invitée modèle.

Elle essaya de se souvenir du temps où, avec sa sœur Karen, elles formaient une famille pleine de défauts et de manques. Leur père à cette époque leur faisait également la lecture, il les poussait également sur la balançoire quand il rentrait du cabinet. Leur mère cuisinait également des gâteaux. Cela faisait deux ans que Karen avait commencé ses études. Elle ne cessait de demander à Edith quand elle viendrait à Copenhague.

« J'aime toujours Magnus, dit-elle quand Karen l'appela.

— C'est ton premier petit copain », répondit Karen.

Elle dit ces mots comme si le premier devait nécessairement céder la place à un deuxième, puis à un troisième. C'était une évidence. Magnus avait le malheur d'avoir tiré le numéro un. Il pourrait toujours se consoler en se disant qu'il l'avait déflorée. Mais comment le dire ?

L'avenir était recouvert d'une fine pellicule de glace. Ils n'osaient pas s'y aventurer. Les jours qui venaient, ce n'était pas l'avenir, c'était un sursis prolongé. Et le printemps qui s'annonçait était le premier depuis qu'ils avaient passé le bac. Il faisait encore froid et noir le matin quand il devait se lever. Elle le serrait dans ses bras et tentait de lui faire oublier l'heure qu'il était.

C'était lui le romantique quand il jouait Chopin ou Schubert. Elle trouvait que c'était romantique de gaspiller ainsi son talent, de s'en moquer autant.

« Tu vas vraiment te satisfaire de jouer pour les vaches ? »

Il se contentait de sourire. Après tout, il jouait aussi pour elle. En outre, il n'était pas si bon que ça. La difficulté n'était pas d'entrer au Conservatoire, mais d'en sortir. Il se taisait, il la dévisageait, si bien qu'elle était obligée de lui pincer le nez pour faire disparaître son air sérieux.

C'était romantique d'être à la fois aussi terre-à-terre et de fuir autant la réalité. Il ne pouvait quand même pas croire sérieusement qu'elle allait abandonner ses rêves de théâtre et enfiler un tablier exactement comme sa charmante maman ? Mais que s'imaginait-il ?

Quand elle était fâchée, elle se disait qu'il était aussi confiant que ses vaches, et aussi bête, mais elles n'étaient ni bêtes ni intelligentes, cela leur était épargné, pour ainsi dire. Elles ne connaissaient que l'herbe sur le museau, le temps qu'il faisait et le quota quotidien de lumière du jour. Advienne que pourra. « Je prends les jours comme ils viennent, un à la fois. » C'était par cette platitude qu'il répondait à la question qu'elle ne posait pas, et qu'il devinait sans doute.

Et nous alors ? Elle vivait comme si la réponse allait venir toute seule. Peut-être que les circonstances allaient changer d'elles-mêmes, si bien que l'incompatibilité entre théâtre et bétail serait remplacée par quelque chose qui tiendrait lieu de décision ? D'une certaine façon, c'est ce qui arriva.

Quand elle n'eut pas ses règles, elle ne comprit pas, car ils avaient fait attention. Magnus se replia sur lui-même, se sentant coupable. Elle le soupçonna d'exagérer, comme s'il dissimulait sa joie, comme si elle n'avait plus qu'à adopter cette vie qu'il espérait pour eux. Elle se reprocha de lui attribuer de telles pensées.

Elle sentit que son père était blessé qu'elle soit allée consulter un autre médecin pour être sûre. Ils étaient dans la bibliothèque, après le dîner.

« Bien entendu, je vais t'aider », dit-il. Ils n'auraient pu savoir que, un an et demi plus tard, il aurait pu l'aider sans commettre un délit. « Nous pourrions toujours dire que tu l'as perdu, ajouta-t-il.

— Mais est-ce que ce n'est pas mal de faire ça ? »

Il la regarda d'un air las et patient. Elle songea aux fois où il l'avait aidée en physique ou en chimie. Elle avait rédigé un gros exposé sur Nicolas Sténon. Comme en cet instant, son père avait été assis là, en face d'elle, et il avait parlé avec enthousiasme des premières autopsies de Sténon à Leyde. Il s'était levé soudain pour prendre un épais livre d'art, et il lui avait montré *La Leçon d'anatomie du docteur Tulp* de Rembrandt. Elle avait contemplé le groupe d'hommes autour du cadavre, qui portaient tous un grand col blanc. Ils se tournaient vers le spectateur, l'air apeurés, comme s'ils avaient été surpris en train de fricoter avec la création.

« C'est une vie, quand même, poursuivit-elle.

— En plus d'être enceinte, t'es devenue croyante, là, chez ton éleveur ? Les bactéries aussi, c'est la vie. »

Il se leva, comme l'autre fois, pour chercher un livre dans la bibliothèque. Cette fois-ci, il ne prit pas le Rembrandt, mais un ouvrage de médecine. Il lui montra une planche avec des photos du fœtus aux différents stades de son développement.

« Nous en sommes là », dit-il en pointant du doigt.

Ce « nous » la surprit. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule.

« Viens, dit-il en se levant. On va régler ça maintenant.

— Je ne sais pas si je suis prête.

— Tu ne le seras jamais, et si tu attends trop, ce sera trop tard. »

Ils ne parlèrent pas dans la voiture. Elle n'était jamais allée au cabinet le soir. Tout était à la fois familier et étrange. Il alluma la lumière, tira les rideaux, se lava les mains et il étala du papier sur la table d'examen.

Le lendemain matin, elle appela la maison de retraite pour dire qu'elle était malade. Quand elle descendit, elle fut contente que son père soit déjà parti. La journée s'écoula comme si de rien n'était. Elle resta au salon pendant que la lumière changeait. Dans cette pièce, rien n'avait bougé depuis le temps où ils formaient une famille.

En fin d'après-midi, elle se rendit au stade, à vélo. Magnus jouait au foot une fois par semaine. Le terrain était éclairé par des projecteurs. Elle connaissait plusieurs joueurs, car elle était allée au lycée avec eux. Ils étaient quelques spectateurs sur le bord, devant la tribune vide. Magnus ne l'avait pas encore repérée. Elle le vit dribbler avant de faire une passe. Même ses poings serrés avaient l'air inoffensifs quand il les leva, déçu que son partenaire ait raté une occasion.

L'entraîneur donna un coup de sifflet et les joueurs s'approchèrent en petits groupes, en sueur, avec de la terre et de l'herbe sur leurs chaussettes et leurs shorts. Magnus lui fit un signe de la main, ravi. Il la serra contre lui, elle lui prit les mains.

« Je m'en suis débarrassé », dit-elle.

Sur le coup, il sembla ne pas l'avoir entendue. Puis elle vit qu'il avait compris.

« Je pars à Copenhague demain.

— On se voit quand ?

— Je ne sais pas. »

Elle se dépêcha de lui faire une bise avant de partir.

Son père la conduisit à la gare. Une certaine gêne à laquelle se mêlaient trop d'égards s'était établie entre eux. Elle avait l'impression qu'il évitait son regard, ou était-ce elle qui fuyait le sien ? Il lui dit qu'il lui virerait de l'argent. Il fallait bien qu'elle ait de quoi vivre au début. Elle répondit que son salaire allait bientôt tomber. Ensuite, elle trouverait sûrement quelque chose.

Il lui demanda quand avait lieu l'audition d'entrée à l'École nationale d'art dramatique. Cela sonnait faux de sa part de s'intéresser soudain à ce genre de détail. Il la serra dans ses bras quand le train s'arrêta à quai. D'habitude, il ne le faisait pas. L'odeur de pipe et d'after-shave la fit penser à autrefois, quand il savait tout.

C'était la première fois qu'elle arrivait à la Gare Centrale de Copenhague. Avant, ils prenaient toujours la voiture pour venir ici. La lumière était singulière sous la grande construction de poutrelles peintes en rouge, une lumière passée, comme un rêve que l'on est sur le point d'oublier. Un pigeon voletait sous le verre sali. C'était la

liberté que de marcher ainsi au milieu de la foule. Elle se sentait comme une capsule dénuée de poids, comme si la simple poussée d'un passant pouvait la faire changer de direction.

Karen lui avait dit de prendre le train de banlieue. Le tunnel lui sembla interminable, et ce ne fut qu'après Østerport qu'elle eut une première impression de la ville. Des immeubles avec des petits balcons d'un côté, et de l'autre le port, avec derrière une bande de mer. Sur le mur d'un entrepôt, elle vit l'image géante d'une jeune Africaine de profil. Le regard de la fille se perdait dans l'Øresund.

Elle trouva une place entre les voitures qui attendaient en face de l'école. C'était un vendredi, deux semaines avant les grandes vacances. Les autres automobilistes avaient également baissé les vitres, certains écoutaient la radio. Ils avaient des invités ce soir-là, elle s'occupait des courses et des enfants. Peter avait ses enfants cette semaine-là, dimanche, ils se retrouveraient tous les deux. Il était pris par un montage au studio, il avait promis de rentrer tôt, mais naturellement elle ne pouvait pas compter sur lui. Il y avait toujours une scène compliquée à gérer.

La sonnerie de l'école résonna, il était deux heures. Elle entendit le présentateur du journal, à la radio d'une des voitures. « Aux Malouines, cette nuit, les forces argentines ont attaqué les positions britanniques de Mount Kent... » Les enfants commencèrent à s'égailler, formant un éventail se déployant depuis la porte jusqu'à la rue paisible. Carl et Nina se détachèrent du groupe et s'approchèrent. Il la retint, comme un grand frère, et regarda plusieurs fois des deux côtés avant de traverser la rue en courant.

Ils parlèrent en se coupant la parole pendant qu'elle conduisait. Nina se pencha en avant pour saisir le regard d'Edith dans le rétroviseur. Edith lui avait tressé les cheveux le matin. Nina ouvrit la bouche en grand pour lui montrer qu'elle avait perdu une dent. Edith lui demanda si elle avait bien pensé à la cacher. Nina tendit une petite dent marron entre les deux sièges avant. « On va voir si la petite souris va passer », dit Edith.

Peter Sindal avait seize ans de plus qu'elle. Il lui avait confié le rôle de Marie Grubbe un peu plus de deux ans après sa sortie de l'École. Elle avait eu quelques seconds rôles dans des comédies et obtenu de bonnes critiques, mais c'était *Hedda Gabler* qui avait tout changé. Elle le sut avant que les critiques ne le confirment : la scène lui appartenait.

Elle n'avait pas imaginé vivre avec un homme marié, et encore moins avec Peter Sindal. Au début, elle le croyait gay. De toute façon, elle n'aurait jamais imaginé coucher avec le metteur en scène. C'était un de ces phénomènes de la profession qu'elle s'était promis d'éviter. Rien ne s'était passé comme elle l'avait pensé.

« On veut écouter la radio », dit Carl. La radio était réglée sur P2, ça ressemblait à du Vivaldi. Elle écoutait la radio uniquement en voiture. En passant dans les rues verdoyantes bordées de villas, elle se demanda si Magnus était à l'étable, en train d'écouter la même émission. Là-bas, le transistor était toujours allumé sur P2. Un jour, en plaisantant, il avait dit que le lait des vaches était meilleur comme ça. Les enfants protestèrent, elle trouva Radio Luxembourg.

Elle l'avait revu une seule fois, quand elle était rentrée en province pour des vacances. Ils s'étaient croisés dans la rue piétonne. Il lui avait annoncé qu'il allait se marier. On aurait presque dit qu'il avait honte. L'année suivante, elle avait appris par une amie qu'il avait eu un fils.

Les enfants restèrent dans la voiture pendant qu'elle faisait les courses. Elle passa à côté de deux femmes au rayon des surgelés. Elle sentit qu'elles la regardaient. Quand elle se retourna, elles étaient en train de chuchoter. Cela la gênait d'être reconnue. Elle et Peter en avaient bavé quand il avait quitté sa femme et ses enfants, mais elle s'était montrée inébranlable et avait refusé de donner des interviews. Il l'avait sermonnée, en lui disant que ce n'était pas prudent. Il avait ajouté qu'ils pouvaient la traîner dans la boue. Elle s'était mise en colère quand il avait essayé de la faire rentrer dans le rang.

Les acteurs, c'étaient des putes. Elle le disait volontiers en petit comité, sinon, elle évitait de se fâcher avec les gens. À l'École, elle avait déjà remarqué que nombre de ses collègues étaient prêts à vendre Strindberg pour un rire. C'était ça, le sens de la vie : faire rire le public, se faire aimer du public. Obtenir une confirmation que l'on existait. Comme si ce n'était pas elle qui les tirait de cette vie de somnambules, et qui leur faisait sentir le souffle froid de la réalité.

Peter et son producteur bataillèrent avec elle parce qu'elle refusa de donner des interviews pour *Marie Grubbe*. La vérité, c'est qu'elle n'avait rien à dire. Lorsque le film avait été présenté à Cannes, elle avait participé à la conférence de presse après la projection officielle. Les médias danois étaient furieux parce qu'elle répondait longuement aux journalistes allemands dans leur langue, tandis qu'eux parvenaient seulement à lui soutirer des phrases boudeuses.

Sa réputation d'arrogance avait été cimentée ce printemps-là, sauf que les reporters danois ne cessaient de faire des références à sa vie privée. Était-ce vrai qu'elle et Peter avaient entamé leur relation pendant le tournage ? Elle avait failli se lever et les laisser en plan.

Mais Peter, son producteur et tous ces idiots de journalistes ne comprenaient pas qu'elle se sentait déjà extrêmement exposée en se dévoilant devant la caméra et sur la scène. Ce n'était pas elle, et pourtant c'était elle qui était là. Avec les années, elle avait fini par comprendre ce que le comédien d'Odense avait voulu dire par cette phrase prononcée après une répétition.

Elle avait espéré obtenir le rôle principal du film suivant de Peter. Elle y avait cru. Il essaya de se montrer délicat quand il comprit qu'elle nourrissait cet espoir. Cela ne lui allait pas. Ce n'était pas la délicatesse de Peter qui l'avait séduite. Non, c'était qu'il avait quelque chose, quelque chose où il pouvait utiliser cette délicatesse. Elle avait voulu découvrir quoi. Rien ne l'avait intéressée davantage.

Il s'était montré insistant, comme s'ils étaient seuls contre le reste du monde. Elle avait bien compris ce que les gens allaient penser. Tout le monde allait croire qu'elle avait obtenu le rôle parce qu'ils sortaient ensemble. Elle lui demanda pourquoi il mentait. Pourquoi ne lui disait-il pas simplement qu'il préférerait prendre une autre actrice ? En présence de leurs amis, elle prétendait que le rôle ne lui disait rien.

Elle se gara devant la maison. Nina et Carl filèrent pendant qu'elle sortait les sacs du coffre. Les mauvaises herbes avaient poussé entre les dalles. Avant, Peter avait un jardinier. Il s'était fait plumer lors du partage, mais il affirmait fièrement que c'était un soulagement de tout recommencer dans une maison plus petite. Elle était située dans une rue bordée de vieux arbres, près de la gare où Edith était arrivée en ville.

Combien de fois était-elle passée devant cette maison qui deviendrait son chez-soi, dix ans plus tard ? Karen avait habité dans une communauté, dans une vieille villa patricienne, vers Strandvejen. Edith avait dormi sur un matelas dans la chambre de sa sœur. Le jardin était un fouillis. Une photo de Hô Chi Minh était accrochée au-dessus du piano au salon, et quelqu'un avait écrit au-dessus de la porte du bureau cette phrase en lettres rouges : *Il faut suivre ses rêves*.

Elle avait été prise à l'École nationale d'art dramatique du premier coup. Une partie du temps, il s'agissait d'être à l'écoute de ses sentiments, de rester allongé par terre en touchant les autres. Les autres étaient très politisés, et ils étaient tous contre le Marché commun. Elle sentit que cela lui valait un bonus quand elle disait que son père votait non. Elle était également contre les guerres impérialistes des États-Unis, mais elle ne s'intéressait pas à la politique. Un de ses camarades qui suivait les cours de mise en scène essaya de la conscientiser. Il ne cessait de nettoyer ses lunettes et il était très amoureux d'elle.

Cette période à l'extrême gauche prit fin brutalement un soir d'été. Quand elle rentra, c'était la fête à la communauté. Les gens dansaient, et Karen lui donna une longue bise endormie. Un pétard circulait à la ronde, mais Edith n'aimait pas fumer, cela lui donnait la nausée et des sueurs froides. Karen étreignit un des gars. Un des types de la communauté se mit à la peloter. Edith le repoussa et se leva. Elle entendit Karen qui dit en ricanant : « Ma sœur peut être un peu coincée. »

Elle sortit dans le jardin. La tête lui tournait, et elle s'allongea sur un banc au milieu des pruniers. Elle avait dû s'évanouir quelques minutes quand elle sentit à nouveau les mains du type. Il n'arrêtait pas de répéter « Détends-toi » tout en glissant une main dans sa culotte. Elle ne sait pas où elle trouva la force de lui donner des coups de pied. Elle erra dans les rues, vomit dans un buisson et se dirigea vers le port de plaisance. Elle dormit sur le rivage. Le lendemain, elle trouva une chambre chez une veuve de Jagtvej.

Nina et Carl regardèrent la télé. Elle mit la table dans la véranda, même si c'était presque trop exigü pour y recevoir des invités. Peter lui demandait toujours, avec un sourire qui ne parvenait pas à dissimuler son agacement, pourquoi elle insistait pour manger dans la véranda. Ils avaient une salle à manger avec de la place pour douze personnes. La table et les chaises assorties étaient l'une des rares choses qu'il avait récupérées au moment de son divorce. Elle lui répondait que la pièce ressemblait à une loge maçonnique. Il y vit l'expression que, pour elle, son passé prenait trop de place. En tout cas, il accepta de manger dans la véranda, mais il ne proposa pas de se défaire de ses meubles pompeux.

Il l'avait étonnée deux fois. La première fois, en ne se montrant pas aussi bourgeois qu'elle l'avait imaginé. La deuxième, en l'étant quand même. Elle ne savait trop quoi penser de lui lorsqu'elle était arrivée au studio de cinéma afin de faire un bout d'essai pour *Marie Grubbe*. Une parmi d'autres en compétition. Il lui demanda d'où elle venait. Elle se sentit comme une fille de ferme tant il parlait avec affectation. Il portait également un blouson en cuir, alors qu'il avait plus de quarante ans. Il l'appela le soir même pour lui annoncer qu'elle avait le rôle.

À ce moment-là, elle avait le même petit ami depuis près de deux ans. Il était scénographe. Ils habitaient un deux-pièces derrière Ingerslevsgade. La table du salon était toujours occupée par ses maquettes en bois et ils devaient les déplacer pour manger. Peter Sindal était comme une autre personne au téléphone, mesuré, réfléchi. Il déclara qu'elle lui avait rappelé pourquoi il avait été fasciné par le roman de J. P. Jacobsen. Elle devait l'aider à atteindre la part désespérée de la féminité de Marie. De l'abandon, à la fois fort et autodestructeur.

« Alors, il a appelé pour avoir un rendez-vous cochon ? »

Son petit ami était sur le seuil, bras croisés. Le sarcasme la frappa. Pendant la conversation avec Sindal, il ne lui était pas venu à l'esprit que leur relation puisse porter sur autre chose que le rôle.

Pendant le tournage, Peter commença à la raccompagner chez elle. « Il ne se passa rien », comme l'aurait dit Karen, mais cela faillit arriver tout le temps. Quand la caméra ronronnait dans son enveloppe de plomb, quand il se tenait à côté de ce cyclope en la contemplant, elle, Edith, était à la fois intouchable et totalement offerte.

Ils pouvaient rester une demi-heure dans la voiture de Peter pendant que les trains passaient sur le terre-plein, parfaitement honnêtes et tourmentés. La mélancolie dans son regard contredisait toute mondanité, et elle pouvait dire des mots légers, presque cruels, rien que par provocation. On aurait dit un père de famille frappé par les grands sentiments. Quand, un soir, elle finit par l'embrasser, ce fut presque pour lui montrer qu'elle n'était pas celle qu'il croyait.

Elle était à la fenêtre de la cuisine quand il gara sa voiture derrière la sienne. Elle le vit se pencher et arracher une touffe d'herbe entre deux dalles. Il l'aperçut et lui fit un signe de la main, harassé de fatigue après ces heures interminables à la table de montage. Peu après, il entra dans la cuisine et posa les mains sur les hanches d'Edith.

« On va dîner dans la véranda ? »

Elle sourit en entendant cette question superflue.

« On n'est pas nombreux. » Il alla voir ses enfants.

Ce qui nous manque n'a aucune importance, songea-t-elle. C'était là son erreur. Mais qui aurait pu le lui dire ?

Le producteur de Peter était son voisin de table, un peu voyou, mais toujours galant. Il prononça quelques mots en l'honneur de la maîtresse de maison, et heureusement il parvint à la faire rougir. Elle savait que cela lui allait bien. Cela la rendait plus humaine aux yeux des autres, et cela réduisait un peu son image de trop grande autonomie. Il lui dit à quel point elle était rayonnante. On se sentait mis à nu en sa présence. L'entendre parler, elle, c'était comme goûter le fruit qu'elle venait de croquer, sentir à la fois sa fraîcheur et son acidité. Elle lui prit la main et la serra pour le faire arrêter.

Elle croisa le regard de Peter pendant que les autres applaudissaient. Ce même regard scrutateur qu'il avait lorsqu'il se tenait à côté de la caméra, et quand il l'avait vue s'ouvrir. Il applaudit à contretemps, comme s'il voulait manifester quelque chose. Après le dîner, les convives passèrent au salon. Edith nota que la femme assise à côté de Peter dans le canapé ne cessait d'écarter les cheveux de son visage. Il lui parlait de cette façon à la fois mesurée et sérieuse qu'elle connaissait si bien.

Elle se leva pour aller voir les enfants. Nina était encore réveillée.

« Edith, dit-elle.

— Oui ? répondit Edith en s'asseyant sur le bord du lit.

— Tu aimerais avoir un bébé avec mon père ? »

Elle caressa la joue de Nina.

« Non, pas du tout.

— OK », fit Nina, puis elle ferma les yeux.

Avant de se coucher, Edith se souvint de prendre la dent dans le verre sous le lit de Nina et de la remplacer par un billet de cinq couronnes.

Elle passa la matinée sur la terrasse. Les dalles étaient brûlantes sous ses pieds. Deux cyprès abritaient le jardin de la rue et des maisons de l'autre côté. Quand elle orientait le transat de façon à tourner le dos au voisin, elle pouvait rester seins nus. Nina et Carl jouaient chez des enfants du voisinage.

Peter était dans son bureau, il parlait anglais au téléphone. Elle avait compris qu'il passait le plus clair de son temps à bâtir des châteaux en Espagne dans l'espoir que l'un d'eux se matérialiserait. Ils n'avaient plus parlé de leur projet depuis qu'il était clair qu'elle ne jouerait pas dans son prochain film.

D'autres rôles lui avaient été proposés, tout aussi intéressants, voire plus. Il paraissait alors soulagé, et il feignait de s'intéresser à sa carrière. Elle lui répondait quand il posait des questions. Peut-être n'avait-elle plus le même besoin de parler.

Il n'y avait pas de bruit dans la maison, ni dans la rue. Elle n'entendait plus la voix de Peter par la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée. Le soleil formait comme un brouillard rouge derrière ses paupières. Il avait dû ôter ses chaussures. Elle sentit l'ombre de Peter sur sa peau chauffée.

« Tu vas être toute rouge, dit-il.

— Tu me fais de l'ombre.

— Tu me manques.

— Bouge-toi, s'il te plaît. »

Le brouillard rouge revint, mais Carl et Nina crièrent dans l'entrée. Elle resta allongée un instant avant de se lever et d'aller à leur rencontre.

Ils passèrent les premières semaines des vacances tous les quatre dans la maison du bord de mer. Après, elle eut la maison pour elle seule quand il l'appela pour dire qu'il était retenu en ville. Elle lisait et faisait des promenades sur la plage.

Puis un soir, soudain, quand elle rentra de sa promenade, elle le trouva qui l'attendait. Il lui dit qu'il était tombé amoureux. Elle commença à rire, il se mit en colère. Elle fit une valise et dit qu'elle allait prendre le train. Il lui proposa de la conduire à la gare.

« J'ai envie de marcher », dit-elle.

Elle avait oublié à quoi peut ressembler Copenhague en septembre. Une sorte de porosité dans la lumière, comme si elle allait s'effriter entre les doigts. Elle ne s'était pas rendu compte que la ville lui manquait à ce point. Le théâtre l'avait installée dans un appartement dans le centre, près de Gråbrødretorv. Chaque matin, elle descendait Strøget jusqu'à Kongens Nytorv.

On ne la reconnaissait que rarement. Elle était juste une silhouette parmi d'autres dans le reflet des vitrines. Son imper se gonflait comme un ballon clair devant les écrans de télé du magasin Fona. Cyrus Vance et Lord Owen apparaissaient tour à tour aux informations, entre des images de Bosnie, avec des milices et des maisons brûlées au milieu des montagnes verdoyantes.

Elle avait connu le sort de tant de jeunes actrices qui percent. Elle avait eu droit à son tour sur les tapis rouges, avec une petite poignée de rôles principaux. Pendant quelques saisons, son visage avait été celui que l'on voyait sur les écrans de cinéma, séduisant et objet de fantasmes. Puis une nouvelle beauté surgissait, suivie d'une autre.

Elle commençait à se demander si c'était terminé pour elle quand elle reçut une proposition d'Allemagne. Ce n'était qu'un rôle secondaire, mais le scénario était intelligent, et la langue l'amena à exiger encore plus d'elle-même. Ce rôle en appela d'autres. On l'utilisa comme actrice de comédies au cinéma et à la télévision, puis elle retrouva le chemin du théâtre. Après quelques années en free-lance, elle intégra la troupe de la Deutsches Schauspielhaus à Hambourg. Elle joua Lady Macbeth et Blanche DuBois, elle eut des rôles importants dans des pièces de Heinrich von Kleist et Ödön von Horváth. Elle resta six ans au théâtre avant de déménager à Munich.

Lorsqu'elle arriva à la première répétition de *La Dame de la mer*, elle se mit à pleurer en retrouvant Ivan Bloch. Il lui caressa le dos pendant qu'elle se serrait contre lui. Elle pouvait rester ainsi aussi longtemps qu'elle le voulait, il avait tout son temps. Ses paupières tombantes tombaient encore un peu plus, les cheveux ras sur son crâne étaient presque blancs, il avait perdu du poids. Il n'était plus l'homme massif qu'elle avait connu. Il éclata de rire. « Je mène une vie saine désormais, dit-il. J'ai arrêté le chablis. »

Les fois où ils avaient travaillé ensemble, ils s'étaient promis de se revoir. C'était toujours pareil après un tournage ou des représentations. En disant cela, on croyait que rien ne viendrait rompre le lien, mais le lendemain, on était éparpillés aux quatre vents.

Elle avait été aussi ravie que surprise quand on l'avait appelée à Munich pour lui dire qu'Ivan aurait bien voulu qu'elle joue Ellida dans *La Dame de la mer*. C'était lui qui l'avait dirigée dans *Hedda Gabler*. Quel âge avait-il donc à l'époque ? Assez pour pouvoir être son père.

Il avait été le premier à la mettre en avant et à révéler au public de Copenhague tout ce qu'elle avait en elle. Ibsen était son fil rouge. Tandis que d'autres metteurs en scène se démenaient pour faire exploser les cadres et transformer la scène en une piste de cirque pour leur ego, lui, il travaillait fidèlement à interpréter les classiques, sans les tordre en tous sens, ni forcer quiconque. Les acteurs l'adoraient parce qu'il aimait leur travail et préférerait se rendre superflu avant la première. Il se faufilait sur la pointe des pieds et ressurgissait pendant la pièce pour voir si le rythme devait être accéléré.

Il s'était fait remarquer par des mises en scène de Marguerite Duras, Bernard-Marie Koltès et Thomas Bernhard, mais Ibsen et Tchekhov, c'était sa « Heimat », comme il disait. Pas Strindberg. « Un petit monsieur, qui s'est trop fourvoyé », avait-il expliqué.

Il ne se voyait pas franchement comme un intellectuel, mais il voyait tout et il entendait tout, et rien ne le choquait. Il avait grandi dans le quartier chaud de Vesterbro. « Mon père livrait du charbon, ma mère était femme de ménage », disait-il. Il n'y avait chez lui ni agressivité, ni soumission, ni victimisation. Il vous regardait avec ses paupières tombantes, au cœur d'un savoir différent.

« Ibsen, c'est l'horloger, avait-il déclaré un jour. Tchekhov, c'est la vie qui coule comme un fleuve. Plus vrai, d'une certaine façon, mais nom d'une pipe, tic-tac, c'est *vachement bien* de jouer Ibsen. »

Après la première répétition, Edith ne quitta pas la grande table. Il était assis à un bout de la table, jambes en avant, les lunettes remontées sur le front. Les autres acteurs vinrent le saluer avant de partir. Une fois seuls dans la salle, il se pencha en avant, les coudes sur la table, il lui lança un de ses regards malicieux sous ses paupières lourdes. Il resta sans bouger, et ne dit rien. Elle lui prit les mains.

« Bienvenue à la maison », dit-il doucement.

Elle leva la main droite, comme si elle braquait un pistolet sur lui, et mima le recul. C'était un truc qu'ils avaient entre eux depuis qu'ils avaient travaillé le début du deuxième acte de *Hedda Gabler*. Au moment où elle prend les pistolets et tire sur le juge Brack. Ivan se mit à rire.

« Je t'adore, dit-elle. Tu sais bien que je t'adore. »

Il sourit. Il le savait.

Lorsqu'elle et Peter se séparèrent, elle s'installa dans l'appartement d'une amie qui était en vacances. Un jour qu'elle faisait sa promenade matinale dans Frederiksberg Have, elle croisa Ivan en tenue de jogging. Elle savait qu'il habitait près du parc, mais elle ignorait qu'il courait.

Il était hors d'haleine, ses vêtements lui collaient à la peau, mais son regard était calme et attentif, comme toujours. Il esquaissa une bise et s'excusa d'être aussi trempé. Il déclara qu'il se faisait du souci. Elle et Peter apparaissaient sur les couvertures des magazines à sensation, avec un éclair jaune au milieu des photos, depuis la première de *Marie Grubbe*.

Elle n'avait véritablement parlé à personne depuis la rupture, et l'invitation d'Ivan lui fit plaisir. « Tu l'auras voulu, dit-elle avant de poursuivre son chemin. Prépare bien ta réserve de kleenex. » Elle eut l'impression qu'il riait à la fois de cette phrase et de sa volonté de faire la fanfaronne.

En se rendant au dîner, elle songea qu'elle ne savait quasiment rien sur lui, alors qu'elle avait le sentiment qu'il la connaissait parfaitement, même s'ils ne parlaient jamais de leur vie privée. Elle ne savait même pas avec certitude s'il vivait seul. Il n'y avait que des objets anciens dans son appartement, des meubles en acajou et des sièges cannés, des tapis persans, des lumières chaudes et une mosaïque de petits cadres. Il avait dressé une table pour deux près de la fenêtre qui donnait sur le parc. Tout ce qu'il servit était exquis. À mesure qu'elle lui parla de ses années avec Peter, elles lui apparurent de plus en plus improbables.

« Tu es folle, dit-il. Tu es une bonne femme complètement cinglée, comme Hedda. »

De la manière dont il dit ces mots, elle ne pouvait rien imaginer de plus adorable. Il avait raison, c'était une folie d'avoir vécu avec Peter Sindal. D'y avoir cru. Elle lui expliqua ce que Peter disait de la direction d'acteurs. D'après lui, il s'agissait de choisir le bon joueur.

« A-t-il dit "joueur" ? »

Elle ajouta que c'était son jargon. Ivan écoutait avec une telle concentration et une telle attention, comme lorsqu'elle était sur scène ou pendant une répétition. Soudain, elle saisit ce qui faisait la différence.

Pour un réalisateur de cinéma, l'acteur était un morceau du puzzle parmi d'autres. Qu'il soit vivant n'y changeait rien. Il prenait ce dont il avait besoin. Il ne savait pas comment se comporter avec le reste, même si le reste avait fait prospérer ce morceau qu'il abandonnait pour le placer dans un tout que l'on ne saisisait pas. Elle avait cru qu'ils partageaient ce tout, qu'ils l'avaient en commun. Mais comme elle avait été bête.

« Je crois qu'il était incapable de comprendre pourquoi j'aurais aimé un rôle dans son film suivant. C'est vrai, pour lui, j'avais déjà un rôle dans le film de sa vie », dit-elle.

Ivan sourit, comme si elle avait dit quelque chose de drôle. Elle sourit également, sans savoir avec certitude ce qu'il pensait. Il servit des irish coffees. Ils s'assirent chacun à un bout du canapé aux coussins épais.

« En commun..., dit-il avec un sourire, comme s'il s'interrogeait sur le mot. C'est un truc de femme, non ? Ce besoin de partager quelque chose ? » Sa question était tellement honnête qu'elle ne s'offusqua pas au nom des femmes. « On dirait que tu cherches un précipice dans lequel te jeter, ajouta-t-il. Comme Hedda, comme Ellida. »

— Hedda s'ennuie.

— L'ennui, c'est un autre mot pour désir.

— Avec toi, je ne m'ennuie pas », dit-elle doucement.

Il rougit.

« Pardon, dit-il. Je croyais que tu étais au courant. »

Il se montra plein d'égards. Elle fut incapable de comprendre comment cette antenne-là lui faisait défaut, à elle, en particulier. Elle se défendit en pensant qu'il ne montrait aucun côté féminin, et qu'il n'affichait rien de l'autre côté – tout ce que l'on pouvait associer à l'apparence gay. C'était son empathie qui l'avait troublée.

La semaine suivante, elle demanda à le revoir. C'était comme si elle devait s'extraire de son erreur en stimulant l'amitié. Plus ils passèrent de temps ensemble, plus il était évident qu'elle n'avait jamais rencontré un homme comme Ivan. Il sourit. « Nous devons être le couple utopique, dit-il. Le couple qui n'existe pas. »

Elle ne voulut rien savoir de ses amants. Il respecta cela et accepta aussi qu'elle fasse de lui son mari de substitution. Ils allaient ensemble aux premières et s'appelaient tous les jours. Elle ne pouvait s'empêcher de s'imaginer qui venait chez lui quand elle n'y était pas. Et ce qui se passait. Il y a des choses que l'on ne comprend pas. Il avait dit cela dix ans plus tôt, lors des répétitions de *Hedda Gabler*.

L'intention d'Ibsen n'est pas que nous comprenions Hedda, dit-il. Ses gestes odieux, sa volonté de détruire. « Toi, tu es obligée de la comprendre, dit-il, mais tu ne partages cette compréhension avec personne. Ce n'est pas cela que tu vas partager avec nous. Tu n'as pas à défendre Hedda vis-à-vis du public. Uniquement vis-à-vis de toi-même. »

Elle devait se représenter un besoin de liberté qui, à l'époque de Hedda et dans son milieu, était sans issue. Le chemin ne conduisait que dans les ténèbres. « Le sexe, c'est la révolte, dit-il sans ciller. L'impatience de libérer le moi que l'on bride. S'abandonner et se brûler dans le mouvement. C'est ça, le sujet de *Hedda Gabler*. Une liberté qui s'autodétruit. Il faut demander à être remboursé si on vient au théâtre pour comprendre. »

Durant leur travail sur *La Dame de la mer*, il revint sur les conversations qu'ils avaient eues au sujet de *Hedda Gabler*, dix ans plus tôt. « Notre mission est double, dit-il aux acteurs quand ils se réunirent le premier jour. Nous devons être fidèles à cette morale, même si elle paraît presque trop prononcée aujourd'hui. Être fidèles au fait qu'Ellida choisit son mari alors que ce dernier lui a rendu sa liberté, au lieu de suivre l'étranger qui finit par revenir. Mais nous devons également être fidèles au côté absurde de sa fidélité à une passion érotique qui a duré des années. »

Il dévisagea Edith. « Essaie de te rappeler Hedda. Sa folie destructrice et la fidélité aveugle d'Ellida ont une source identique chez une femme... Et dire que c'est moi qui vous dis ça », ajouta-t-il en prenant un air qui fit rire tout le monde.

Il était bronzé après l'été, mais il avait les joues creuses, et sa main trembla un peu quand il replia le texte. Elle lui demanda s'il courait encore tous les jours. Il balaya la question en riant, il n'en avait plus la force. La salle

de répétition n'avait pas changé, avec la longue table usée. La Nye Scene n'avait pas changé non plus quand ils passèrent sur ses planches. On retrouvait ce même sentiment de sécurité, quand le monde extérieur perdait son importance et qu'il ne restait que le texte, la concentration et leur enthousiasme. Quant à eux, naturellement, ils n'étaient pas tout à fait les mêmes après toutes ces années.

Leurs échanges étaient devenus plus sporadiques après son déménagement en Allemagne. Il pouvait s'écouler des mois, puis des années, mais ils n'oubliaient pas les anniversaires. Quand elle rencontrait quelqu'un et vivait avec lui, elle était tellement absorbée par son nouveau monde que le passé s'estompait.

Jochen était dramaturge au théâtre de Hambourg. Il avait divorcé l'année précédente et avait un fils adolescent. Le divorce avait été épouvantable, son ex-femme était toujours sur le sentier de la guerre et il avait des problèmes avec le garçon. Jochen proposa à Edith de s'installer chez lui. Plus tard, elle se demanda si cela n'avait pas été une tentative désespérée de sa part de donner corps à des souhaits.

Les années passées avec Nina et Carl lui avaient fait croire qu'elle savait se débrouiller avec les enfants, mais elle ne parvint jamais à prendre une place dans la vie du fils de Jochen. C'était un gamin dégingandé et muet, pris par ses jeux vidéo et qui s'intéressait à l'astronomie. À sa place, elle aurait certainement elle aussi cherché refuge dans les étoiles.

Elle admirait l'érudition de Jochen. La culture allemande était un jardin où il savait toujours quoi cueillir. Grâce à lui, elle se familiarisa avec le répertoire allemand. Il était aussi maigre que son fils, on le prenait pour un pur esprit, mais il était aussi un amant délicat. Ils passèrent deux étés ensemble, jusqu'au jour où son fils fut arrêté par la police pour vandalisme. Jochen était rongé par la culpabilité quand il lui annonça qu'il avait décidé de retourner chez lui, chez son ex. Il utilisa l'expression « chez lui ». Ce fut son air contrit, et non la décision elle-même qui la mit en colère – songea-t-elle plus tard, en se grondant elle-même.

Ensuite, elle vécut seule. Ils se croisaient au théâtre, se montraient civilisés et, avec le temps, leur relation devint même amicale. Quelques années plus tard, un été, elle fut invitée à la maison de vacances d'amis sur les rives du lac de Starnberg. C'est ainsi qu'elle rencontra Walter. Il était divorcé, comme Jochen l'avait été, cela ressemblait à un plan de ses amis, mais sa présence et sa générosité dissipèrent toutes ses craintes à l'idée d'une quelconque conspiration.

Walter était éditeur à Munich, ses enfants n'habitaient plus avec lui, à tous les égards, il était libre. Elle fut emportée par sa vitalité, presque dépassée. Elle n'avait pas imaginé tomber ainsi amoureuse, et la nouveauté de la chose était en soi comme une évidence. Une vie nouvelle, une vie tout à fait différente, avec une légèreté inconnue jusqu'alors. Elle était contente d'être la femme à ses côtés quand il donnait un dîner pour ses relations étrangères dans le monde de l'édition pendant la Foire de Francfort, au Frankfurter Hof. Si c'était un rôle, c'était un rôle de femme qu'elle était heureuse de jouer.

Elle quitta la troupe du théâtre et s'installa à Munich. La voix qui, en elle, cherchait à l'en dissuader était trop timide. En outre, elle avait été free-lance pendant la majeure partie de sa vie. Tout sembla lui réussir, elle obtint des rôles un peu partout, et Walter l'entourait de ses excès, comme un prince de la Renaissance, faisant ressortir en elle des côtés plus lumineux, plus ronds, plus spontanés.

Il vendit sa villa en périphérie de la ville et ils trouvèrent un appartement dans le centre historique. Quand ils pouvaient s'échapper, ils passaient le week-end dans une maison dans un village de montagne, au-dessus de Bolzano. Ils vivaient ensemble quand elle vint à Copenhague pour participer à la mise en scène de *La Dame de la mer* montée par Ivan Bloch. Elle imagina qu'elle vieillirait aux côtés de Walter, et l'avait dit explicitement lors du discours qu'elle avait prononcé pour son anniversaire.

À chaque semaine qui passait, Ivan semblait de plus en plus amaigri. Il la congédia quand, après une répétition, elle lui demanda s'il était malade. Plus tard, elle ne parvint pas à se souvenir quand elle avait commencé à remarquer les taches sur ses tempes et son cou. Il était vraiment maigre le jour de la répétition générale. Elle savait qu'il était là, dans la salle, pendant la première, mais il n'apparut pas pendant les rappels et ne participa pas davantage à la fête après le spectacle.

Elle chercha à l'appeler dans la soirée et toute la journée suivante. Il n'était pas chez lui quand elle passa dans l'après-midi. Elle sonna à tous les interphones jusqu'à ce que quelqu'un la fasse entrer. Elle s'agenouilla devant le battant de la boîte aux lettres, elle le héla, ses mots résonnèrent sur le plancher clair, à l'intérieur. L'abréviation terrible de la maladie hurlait dans ses pensées quand elle rentra pour le week-end. C'était une peur qui venait immédiatement à l'esprit en raison de l'orientation sexuelle d'Ivan, et de la vague de décès qui sévissait dans ces années-là.

Walter était à Bolzano, il vint la chercher à l'aéroport de Milan. Elle répondit à ses questions d'un ton maussade. Elle dut se faire violence pour parler de la représentation afin qu'il ne commence pas à se faire des idées. Mais ses paroles semblèrent forcées. Pourtant, elle s'était réjouie à l'idée de leurs retrouvailles après toutes ces semaines. Il n'était pas d'un naturel jaloux, mais il se renferma quand la possibilité de l'être l'effleura. On parlait de risque.

Au cœur de tous ses débordements d'assurance, c'était là son talon d'Achille. Après tout, elle était bien plus jeune que lui, et elle était retournée dans son monde d'origine. Elle avait retrouvé une familiarité à laquelle il n'avait pas accès, bien évidemment. Sinon, il assistait toujours à ses premières, enthousiaste, chaleureux, le meilleur camarade possible alors qu'elle oscillait entre des mondes différents.

Par moments, cette belle vie pouvait éveiller le sentiment d'un vide intérieur, mais il est vrai qu'elle l'avait toujours connu. Comment pourrait-on être nostalgique quand il n'y avait pas de lieu qui pourrait être l'objet de cette nostalgie ? Il ne comprendrait jamais, tout débonnaire qu'il soit, et même s'il publiait un nombre considérable de romans portant sur l'existence moderne. Il ne saisisait jamais qu'elle ne rêvait pas d'une autre vie, si tant est que rêver fût le mot idoine.

Ils restèrent sans rien dire sous la pergola de la terrasse, tout en contemplant les Alpes tyroliennes. Il faisait encore chaud, il avait débouché une bouteille. Il répéta une histoire qui s'était passée dans la vallée et que lui avait

rapportée un voisin. Ils rirent tous les deux, puis le silence revint. La bouteille était presque vide, il en avait bu la majeure partie.

« Quand, un beau jour, tu vas me quitter, fais-le vite, d'accord ? »

Elle chercha sa main, il l'embrassa. Elle ne comprit pas ses propres réactions. Pourquoi taisait-elle l'inquiétude que lui causait Ivan ? Elle se leva et le tira de son siège avec un sourire. Il se laissa guider comme un enfant. Elle alluma la lampe à côté du lit. Elle savait qu'il aimait la regarder, mais elle pouvait lire sur le visage tourmenté en dessous d'elle qu'elle ne faisait que le blesser davantage.

Elle repartit à Copenhague le lundi matin. Un accessoiriste du théâtre lui apprit qu'Ivan avait été hospitalisé. Elle appela Walter de sa loge. Elle sentit qu'il s'efforçait de masquer son soulagement quand elle lui apprit enfin pourquoi elle avait été aussi distante.

Ivan avait un lit près de la fenêtre. Sa chambre se trouvait à l'un des derniers étages du Rigshospitalet.

« Je peux voir la Suède », dit-il avec un sourire.

Ses lunettes paraissaient plus grandes sur le visage creusé. Il était sous perfusion, la main sur la couette ressemblait à celle d'une femme.

« Pourquoi n'as-tu rien dit ? »

— Je ne vais pas mourir demain. Et puis, qu'est-ce que j'aurais dû dire ? répondit-il. Heureusement, nous avons eu autre chose à faire. Tu étais bonne, mais tu le sais. Tu as vu les critiques ? »

Elle lui rendit visite tous les jours avant d'aller au théâtre. Il put rentrer chez lui pendant certaines périodes, se déplaçant dans les pièces de l'appartement en s'appuyant sur une canne. Les vêtements semblaient pendre sur lui. Elle découvrit qu'elle était la personne de confiance avec qui l'hôpital pouvait communiquer, ou bien qu'il l'aurait voulu. Elle savait si peu de choses sur sa vie.

Les parents d'Ivan étaient morts depuis longtemps, il n'avait ni frère ni sœur. Sa famille avait rompu avec lui quand il avait été manifeste qu'il aimait les hommes, ou bien c'était lui qui avait rompu avec eux. Il faisait comme s'il ne s'en souvenait plus. Étonnamment, il dépensait tant d'énergie à ne pas les voir, alors qu'il aurait pu s'en servir pour se confronter à eux. Cela avait presque été un soulagement qu'ils disparaissent en quelques années.

Il pensait qu'il avait été contaminé dans un sauna qu'il avait fréquenté quelques années plus tôt. Bien sûr, il était impossible de le savoir. Elle lui demanda où il se trouvait. Et pourquoi avait-elle besoin de le savoir ? Elle ne put déterminer s'il se montrait aussi brusque pour se protéger lui, ou pour la protéger elle.

Un après-midi, elle passa devant l'adresse en question, dans une des ruelles entre la place de l'Hôtel-de-Ville et le Quartier latin. C'était étrange d'associer Ivan avec cette atmosphère de transgression et de sous-culture. Elle repensa à ce qu'il avait dit. « Le sexe, c'est la révolte. S'abandonner et se brûler dans le mouvement. » Depuis l'époque de Hedda Gabler et de Henrik Ibsen, ce désir avait trouvé des échappatoires. Cependant, certaines conduisaient droit dans les ténèbres.

Ivan avait été à nouveau hospitalisé au moment de la dernière de *La Dame de la mer*. Elle resta à Copenhague. Il lui proposa de s'installer dans son appartement. Parfois, il lui demandait d'apporter un paquet de lettres ou des vieux carnets de notes. Il savait toujours exactement où ils se trouvaient. Heureusement, elle n'avait pas d'autres engagements cette année-là. Elle rentra deux fois à Munich, pour une journée, avant de retourner en hâte à Copenhague.

Les patients du service où il se trouvait étaient tous en phase terminale. Quand elle venait à l'hôpital, il était parfois dehors avec certains d'entre eux. Une fraternité de cadavres ambulants. Ils ressemblaient aux hommes enfermés derrière les fils barbelés que l'on voyait le soir aux actualités. Elle éteignait le poste chaque fois, comme si les images des Balkans la rendaient complice par le simple fait de les regarder.

Un jour, avec Ivan, ils évoquèrent le fait que c'était surprenant pour eux deux qu'elle finisse ainsi par être son parent le plus proche.

« Je n'ai jamais été doué pour les relations », dit-il avec un sourire. Les os de ses pommettes étaient bien trop saillants. « Et le pire, c'est que je n'ai même pas de regrets. »

Elle lui demanda ce qu'il voulait dire par là.

« Tout ce qui m'intéressait, c'était vous. Pas ceux que vous étiez, mais ceux que vous deveniez sous les projecteurs. Faire ressortir cela. »

Elle lui parla de l'acteur à Odense chez qui elle avait pris des cours, et ce qu'il lui avait dit un jour.

« Ce n'est pas nous, et pourtant c'est nous qui sommes là, répéta Ivan, comme s'il goûtait la réplique.

— Ce n'est pas ici, et pourtant, nous sommes bien là. »

Il était assis dans un fauteuil roulant et contemplait la vue sur la ville. Sa bouche entrouverte formait encore un reste de sourire alors qu'il écoutait en silence.

« C'est très joliment dit. Je me souviens bien de lui. Il n'était pas mauvais. » Le sourire revint, et il lui lança un regard en coin. « Mais il n'était pas vraiment bon non plus. »

Ils rirent tous les deux. Il la regarda à nouveau.

« La seule chose que je regrette, c'est que nous n'ayons pas fait plus de pièces ensemble, toi et moi. »

Je ne suis pas certain de me souvenir de tout ce que m'a raconté Edith Wengler. En outre, je ne saurais imaginer tout ce qu'elle a omis de me raconter, ni ce qu'elle a oublié. De toute façon, ce que j'écris ici n'est pas une retranscription dans les moindres détails de ce qu'elle m'a dit. Cela aussi, elle a dû y songer.

À l'entendre, après la mort d'Ivan Bloch, elle a perdu tout intérêt pour autre chose que les rôles qui lui ont été proposés. « C'était ma manière de me souvenir de lui », a-t-elle dit. Quand elle était sur scène, pendant une répétition, elle imaginait qu'Ivan se trouvait dans la salle et qu'il suivait, attentif à chaque détail, à chaque intonation. C'est peut-être la raison pour laquelle elle a quitté Walter au bout de quelques années, pour se donner à son travail et oublier tout le reste. En tout cas, elle n'a pas fourni d'autre explication.

« Je n'ai jamais été du genre à me conformer, a-t-elle dit. Cela a été un soulagement quand j'ai accepté le vide qu'il y avait en moi. Je n'ai même plus cherché à m'expliquer pourquoi je suis comme ça. Tout le monde ne peut pas être charmant. Je peux jouer le rôle mais, avec le temps, les gens se sentent mal à l'aise en ma compagnie. »

Elle venait rarement au Danemark et n'avait que des contacts sporadiques avec son père et sa sœur. Elle rendait visite à sa mère, de temps en temps, mais elle avait toujours le sentiment de le faire pour gagner le plus de temps possible entre ses visites.

« Cela devrait être contradictoire, ça, une actrice qui ne s'intéresse pas aux autres. Les écrivains ont peut-être ça en eux, mais nous aussi nous sommes sans cesse obligés d'observer. Je dois avoir vu suffisamment de choses, même si, en vérité, ma vie a été très peu mouvementée. »

Au moment où elle a dit cela, j'ai eu le sentiment que, ça aussi, c'était un rôle. Cette image cynique, ce détachement froid. À la lumière de ce qu'elle a raconté, il est évident que ses propos étaient calculés. Je les rapporte avec l'impression que ce soir-là, à Zurich, elle me contrôlait déjà depuis sa tombe.

Quand elle s'est retrouvée seule et parfaitement libre, son passe-temps préféré a été de faire des randonnées le long de la frontière entre l'Autriche et la Suisse. Elle pouvait passer un été entier ainsi, à pied, ou en prenant des trains et des cars, sans autre bagage que ce qui tenait dans un sac à dos.

Quand elle marchait, elle ne pensait plus. Un état où elle était détendue, où une fatigue agréable l'envahissait à mesure qu'elle morcelait le paysage en foulées. Elle avait toujours des livres avec elle, mais elle pouvait passer des heures à contempler le paysage autour d'elle, sur les rives d'un lac, ou sur une montagne, avec vue sur une vallée.

« Ce n'est même pas parce que j'aime la nature, a-t-elle dit. Ce que je cherche, c'est le silence et la distance. Au fond, oui, ce que je cherche, c'est à prendre de la distance avec moi-même, a-t-elle ajouté avec un sourire sarcastique. Un jour, je parviendrai peut-être à m'échapper de moi-même. »

Cet été-là, elle était allée à Schaffhouse, pour voir les chutes du Rhin et pour randonner dans le parc naturel. Elle logeait dans la vieille ville. Un matin, elle est partie avant le lever du soleil pour marcher dans la direction du sud-ouest. Après avoir marché plusieurs heures, elle ne savait plus si elle se trouvait du côté suisse ou du côté allemand de la frontière. Et, à son grand dam, le chemin qu'elle empruntait la conduisait vers une route nationale. Au loin, elle pouvait entendre les rares voitures qui passaient et, entre les arbres, elle a pu apercevoir une aire de repos. Une voiture solitaire y était garée.

L'homme se tenait sur une échelle double sous un vieil arbre aux branches basses. Elle a été surprise à la fois par l'échelle et par les vêtements chics de l'homme : trench-coat, pantalon avec des plis, chaussures soigneusement cirées. Il a lancé une corde au-dessus d'une grosse branche horizontale juste au-dessus de sa tête et il s'est assuré qu'elle tenait convenablement.

Il a dû entendre Edith avant de se retourner, au moment où elle faisait les derniers pas vers l'échelle. Il semblait avoir le même âge qu'elle, voûté, le teint mat. Il était toujours grand une fois descendu de l'échelle. Il avait de grands yeux marron.

« *Es hat keinen Sinn* », a-t-il dit d'une voix rauque.

Il avait un accent et sa voix un ton essoufflé, il est vrai qu'il n'avait pas imaginé avoir à dire un mot de plus. Elle ne savait pas si c'était le fait d'avoir été sauvé de manière fortuite ou si c'était la vie en tant que telle qui, à ses yeux, n'avait aucun sens.

Il s'est laissé tomber contre le tronc, genoux relevés, comme un enfant, et il a regardé fixement devant lui. Elle s'est accroupie en face de lui. Que faire ? Elle s'est présentée et lui a demandé son nom. Elle lui a dit d'où elle venait, ce qu'elle faisait et ce qui l'avait amenée dans ce bois de si bonne heure. De temps en temps, il la regardait avec étonnement, comme si elle disait des choses bizarres.

Elle a pensé qu'elle devait capter son attention, le détourner de son geste et faire passer les minutes en lui inspirant confiance. Les premières minutes de la continuation inattendue de sa vie. Tout en parlant, elle s'est rendu

compte qu'elle ne pourrait pas l'abandonner à lui-même. Il fallait qu'elle reste à ses côtés jusqu'au moment où d'autres prendraient le relais. Elle lui a demandé si c'était sa voiture qui était garée sur l'aire de repos, et d'où il venait.

Nasim avait quitté son appartement à Zurich en pleine nuit. Il pensait qu'il trouverait un endroit approprié en roulant vers l'Allemagne. Elle a dit qu'elle allait le raccompagner chez lui.

« *Es hat keinen Sinn* », a-t-il répété.

Peut-être que non, a-t-elle répondu, mais il devait bien comprendre qu'elle ne pouvait pas le laisser comme ça. Sa franchise a semblé faire son effet. Elle a replié l'échelle et l'a prise sous le bras. Elle a laissé la corde en place.

Elle l'a fait parler pendant qu'ils roulaient vers le sud. Il répondait de manière machinale tout en regardant droit devant lui. Elle était au volant. Il travaillait pour une banque internationale et cela faisait un certain nombre d'années qu'il vivait en Suisse. Il était né en Jordanie, mais il avait fait ses études à Londres et à Boston. Neuf mois plus tôt, sa femme et leur fille étaient retournées en Jordanie pour les vacances.

Il connaissait Leïla depuis qu'ils étaient jeunes, mais ils avaient attendu pour avoir un enfant jusqu'à ce qu'il soit presque trop tard. Leïla et Nour devaient passer une semaine à Aqaba, puis il devait les rejoindre dans sa famille à Amman. Leïla avait loué une voiture. Ils avaient souvent fait cette route ensemble. À mi-chemin entre Aqaba et Amman, elle avait heurté de plein fouet un camion qui roulait en sens inverse.

Il n'avait pas été possible de déterminer si le chauffeur s'était endormi au volant ou si l'accident était dû à la mauvaise visibilité, car le vent s'était levé dans le désert traversé par la route. Nasim avait réussi à voir Nour avant qu'elle meure de ses blessures quelques jours plus tard. Leïla avait été tuée sur le coup.

Quelques semaines après les funérailles, Nasim avait été obligé de rentrer à Zurich. Tant qu'il travaillait, il pouvait tenir. Mais il ne maîtrisait pas les insomnies. Il avait consulté un psychologue, mais cela n'avait mené nulle part.

De l'extérieur, il menait une existence aussi normale que possible. Il participait aux réceptions et aux déjeuners professionnels, mais il ne voyait personne en dehors du travail. Il avait toujours beaucoup travaillé, souvent tard le soir. C'était Leïla qui organisait leur vie sociale. Il déclinait quand il était invité par des amis. À son grand soulagement, les invitations s'étaient faites de plus en plus rares, puis elles avaient cessé tout à fait.

Sa mère et son petit frère à Amman lui demandaient toujours quand il allait venir les voir, mais il ne supportait pas l'idée de les regarder dans les yeux à nouveau. Il passait ses soirées et ses jours de congés seul, dans l'appartement, et il faisait des promenades sur les bords du lac pendant que sa décision avait commencé à prendre forme. Il avait choisi le moment avec soin et s'était assuré que ceux qui prendraient sa suite à la banque pourraient le faire sans grandes difficultés.

Edith ne pouvait donc confier Nasim à personne. Il a essayé de se débarrasser d'elle quand elle a garé la voiture dans sa rue, à Zurich. Il a déclaré que, bien entendu, il allait payer pour qu'elle puisse rentrer à Schaffhouse, mais il a accepté qu'elle l'accompagne chez lui.

L'appartement avait cet air rangé et en ordre, comme lorsque l'on part en vacances, et il n'y avait pas de fleurs dans les vases. Elle a dit qu'il devait être fatigué s'il n'avait pas dormi de la nuit. Il a acquiescé, comme s'il s'en rendait compte seulement maintenant. Il est allé s'allonger sur son lit. Elle s'est assise au salon. Le seul signe de l'origine de son occupant était que le tiers des livres de la bibliothèque était en arabe.

Le téléphone a sonné pendant qu'il dormait. La première réaction d'Edith a été de ne rien faire, mais il a continué à sonner et elle a fini par répondre. Une voix de femme s'est présentée, d'un ton formel. Edith a cru reconnaître le nom de la banque. Elle a improvisé une histoire de malaise et a promis à la secrétaire que Nasim appellerait le lendemain.

Ensuite, elle a appelé l'hôtel à Schaffhouse. Elle a pris sa carte de crédit. Le réceptionniste lui a demandé ce qu'il devait faire de ses bagages. Edith a visualisé le contenu du sac à dos. Quelques vêtements, des affaires de toilette, deux livres. Elle a dit qu'elle passerait les prendre le plus vite possible. Elle n'est jamais retournée à l'hôtel.

Lorsque Nasim s'est réveillé, dans la soirée, il a semblé ne pas comprendre pourquoi il y avait une inconnue dans son salon. Elle lui a demandé s'il y avait un endroit pas loin où ils pouvaient acheter des pizzas. Elle a insisté pour qu'il l'accompagne. Il avait l'air confus pendant qu'ils attendaient sur le trottoir. Ils se sont installés à la table lisse de sa salle à manger avec leurs boîtes de pizzas, tout en buvant directement leurs bières à la canette.

Elle a déclaré qu'elle n'avait rien à faire, c'était l'été, elle avait le temps. Il a répondu qu'elle pouvait reprendre ses vacances en toute sérénité. Elle lui a proposé de rester deux ou trois jours, comme si elle faisait ça surtout pour elle. Elle a expliqué que rien que l'idée qu'il puisse mener son projet à bien la mettrait hors d'elle.

« Nous ne nous connaissons pas, a-t-elle dit. Je ne sais pas si je peux vous faire confiance. »

Il l'a dévisagée. Son visage était large et massif, mais avec un regard doux. « Je n'aurais pas dû dormir. Maintenant, la nuit va être longue. »

Elle lui a proposé de lui faire la lecture. Il a accepté d'un air patient, comme si c'était là une lubie qu'il devait supporter. Dans la bibliothèque, elle a trouvé une édition allemande des *Mille et Une Nuits*.

Le lendemain, ils sont allés dans un grand magasin pour qu'elle achète des vêtements. Ils avaient dû ressembler à un couple banal qui fait des courses. Les premiers jours, elle avait eu très peur quand elle le laissait un moment. Ensuite, elle avait compris qu'il avait planifié son geste longtemps à l'avance, et que cela exigeait une préparation mentale. Il ne profiterait donc pas de l'occasion si elle tournait le dos.

Pour le distraire, elle lui a parlé d'elle-même, et elle a posé des questions simples sur sa femme et sa fille. Leïla avait été sous-chef de bureau au consulat de Jordanie. Nour allait à une école internationale. Leïla avait joué du violon quand elle était jeune, Nour pratiquait l'athlétisme. Edith s'est abstenue de tout commentaire.

Il s'est tourné vers elle.

« C'est la première fois que je parle d'elles à quelqu'un d'autre que le psychologue. »

Elle l'avait rencontré un jeudi. Le lundi suivant, il est retourné au travail. Elle était tranquille tant qu'il était au bureau, mais rien ne l'empêchait de prendre sa voiture après le travail et de chercher un autre endroit désert.

Alors qu'elle faisait une promenade dans cette ville étrangère, elle s'est dit qu'elle devait s'extirper de cette histoire.

Il est rentré en fin d'après-midi. Elle l'a pris comme un signe. Il avait l'air content de la voir, mais c'était peut-être parce qu'il voulait la rassurer, l'amener à déguerpir pour qu'il puisse mourir sans être dérangé. Elle ne le connaissait pas. Les jours suivants, elle a adopté la stratégie de l'inclure dans un grand nombre de petites tâches pratiques, en soi périphériques, et de l'amarrer ainsi à la vie avec les promesses qu'elle lui soutirait.

Le soir, elle lui faisait la lecture des *Mille et Une Nuits*. De cette manière, ils n'avaient pas non plus besoin de parler tout le temps. Ils étaient encore des inconnus l'un pour l'autre, et il y avait une certaine gêne entre eux. Le soir suivant, elle s'est endormie sur le canapé, et s'est réveillée avec le livre ouvert sur la poitrine. Il avait posé une couverture sur elle.

Elle est rentrée à Munich. Quand elle avait quitté Walter, quelques années plus tôt, elle avait trouvé un appartement plus petit, dans un autre quartier. Il faisait une chaleur étouffante dans cet appartement, où elle n'avait pas l'intention de rentrer avant plusieurs semaines. Elle a téléphoné à Nasim au moment où elle savait qu'il devait être rentré chez lui. Avec la distance, elle aurait pu croire qu'ils se connaissaient. Il lui a demandé si elle accepterait de revenir le voir. C'était bon signe qu'il propose quelque chose qui se situait dans le futur.

Quand son train est entré en gare, il l'attendait sur le quai avec un bouquet de fleurs, pudique comme un jeune homme. Il avait réservé une table dans un restaurant. Peut-être celui où elle m'a donné rendez-vous, plus de dix ans plus tard ? Je n'ai que quelques impressions limitées sur lesquelles m'appuyer pour imaginer le début de leur vie commune.

Elle l'a décrit comme un homme doux. Même son chagrin avait quelque chose de doux et de discret. Elle savait toujours quand elle devait le laisser tranquille. Leurs années ensemble ont représenté un voyage en terrain inconnu. Régulièrement, ils atteignaient un nouveau rivage où elle devait lui lâcher la main et le laisser se perdre seul dans la contemplation du ciel sur les eaux paisibles.

Les photos de Leila et de Nour sont restées sur une étagère de la bibliothèque. Il n'a jamais été question de prendre une place vide. Les places vides étaient vénérées, et la vie a continué ainsi. Il n'était pas nécessaire de parler des morts pour sentir leur absence. Edith a compris qu'il ne pouvait pas vivre sans la peine. C'était la seule chose vivante qu'il restait d'elles.

« *Warum bleibst du ?* »

Il a murmuré la question dans le noir, quand elle s'est serrée contre son grand corps solitaire. Elle s'est posé la même question – pourquoi restait-elle ? Elle n'a pas réussi à dire à quel moment ce n'était plus seulement pour l'empêcher de mourir.

Elle ne pouvait pas partager son chagrin, mais elle pouvait partager le calme qui allait de pair avec celui-ci. Une respiration plus lente. Au bout de quelques mois, elle a saisi qu'elle ne désirait rien de plus. Un samedi, le printemps suivant leur rencontre, ils se sont mariés à l'hôtel de ville de Zurich.

Elle lui faisait la lecture le soir, c'était devenu leur rituel. Dans la journée, il était à la banque, le week-end, ils allaient voir des expositions ou se promener à l'extérieur de la ville. Elle avait de temps en temps un rôle dans un des théâtres de la ville, mais les engagements se sont espacés de plus en plus. Étonnamment, elle se sentait soulagée quand elle ne savait pas ce qu'elle allait faire dans un mois ou deux.

Elle ne s'ennuyait pas, même s'ils voyaient rarement du monde. Nasim avait négligé de reprendre contact avec le cercle d'amis qu'il avait entretenu avec Leila. Il leur arrivait de n'avoir qu'eux-mêmes comme compagnie pendant des semaines d'affilée, et de ne voir que la femme de ménage.

Le téléphone ne sonnait presque jamais. Un soir, elle a décroché, et l'homme au bout du fil parlait arabe. Elle s'est présentée, et il est passé à l'anglais. Edith a alors compris que Nasim n'avait pas dit à son frère qu'il s'était remarié. Nasim lui a adressé en regard gêné quand il a pris le combiné. Elle est allée à la fenêtre du salon adjacent et a contemplé les voitures garées dans la rue.

Elle n'arrivait pas à déterminer si elle était en colère. Elle a essayé de trouver cette émotion. Elle n'était pas là, en elle. Nasim l'a rejointe peu après. Elle lui a caressé le visage et l'a serré dans ses bras, il a poussé un soupir de soulagement. Un long frisson a traversé son corps massif. Ils sont restés longtemps ainsi, serrés l'un dans les bras de l'autre.

Une île dans le temps. Voilà comment elle a décrit leur vie. Il ne se passerait plus rien. Elle a souri en songeant que cette idée, autrefois, l'aurait remplie de tristesse. Chaque jour était un recommencement, mais tout passait à côté d'eux en un flot qui ne les concernait pas.

Les détails de la vie matérielle ont revêtu une attirance mystérieuse pour elle, alors qu'autrefois, il suffisait de les surmonter. Pour la première fois depuis qu'elle était devenue actrice, elle a parfois éprouvé de la répugnance, ou parfois simplement de la lassitude à se rendre au théâtre une heure avant la représentation, et à s'asseoir en face du miroir de la loge. En marchant dans la rue, elle s'est remémoré l'impression ressentie au moment où elle venait d'arriver à Copenhague. Comme si elle était une capsule dénuée de poids.

Elle veillait à être toujours à l'appartement quand il rentrait du travail. Au début, elle se disait que cela le rassurerait qu'elle soit là à son retour. Avec le temps, elle s'est rendu compte que l'attente qu'elle attribuait à Nasim lui pesait autant que la perspective de l'accueillir.

Quand elle ne lui faisait pas la lecture, ils écoutaient de la musique. Il y avait toujours une distance entre eux, parce qu'ils ne parlaient pas la langue maternelle de l'autre, et cette distance les mettait mutuellement à nu d'une façon qu'elle n'avait jamais éprouvée avec personne. Tout ce qu'ils se disaient était dit avec l'attention de la traduction. Elle n'y avait pas pensé avec Jochen et Walter, parce qu'elle s'était traduite elle-même dans leur langue.

Avec Nasim, les mots laissaient des lacunes suffisamment grosses pour qu'elle soit sans cesse renvoyée à la réalité opaque des corps. Il y avait quelque chose d'apaisant dans ce désir insensé, et qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant, parce qu'aimer avait toujours eu un sens. Dans l'obscurité de la chambre à coucher, quand il avait fait l'amour avec elle ou, parfois, quand il avait pleuré, il lui arrivait ainsi, dans son étreinte, de se sentir libérée.

Il ne cherche pas à me comprendre.

L'année suivante, on lui a proposé un petit rôle au cinéma. Le tournage devait avoir lieu à Berlin, début juin. Elle avait d'abord eu envie de dire non, mais Nasim l'avait encouragée à y aller. Ce n'était pas sain pour eux d'être tout le temps ensemble. Elle n'avait pu s'empêcher de sourire. Il n'avait jamais employé cette expression.

Il faisait chaud à Berlin, et l'air était chargé de petites capsules blanches qui voletaient dans toutes les directions, comme des flocons de neige. Le film se passait juste après la Seconde Guerre mondiale. Les scènes auxquelles elle participait étaient tournées dans une rue de l'ancien Berlin-Est, où les façades des immeubles et la chaussée n'avaient pas changé. Le premier soir, elle a appelé Nasim de l'hôtel. Elle l'a imaginé dans l'appartement pendant qu'ils parlaient ensemble. Et il n'y avait là rien d'anormal.

Il n'a pas répondu quand elle a téléphoné le soir suivant. D'habitude, il répondait toujours, mais elle n'y a pas prêté attention. Peut-être était-il sorti faire une promenade, par cette vague de chaleur qui s'était abattue sur toute l'Europe centrale. Le lendemain, on l'a appelée entre deux prises de vue.

C'était un jeune brigadier de la police. Elle pouvait entendre à son accent qu'il était de Zurich. Il a essayé de dire la chose avec tact, mais le fait s'est imposé, irrévocable. Sur le coup, elle n'a pas bien saisi où ils avaient trouvé Nasim. Elle a été obligée de lui demander de répéter le nom de l'endroit plusieurs fois, comme si cela était important.

Il n'avait pas laissé de lettre. Le seul signe qui montrait qu'elle avait été liée à lui était la clef de la porte d'entrée, et ses vêtements dans le dressing. Les vêtements anonymes d'une femme d'âge mûr. Elle ne se rappelait pas comment elle était rentrée de Berlin à Zurich. L'appartement était tel qu'elle l'avait trouvé la première fois. Elle avait vécu là comme il avait vécu avec Leïla. Elle n'avait pas cherché à changer quoi que ce soit, ni à mettre sa marque, et elle avait senti que cela le rassurait.

Le policier est venu la voir et il lui a donné les vêtements de Nasim et les affaires qu'il avait avec lui. Ses clefs de voiture, sa montre, son portefeuille, son portable. Il lui a demandé si elle était disposée à identifier le corps. Edith s'est assise à l'arrière de la voiture de police, et ils sont partis à la morgue. Elle ne connaissait pas le code du téléphone de Nasim et elle ne savait pas comment contacter sa famille. Elle n'avait parlé à son frère qu'une seule fois.

Elle s'est souvenue que les musulmans devaient être enterrés dans les vingt-quatre heures. L'imam qu'elle a eu au bout du fil lui a demandé si le défunt était croyant. Elle ne pouvait pas répondre à cette question. Quand elle a expliqué comment Nasim était mort, l'imam s'est excusé poliment, mais il ne pouvait pas l'aider. Plusieurs jours se sont écoulés. Il n'y avait qu'Edith et le frère de Nasim dans la chapelle du crématorium. On avait réussi à prendre contact avec lui par l'intermédiaire du consulat de Jordanie. Elle a immédiatement accepté quand il a proposé de rapporter l'urne à Amman.

Ils n'avaient jamais pris de photos d'eux ensemble. Elle n'avait que des photos de lui prises avec son téléphone à elle. Elle les a regardées sans relâche, imaginant qu'elle trouverait peut-être un signe, un regard qu'elle aurait négligé. La seule trace de leur proximité, c'était son ombre allongée sur une photo prise en fin d'après-midi. Il était appuyé au bastingage d'un bateau de croisière sur le lac de Zurich. Il lui souriait.

« Pendant des années, j'ai dû lutter contre l'idée qu'il m'avait fait perdre mon temps, a-t-elle dit.

— Et tu y es parvenue ? »

Elle m'a scruté de son regard sans défense et pourtant insistant qui, à l'époque, m'avait fait me sentir percé à jour dans l'obscurité de la salle de théâtre, bien avant que je ne la rencontre face à face.

« Oui », a-t-elle déclaré.

JE SUIS LA MER

Face à moi il y a la mer, derrière moi, les mots :
je donne à la mer le pouvoir
de me reprocher mes mots sur les mots...

HENRIK NORDBRANDT,
La Mer et les Mots

Cela fait désormais trois ans que Michael Arnum a disparu. La plupart des gens se sont faits à l'idée qu'il est probablement mort, même si son corps n'a jamais été retrouvé. Susanne, son épouse, habite toujours dans la villa du couple entre Vedbæk et Rungsted Kyst. Leurs grands enfants l'exhortent à la vendre et à se rapprocher de la ville, mais, pour l'instant, elle y reste.

Après la disparition de Michael, Susanne a été nommée au poste de P-DG de l'entreprise familiale dont elle et Michael avaient hérité du père de ce dernier. À cette date, elle était chef de clinique à l'hôpital départemental de Herlev, et ses connaissances ont contribué en grande partie à la reconversion spectaculaire de l'entreprise. Alors que la société était un petit producteur d'articles pour le ménage, Arnum & Søn est devenu fournisseur d'équipements hospitaliers et médicaux, avec de nombreux brevets et des exportations florissantes.

Quand la police du Nordsjælland classa l'affaire, le commissaire Thomas Gram était chargé de l'enquête. Il était allé voir Susanne Arnum pour la première fois le jour où elle avait signalé la disparition de son mari. C'était un lundi d'avril. Michael n'était pas rentré de l'usine le vendredi soir et n'avait pas donné de nouvelles durant le week-end. L'entreprise se trouve à Brøndbyvester. Il avait l'habitude de rester à son bureau jusqu'à ce que l'heure de pointe soit passée, puis il allait jusqu'au périphérique, sur le Ring 4, et continuait par l'autoroute de Helsingør. Parfois, il restait au bureau dans la soirée. Susanne s'était couchée tôt. C'est pour cela qu'elle avait remarqué son absence seulement le samedi matin.

Une des premières questions de Thomas Gram fut de demander pourquoi elle avait attendu le lundi matin pour contacter la police. Elle répondit qu'elle avait appelé en ayant le sentiment de s'inquiéter peut-être pour rien. En voyant que le commissaire tiquait face à sa réponse, elle ajouta – comme si cela pouvait étayer ses explications – qu'elle avait donné des coups de fil à toute la famille et à des amis. Thomas comprit qu'elle avait hésité à appeler, mais que l'inquiétude avait visiblement triomphé de sa répugnance à s'exposer.

Elle tournait le dos à la vue. Derrière elle, la nuit avait commencé à tomber sur l'Øresund. On distinguait encore les falaises de Hven. On apercevait les feux de position de quelques bateaux de pêche et un navire de croisière tout illuminé passait au loin. Elle se leva et alluma des lampes dans le salon. On ne se voyait plus clairement, mais Thomas se dit que sa façon de se lever soudain du canapé ressemblait à une manœuvre de diversion. Mais peut-être était-ce seulement la gêne causée par le silence persistant qu'il fallait rompre. Lorsqu'elle se rassit, elle lui sourit et inclina légèrement la tête sur le côté.

« Je suis soupçonnée de quelque chose ? »

— Pourquoi devrais-tu être soupçonnée ? répondit-il.

— Je ne sais pas.

— Mais, au début, tu ne t'es pas inquiétée ?

— Non. »

Elle détourna le regard.

Il n'y avait sans doute pas de raison de la soupçonner d'être impliquée dans la disparition de son mari. Dans le cas contraire, elle n'aurait pas abordé le sujet elle-même. Elle n'aurait pas souligné qu'elle avait tardé à contacter la police, à moins d'être rusée au point d'anticiper le raisonnement de Thomas, si jamais elle avançait ses soupçons éventuels.

Son regard papillonnant était le seul signe de son hésitation. Susanne Arnum était une femme mince, pas très grande, au teint pâle et qui dégageait beaucoup d'autorité. Thomas n'avait eu aucune difficulté à l'imaginer en blouse blanche, mais cela faisait de nombreuses années qu'elle avait abandonné la médecine. Quelques mois plus tôt, le couple avait donné un interview dans un journal, ils avaient plaisanté sur le fait qu'ils n'avaient pas mesuré son sens des affaires quand, à l'époque, ils avaient décidé de remodeler la vieille entreprise selon un concept tout à fait nouveau.

L'article avait été écrit parce que Michael Arnum avait refusé une offre d'achat très séduisante d'une grosse compagnie internationale. À la place, il avait acquis un paquet d'actions majoritaire dans une entreprise américaine au profil similaire. Cette manœuvre audacieuse avait attiré une grande attention dans les milieux d'affaires, et Thomas demanda si le propriétaire d'Arnum & Søn pouvait avoir été enlevé.

Susanne le regarda d'un air perplexe quand il souleva cette idée. Thomas lui demanda alors s'ils s'étaient sentis surveillés. Elle secoua la tête. Il lui demanda si elle avait remarqué quelque chose d'inhabituel récemment. Là encore, elle fit non de la tête. Il la rassura en lui disant que, normalement, les ravisseurs l'auraient déjà contactée à cette heure pour lui notifier leurs exigences.

« Donc tu penses qu'il n'a pas été kidnappé ? »

— Pour le moment, nous ne pouvons rien exclure. À quel moment as-tu commencé à t'inquiéter ? »

Elle réfléchit avant de répondre. Elle s'était fait du souci au cours de la soirée de samedi, quand elle avait réalisé que personne n'avait parlé à Michael depuis le déjeuner de vendredi. Cela correspondait à ce que Thomas avait réussi à établir en questionnant les collaborateurs d'Arnum. Sa secrétaire lui avait dit qu'il était parti du bureau vers 12 h 30. Il avait dit qu'il avait un déjeuner en ville et qu'il rentrerait chez lui ensuite. Il n'y avait rien d'inhabituel à signaler. Rien d'inhabituel, c'était ce qui revenait toujours. Sauf qu'il avait disparu.

« A-t-il des ennemis ? Peux-tu penser à quelqu'un qui aurait eu intérêt à lui faire du tort ? »

— Je ne vois vraiment pas qui.

— A-t-il jamais menacé de se suicider ? Désolé, mais je suis obligé de poser la question.

— Bien sûr, dit-elle. Non, il n'a jamais menacé de se suicider. »

À nouveau, le silence se fit dans le salon.

« Je suis également obligé de te demander s'il est arrivé quelque chose dans votre couple qui puisse nous interpeller ? »

— Interpeller ? »

L'expression eut l'air de l'amuser.

« Vous êtes-vous disputés ? »

Elle secoua la tête, plus lentement cette fois, comme si elle y réfléchissait à deux fois.

« Sais-tu s'il t'a trompé ? »

— Dans ce cas... » Elle afficha un franc sourire. Un sourire ironique. « Je suis sûre que je l'aurais senti. Tu sais, nous, les femmes... »

— Je n'en sais rien.

— Non, bien sûr. »

Elle ressemblait à quelqu'un qui vient d'être rappelé à l'ordre.

« Donc, en bref, il était satisfait de sa vie ? »

— Oui, comment pourrait-il en être autrement ? »

— Je suis également obligé de te demander s'il y a quelque chose qui ne se passe pas comme d'habitude dans l'entreprise.

— Tu veux dire, qui aurait pu l'amener à...

— Je ne sais pas. Je pose la question.

— Je peux t'assurer que tout est absolument en ordre. »

Elle lui montra le bureau de son mari. Il y avait un bureau face au Sund. Un mur entier était couvert de livres.

Thomas inclina la tête pour lire les titres.

« Ce n'est pas la bibliothèque que l'on s'attend à trouver chez un fabricant de matériel hospitalier », déclara Susanne Arnum.

Elle se tenait sur le seuil, entre le bureau et le salon. Il la regarda en s'efforçant de masquer qu'il ne comprenait pas.

« Mon mari adore lire de la poésie depuis qu'il est jeune, ajouta-t-elle.

— De la poésie ? »

— Je crois ne l'avoir jamais vu avec un polar. »

Le bureau était vide, à l'exception d'un petit livre soigneusement placé dans un coin du rectangle lustré.

« C'est toujours aussi bien rangé ? »

— Michael déteste rapporter du travail à la maison, et rien ne traîne jamais nulle part. »

Thomas prit le livre. C'était presque un cahier, relié avec un cartonnage gris, avec les lettres du titre en noir sur la couverture.

HENRIK
NORDBRANDT
STØVETS
TYNGDE

« Je peux l'emprunter ? »

C'était peut-être le titre du livre, *Le Poids de la poussière*, qui l'avait fait formuler cette demande. Il avait conscience de dépasser la limite de ce qui rentrait dans le cadre strict d'une enquête policière. Elle sourit comme si cela l'étonnait aussi.

« Si cela peut servir à l'enquête.

— Peut-être. »

Elle le raccompagna à travers la grande maison cossue. Comment Michael Arnum aurait-il pu ne pas être satisfait ? En plus de disposer de sommes considérables, il avait une adresse et une femme que beaucoup lui auraient enviées. Son sang-froid et sa hardiesse avaient contribué à faire de lui un des hommes d'affaires les plus marquants et les plus prospères du moment.

Elle s'arrêta dans le hall d'entrée, un des murs était décoré de trophées de chasse.

« Nous n'échapperons pas à la presse ? »

— Pas quand il y aura un avis de recherche. C'est lui qui les a tous tués ? »

Elle suivit le regard du policier.

« Non, en fait, c'est moi. Et son père, pour les plus anciens. »

Thomas regagna sa voiture. En sortant de l'allée, il vit la lumière s'évanouir dans le hall au moment où la porte était refermée.

Il se dirigea vers l'autoroute. Michael Arnum avait emprunté le même chemin tous les matins mais, au lieu d'aller vers Copenhague, il avait contourné la ville en direction de Vestegnen, là où se trouvait son entreprise. La même route matin et soir – pendant combien d'années ? Un article de journal le décrivait comme un bosseur. Le type qui a été dressé à l'idée que l'on n'a rien sans peine. Il avait bénéficié d'une position privilégiée mais, avec sa femme, il avait bâti une entreprise dont son père n'aurait même pas rêvé.

Michael Arnum ne ressemblait pas à un homme qui se suicide. Un kidnapping était toujours plausible. Quelque chose avait-il mal tourné avec les ravisseurs puisqu'ils ne s'étaient pas manifestés ? Ou bien Susanne Arnum surestimait-elle son intuition féminine ? Peut-être que, en cet instant, il était avec sa maîtresse ? Peut-être avait-il besoin de temps avant de laisser éclater la nouvelle, comme une bombe ? Dans ce milieu, en plus du drame et des sentiments en jeu, un divorce représentait un problème juridique compliqué.

Les gens ne disparaissent pas comme ça. Thomas le savait bien, après tant d'années dans la police. Ils étaient quelque part, morts ou vifs. En règle générale, on retrouvait une personne décédée, dans un état plus ou moins reconnaissable. Dans le cas présent, tout était envisageable, mais il ne disposait pas des ressources nécessaires pour vérifier toutes les hypothèses. Il peut se passer tant de choses quand un individu décide de s'éloigner des sentiers battus. Une altercation dans un endroit désert, une visite chez une prostituée qui tourne mal. Peut-être était-il en train de panser ses plaies dans une chambre d'hôtel avant de rentrer chez lui, plein de honte. Mais un homme aussi consciencieux que Michael Arnum n'aurait-il pas déjà donné de ses nouvelles, ne fût-ce qu'en inventant une histoire ?

Il téléphona de la voiture avant de trouver une place où se garer dans une rue d'Østerbro. Signe Arnum lui avait demandé de ne pas sonner, ses enfants venaient de s'endormir. Elle l'attendait à la porte quand il monta l'escalier. Une femme blonde en chaussures de sport et en chaussettes de ski. Thomas ôta ses chaussures avant d'entrer. Son mari apparut à son tour, il avait l'air plus jeune qu'elle, un type maigre avec les cheveux hirsutes et la chemise sur le pantalon. Ils se serrèrent la main. Ils n'avaient pas débarrassé après le dîner. Thomas se fit une idée sans scruter partout attentivement. Le papier essuie-tout sur la table ne donnait pas l'impression que Signe Arnum était l'héritière d'une grosse fortune. Comme dans tant d'autres foyers, on n'avait pas pensé à aérer. Des boulettes au curry.

Il dit oui au café parce qu'ils avaient déjà préparé un pot et sorti les tasses. Il sentit que la fille semblait plus affectée que sa mère. Il lui demanda si elle contactait souvent son père. Elle répondit qu'ils s'appelaient deux ou trois fois par semaine, parfois plus.

« Il appelle de la voiture, quand il rentre à la maison. » Elle esquissa un sourire. « Je crois que la voiture est pour lui une sorte de refuge. Nous sommes très proches.

— Tu es la préférée de ton papa ? »

Elle rougit un peu. Son mari s'était assis à côté d'elle sur le canapé, il tendit le bras et lui massa les épaules.

« On peut le dire, non ? »

Elle dévisagea Thomas.

« Vous avez vérifié dans les hôpitaux ? »

— C'est une des premières choses que nous faisons. Pour le moment, j'essaie de déterminer si ton père a une bonne raison de ne pas rentrer chez lui.

— Peut-être a-t-il découvert qu'il n'y a pas de bonne raison ? » déclara le mari.

Elle lui lança un bref coup d'œil.

« Ce serait d'une grande aide si tu pouvais me dire un peu comment ça se passe entre tes parents. J'espère que tu comprends que ce n'est pas pour fureter dans la vie des gens.

— Bien sûr. C'est difficile à dire. Quand j'étais petite, ils étaient tout le temps ensemble, mais il y avait beaucoup à faire avec l'usine. En fait, tout tournait autour de l'usine. Ma mère n'était pas du genre à rester à la maison à préparer des petits plats. D'une certaine façon, papa était plus présent, même s'il n'était jamais à la maison. Mais je dis sûrement ça parce que je ne m'attendais pas à ce qu'il soit à la maison.

— Contrairement à ta maman ?

— C'était une époque différente. »

Elle se tut. Son mari lui caressa le bras.

« Mais vas-y, dis-le, dit-il doucement.

— Disons que ma mère et moi ne sommes pas super proches.

— Est-ce qu'ils s'aiment ?

— La police est-elle en train de me demander si mes parents s'aiment ?

— Je sais bien que ça peut paraître bizarre. Naturellement, je suis tenu au secret professionnel. Le problème, c'est que nous partons de zéro.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

— Si tu me poses la question, je peux juste dire que je ne sais pas.

— Tu crois qu'il a rencontré quelqu'un ? »

Elle réfléchit un instant.

« Il ne saurait pas comment faire. Non, je ne crois pas qu'il ait rencontré quelqu'un. Et puis, il n'a pas le temps. En tout cas, il ne s'est pas suicidé.

— Tu en es sûre ?

— Il m'a moi. Il a des petits-enfants.

— Tu as un frère, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, il a aussi Frederik, mais c'est différent. Il vaut mieux que tu en parles avec lui.

— J'ai essayé de le joindre.

— Il est sûrement de garde. Mon frère est médecin au Rigshospitalet. Aux soins intensifs. J'ai un autre numéro que tu peux essayer. »

Frederik Arnum se montra brusque au téléphone. Il ne pouvait pas garantir qu'il aurait le temps de parler. Thomas expliqua que cela pouvait être important pour l'enquête s'il parlait aux proches le plus tôt possible. Un quart d'heure plus tard, il était dans le couloir du service des soins intensifs. Par les portes ouvertes, il entra aperçut les patients et l'ensemble des machines auxquelles ils étaient reliés par un fouillis de tuyaux et de fils.

Frederik ressemblait à sa sœur, mais il avait l'air pâle et épuisé, peut-être était-il de garde depuis longtemps. Sa blouse pendouillait, un stéthoscope enroulé sur lui-même lestait une des poches. Ses sabots résonnèrent sur le linoléum du couloir lorsqu'il le précéda jusqu'à un réduit avec une table et deux chaises.

« J'essaie de trouver un fil par où commencer, dit Thomas. Tu peux peut-être m'aider ? »

Frederik se gratta les poils de barbe sur son menton.

« Vous avez vérifié les mouvements sur ses comptes ? »

— Nous attendons une commission rogatoire. Tu n'as rien remarqué d'inhabituel ?

— Je ne sais pas comment j'aurais pu le remarquer. »

Frederik fit la moue en soufflant par le nez. Il évita le regard de Thomas.

« Vous êtes brouillés ? »

— Tu as parlé avec ma sœur ?

— Je suis capable de tirer des conclusions. Ça fait partie du boulot.

— Il y a brouillés et brouillés. Disons que nous avons des valeurs différentes. D'un autre côté... Des valeurs... Je ne sais vraiment pas. Il est difficile à cerner.

— Comment décrirais-tu ses valeurs ?

— Il est du genre très bon père de famille, si tu vois ce que je veux dire. Je pense qu'il n'a jamais fricoté à droite et à gauche.

— Tu es marié ?

— Je te demanderai de t'en tenir aux faits.

— Pardon, ça ne me regarde pas.

— Je suis divorcé, si tu veux savoir.

— Bienvenue au club. »

Frederik le regarda d'un air surpris. Ça marchait presque à tous les coups. On entrouvre une porte inattendue sur la vie privée et, soudain, c'est comme si on se connaissait. Thomas sourit, comme si la différence d'âge entre eux avait été effacée par une fraternité masculine indéfinissable.

« Tu dis que ton père est difficile à cerner ? »

— C'est ma mère qui voulait tout ça. Changer, bâtir, se développer. Tu ne le lui feras jamais avouer, mais, à l'origine, il ne voulait pas reprendre après son père. Le problème, c'était mon oncle... »

Le portable sonna dans sa poche. Il répondit, écouta, marmonna un truc que Thomas ne saisit pas. Frederik se leva brusquement.

« Nous serons obligés de nous arrêter là. »

Il lui tendit la main et s'éclipsa. Thomas ressortit par le long couloir. La lumière était éteinte dans la plupart des pièces. Un bip étouffé derrière les portes à moitié closes scandait l'évolution des fonctions vitales des patients.

Il était neuf heures passées quand Thomas gara sa voiture devant la maison jumelle d'une rue tranquille d'Emdrup. Il éprouva une pointe de mauvaise conscience quand la grille sous le paillason claqua légèrement contre les carreaux de ciment. Il n'avait pas fini d'entrer à l'intérieur qu'il se reprit lui-même. C'était le souvenir de la mauvaise conscience qu'il percevait, comme une douleur morale fantôme. Il n'avait plus à se justifier de l'heure à laquelle il rentrait. Il posa le sac avec son ordinateur sur la table à manger et alluma les lampes avant d'ôter son manteau et de l'accrocher dans l'entrée. Puis il passa dans la cuisine, alluma le four et sortit un plat surgelé.

Il avait rarement le temps de faire les courses et de se préparer à manger. Les longues journées ne faisaient que rallonger. Il déboucha une bouteille de vin rouge, se servit un grand verre et s'assit à la table avec son ordinateur. De sa chaise, il pouvait voir le jardin, le *carport* et le petit abri où l'on remisait le barbecue et les meubles de jardin. Les planches goudronnées formaient un fond obscur pour le reflet du salon dans la grande baie vitrée. Un homme seul.

Derrière la silhouette floue avec l'écran allumé, il pouvait voir un bout de la pièce qui était à moitié vide depuis l'année dernière. Il s'était acheté un nouveau canapé mais, sinon, la pièce était dépouillée, là où s'étaient trouvées des affaires que Merete avait emportées. L'éclat de la lampe sur la table allait jusqu'au jardinet où des touffes de mauvaises herbes poussaient dans le gravier. Qu'est-ce que Susanne Arnum aurait pensé de sa maison ? Elle avait l'air d'être le genre de femme qui ne laisse rien en plan. Et puis, elle avait probablement du monde pour s'occuper de ses plantes. La seule chose pour laquelle elle avait attendu, c'était pour appeler la police quand son mari n'était pas rentré.

Il se remémora ses entretiens avec Susanne, Signe et Frederik et les résuma par écrit. Les années lui avaient appris à ne pas tirer de conclusions hâtives, ni de se dépêcher à s'écarter d'une direction déterminée. Visiblement, il s'agissait d'une famille avec des craquelures dans la surface bien lisse, mais elles n'avaient pas nécessairement des conséquences profondes.

Son regard se posa sur le petit livre gris qu'il avait pu emprunter. *Le Poids de la poussière*. C'était bien trouvé. Les grains de poussière ne se remarquent pas, et on ne les voit pas parce qu'ils sont tellement microscopiques et parce que, au début, la couche de poussière est transparente si l'on ne possède pas de surmoi à retardement. Si l'on n'a pas peur de sombrer socialement, et si l'on ne voit pas le ménage comme un rempart. Combien d'années faudrait-il pour que la poussière se fasse sentir sur un pèse-lettre ?

Il ouvrit le livre à l'endroit où l'un des rabats de couverture était placé et nota qu'une des pages était arrachée. Il feuilleta au hasard, lut quelques poèmes. Il avait du mal à les comprendre, ou bien quand il avait l'impression de comprendre, au fond, il ne comprenait rien. Peut-être n'étaient-ils pas faits pour être compris d'une manière logique, telle que l'avait renforcée sa vie dans la police. Il se souvint de ses cours de danois au lycée, et du prof qui parlait des poèmes qu'ils devaient étudier comme s'il s'agissait de rébus. Il se prit à espérer que Michael Arnum allait réapparaître, vivant, rien que pour pouvoir lui demander comment il lisait la poésie.

Thomas ferma le fichier avec ses comptes-rendus des entretiens de la journée et il rechercha Michael Arnum sur Internet. Il cliqua sur « images » et fit défiler la galerie de photos prises lors de forums économiques, de réceptions et sur des terrains de golf, Michael en train de serrer la main de la reine, ou de rencontrer des personnalités importantes sur tous les continents. Thomas agrandit le portrait le plus récent. Arnum avait une mâchoire proéminente, des yeux creux, des sourcils épais et des cheveux peignés en arrière, à peine grisonnants. Il ressemblait à un sénateur américain. Bien des femmes l'auraient trouvé séduisant.

Si Susanne Arnum aimait son mari, n'aurait-elle pas dû le montrer en étant davantage rongée d'inquiétude ? Thomas songea à ce que leur fille avait répondu à sa question, à savoir si ses parents s'aimaient. Qui aurait pu apporter sur-le-champ une réponse univoque – sur soi, ou sur les autres ? Mais si Susanne Arnum avait cessé d'aimer son mari, pourquoi ne l'avait-elle pas quitté ? Elle était associée dans l'entreprise et ses besoins seraient pourvus jusqu'à la fin de ses jours avec la part de la fortune qui lui reviendrait en cas de divorce. Ou bien voulait-elle le tout ? Avait-elle chargé des gangsters russes de s'occuper de lui, de le couler dans un bloc de béton et de le balancer dans le port ?

C'était ce genre de scénarios qu'il fallait envisager et dont il fallait également se méfier. Le four émit un bip. Il écarta le livre et l'ordinateur de la table, se leva, sortit des couverts et un set de table et servit les lasagnes. Elles étaient trop chaudes. Il apaisa son palais brûlé avec une gorgée de vin et se perdit dans la contemplation de son propre reflet indistinct dans la vitre. Il ne discernait pas les traits de son visage. Un homme dans son salon.

Il avait été pris au dépourvu quand Merete avait annoncé qu'ils allaient divorcer. Il avait été également surpris par le fait que les filles étaient déjà au courant. Elles étaient dans leur chambre quand Merete lui avait parlé. Ce fut un motif de reproche en soi qu'il se montre aussi étonné. D'après elle, il aurait dû prévoir ce qui allait arriver, ou, au minimum, il aurait dû se rendre compte qu'elle n'était pas heureuse avec lui. Heureuse. Le mot

sonna comme un de ces trucs coûteux qu'elle sortit de la musette du quotidien et posa entre eux, sur la table. Un de ces trucs qui ne lui appartenaient plus, à elle, Merete, mais qui ne lui revenaient pas non plus, à lui.

Il eut envie de dire que d'autres y arrivaient bien, mais il sentit instinctivement que cela ne ferait qu'empirer les choses s'il essayait de mettre en doute ses motifs, qui étaient authentiques. Ce qu'elle lui mettait sous le nez, ce n'était pas un sujet de discussion. Elle lui demanda ce qu'il ressentait en apprenant la nouvelle. Ce que cela lui faisait, ajouta-t-elle, parce que, de toute évidence, il ne comprenait rien. Il répondit qu'il ne savait pas. Elle dit qu'il était bizarre. Oui, elle avait été mariée à un homme bizarre, répéta-t-elle.

Pendant un instant, il crut entendre un fond de la chaleur qu'il y avait jadis dans sa voix. Peut-être se souvenait-elle de la chaleur qu'il y avait eu entre eux. Il répondit qu'il pensait avoir compris ce qu'il y avait à comprendre. Elle dit que c'était précisément le problème. Il ne savait pas de quoi elle parlait. Les semaines suivantes, il essaya de saisir tout cela, mais à mesure qu'il s'habitua au nouvel état des choses, à mesure qu'un instant passager de chaos et de perplexité se métamorphosait en une réalité nouvelle et inexorable, ces motifs se perdirent dans une sorte de brouillard.

Alors qu'il se traînait encore avec sa stupéfaction face à l'arrêt brutal de la vie de famille et de toutes ses routines, il n'y avait de l'autre côté que les raisons du départ de Merete, ou ce qu'il pensait être ces raisons. Pourquoi elle avait dû partir, pourquoi il ne pouvait pas en être autrement. C'était bizarre qu'elle soit aussi inébranlable. Merete, dans une révolte soudaine contre tout ce qui était familier et reconnaissable, s'était dit que tout pouvait être différent si c'était ce qu'elle voulait.

Et c'était ce qu'elle voulait. C'était sa volonté qui ne changerait pas. Pouvait-on dire qu'elle était soumise à sa volonté ? Quoi qu'il en soit, ce n'était que des mots, et il n'avait pas l'habitude de parler de tout ça d'un seul coup. La vie. Leur vie commune. Mais les raisons ? Là, il sirotait un verre de rouge, bien décidé à se limiter à une demi-bouteille, et cela lui fit penser à la tentative de reconstituer les faits et gestes d'une personne disparue, grâce aux témoignages des gens.

Thomas savait que, à certains endroits précis du Grand Copenhague, voire un peu plus loin, dans le nuage immense de données des caméras de surveillance, il devait se trouver des images sur lesquelles les proches pourraient reconnaître Michael Arnum, à côté du poteau d'une station-service, dans la file d'attente d'un fast-food, sur un quai au milieu d'autres voyageurs. Pendant ces quelques secondes où il avait été capturé par l'œil de la caméra, était-il conscient des raisons de sa disparition ? Si l'on trouvait la bonne caméra, la question resterait sans réponse.

Et les raisons pour lesquelles Merete l'avait quitté ? Il aurait pu lui demander. Elle avait seulement déménagé, elle n'avait pas disparu. Il n'avait pas posé de question. Quand il avait fini par s'extraire du brouillard et de la paralysie, il avait saisi que comprendre ne changerait rien. Alors qu'il tâtonnait encore, il y avait des moments où il se voyait sous un angle neuf, comme si, pour la première fois, il était en contact avec une instance de surveillance qu'il avait complètement ignorée. Il voyait un homme qui, une grande partie du temps, fréquentait l'envers de la société.

Au fil des ans, Thomas avait vu des personnes mortes et des personnes qui avaient été brutalisées, il avait également vu des gens coupables d'actes que n'importe quelle personne normale n'aurait même pas pu imaginer. Il avait vu l'abus et la déchéance, il avait vu des existences misérables et désespérées, il avait vu d'innombrables exemples de cynisme obtus et de détresse violente. Il savait qu'il en irait toujours ainsi, quelle que soit l'ampleur des efforts faits par la société, parce que, dans les bas-fonds pourris, la société n'était qu'un mot creux sans résonance, et quand il rentrait chez lui, c'était une performance en soi que de laisser tout cela derrière lui.

Une fois chez lui, la vie reprenait son cours normal, son chez-lui était synonyme de normalité. Merete lisait dans le canapé, Liv et Selma préparaient à manger dans la cuisine ou faisaient la vaisselle, quand il était tard et qu'elles avaient dû dîner sans lui. Ou bien elles étaient prises par leur téléphone portable, hors de portée, perdues dans les réseaux sociaux. Il était soulagé, presque heureux de pouvoir s'asseoir dans un salon chaleureux et de parler de choses banales, ou de ne rien dire, d'être là tout simplement, avec elles, et de regarder la télé.

Quand il finissait par rentrer, il n'avait rien à raconter, car il n'y avait rien de ce qu'il avait vu qu'il avait envie de partager. Il les écoutait d'une oreille distraite – et c'était là un reproche, et une raison suffisante pour Merete de se renfermer. Il avait su que son travail était un fardeau parce qu'ils ne savaient jamais à quelle heure il allait rentrer, ou s'il serait obligé de repartir, ou parce qu'il était sans cesse obligé d'annuler des choses qu'ils avaient prévu de faire ensemble, des invitations à dîner, des sorties pour faire les courses, des tournois de badminton, des réunions de parents d'élèves, des anniversaires. Il l'avait su, mais il avait ignoré que cela pouvait devenir la raison pour laquelle tout cela s'arrêtait. Était-ce bien cela, la raison ?

Cela lui faisait plaisir d'entendre Merete lui raconter sa journée, même s'il aurait rarement pu la résumer. Elle était professeur des écoles et enseignait les maths, la physique et le sport, et elle avait toujours quelque chose sur le cœur quand ils se retrouvaient le soir, qu'il s'agisse des intrigues de la salle des profs ou des défis posés par un élève en particulier. Il écoutait la voix agréable de Merete comme si elle lui fredonnait une berceuse. Une chanson du monde normal, où personne ne portait d'arme, où la plupart des mensonges n'étaient que de petites omissions, et où une infime minorité voulait foncièrement faire du mal aux autres.

Lorsque Merete lui avait annoncé sa décision et avait attendu vainement une réaction de sa part pendant de longues minutes de silence, il avait fini par lui demander si elle avait rencontré quelqu'un. Non, elle lui dit qu'elle n'avait personne, et il la crut, lui qui était formé à mettre en doute tout ce que les gens lui disaient. Il lui faisait déjà confiance avant même de lui poser la question. En vérité, il le lui avait demandé uniquement pour que l'on ne puisse pas dire qu'il n'avait pas réagi. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit de la soupçonner de mentir mais, de toute évidence, la confiance qu'il avait ne suffisait pas.

Elle ne quitta pas la maison tout de suite et, plus tard, il comprit qu'elle avait peut-être voulu lui donner une dernière chance. La décision de Merete n'avait peut-être été qu'une menace, mais il ne l'avait pas perçue comme telle, sur le coup. Lorsqu'elle trouva un nouvel endroit où vivre, elle dit d'un ton amer qu'elle était obligée de

prendre des décisions pour deux. Il lui demanda ce qu'elle voulait dire. Elle répondit qu'il avait laissé faire. Plus tard, il songea qu'il aurait dû lui demander si elle voulait dire avant ou après la première fois qu'elle avait annoncé qu'elle voulait divorcer. Au fond, cela revenait probablement au même.

Merete et les filles trouvèrent un appartement plus près du centre-ville. Liv et Selma avaient atteint cet âge où l'on passe le plus clair de son temps avec ses amies, et où l'on commence à penser à quitter la maison. Il les voyait rarement et se consolait en pensant qu'il les aurait vues presque aussi peu s'il avait encore vécu avec Merete.

Pendant des années, il avait eu du mal à trouver des sujets de conversation quand il se retrouvait seul avec les filles. En grandissant, elles étaient devenues très différentes. Liv se décrivait comme une féministe de quatrième génération, Selma s'intéressait surtout à la mode.

Elles étaient devenues des femmes peu à peu, au point qu'il n'aurait su dire quand cela était arrivé. Merete aurait sûrement vu cela comme l'expression de tout ce qui clochait. Tout le monde lui disait que c'était normal que les adolescentes se comportent de manière hystérique et infernale, peut-être s'y était-il mal préparé. Peut-être n'était-il pas fait pour avoir des filles. Il était sans doute plus du genre à donner une tape sur l'épaule et à shooter dans un ballon.

Il lui arrivait, comme ce soir, d'être perdu dans ses pensées, et d'être tenté de prendre le vieux album photo sur l'étagère. Ils avaient également partagé les photos, et il y avait des trous dans les pages en plastique qui retraçaient l'enfance des filles. Plus d'une fois, il s'était dit que c'étaient les mêmes photos que tous les gens avaient de leurs enfants. Cela n'avait donc pas tellement d'importance s'il en manquait certaines. Les photos en sa possession montraient pleinement que leur vie avait été parfaitement normale. Pour Thomas, ce constat lui apportait un profond sentiment de satisfaction. Il n'avait pas besoin de se démarquer.

Par exemple, il pouvait s'arrêter sur la photo d'une piscine à la Costa del Sol. Liv et Selma avait sept et neuf ans. Des épaules fines et bronzées qui dépassaient de maillots de bain de couleur vive. Des sourires avec des dents qui manquaient. Légèreté. Il était lui-même sur la photo, bras tendus. Le silence ne régnait pas encore entre eux, ils ne butaient pas encore sur trop de mots inhabituels qui venaient d'ailleurs et entravaient la communication simple. Cela passait si vite. Les anciens de la famille l'avaient toujours dit sur le ton du prêchi-prêcha, mais il les avait écoutés d'une oreille distraite. Et lui-même se retrouvait aujourd'hui à repenser au passé.

Être parent, c'est une tâche limitée dans le temps, et l'on n'y pense pas quand on est pris par ça. Un soir comme celui-ci, Thomas se demandait s'il se serait quand même senti comme un père raté si Merete n'était pas partie. Il y avait plus de déception que de chagrin dans ce constat. Liv et Selma avaient eu des choses gentilles et drôles à raconter sur lui quand il avait fêté son anniversaire et que, pour une fois, ils étaient réunis. Pourtant, il avait éprouvé une sensation de vide. Les mots sonnaient davantage comme un ersatz de ce qui manquait que comme une description de ce qui s'était passé.

Il contempla la photo de Michael Arnum sur l'écran de l'ordinateur. Thomas n'aurait jamais envié la fortune de l'homme disparu, mais il ne put s'empêcher de penser à ce qu'avait dit Signe Arnum au sujet de son père. Nous sommes très proches. Frederik n'était pas proche de son père. Michael Arnum avait été au moins aussi absorbé par son travail que Thomas. Peut-être qu'il était simplement plus doué avec les filles.

En ce qui concernait l'enquête, le mystère de la disparition de Michael Arnum connut une explication satisfaisante dès le lendemain après-midi. C'était donc mardi, et quatre jours s'étaient écoulés. On avait lancé un avis de recherche le matin même, et la presse ne s'était pas fait attendre. Michael Arnum faisait la une des éditions Internet des journaux mais, jusqu'alors, Thomas avait réussi à éviter de parler avec les journalistes qui appelaient. Son service avait eu accès aux informations bancaires d'Arnum et il était en train d'étudier les mouvements sur ses différents comptes quand le standard lui passa un appel de la police du Syd-og Sønderjylland.

Un collègue du Jylland l'informa que la Mercedes noire de Michael Arnum avait été retrouvée à Vejers Strand. La voiture n'était pas fermée à clef, le numéro d'immatriculation correspondait à l'avis de recherche. On avait également trouvé sur le rivage une paire de chaussures d'homme de marque Church, de pointure 45. Dans la voiture, on avait également trouvé un téléphone portable éteint, une pochette en plastique contenant une page déchirée et ce qui ressemblait à des résultats d'analyses de laboratoire.

« C'est un poème ? demanda Thomas.

— Je ne comprends pas, dit le collègue.

— La page du livre.

— En tout cas, ce sont des lignes courtes. Qu'est-ce que ça dit... La mer et les mots... »

Thomas demanda à son collègue de lui envoyer par sms des photos du contenu de la pochette avant que les originaux ne leur soient transmis. Après avoir raccroché, il se repencha sur l'écran. Il n'y avait aucun mouvement sur les comptes après vendredi midi. Si Michael Arnum avait fait le plein de sa voiture pour aller sur la côte de la mer du Nord, il avait dû s'en charger à l'avance. Le téléphone de Thomas émit un petit signal sonore. Les résultats d'analyses étaient trop flous pour qu'il puisse les lire. Après la page du livre, il reçut une photo d'une paire de chaussures noires dans le sable.

Il agrandit la page arrachée sur l'écran de son téléphone. Elle était cornée en haut, dans le coin gauche. Le collègue n'avait pas photographié l'autre côté de la page. Thomas prit le petit livre gris sur son bureau et compara la typographie :

*Face à moi il y a la mer, derrière moi, les mots :
je donne à la mer le pouvoir
de me reprocher mes mots sur les mots...
Les mots se moquent de ma mer : elle est trop vide,
disent-ils, trop inexorablement grise. Il est trop tard...*

Il était logique d'interpréter la page arrachée comme une lettre d'adieux. Dans ce cas, le suicide était prémédité, puisque Michael Arnum avait pris le petit volume gris dans sa bibliothèque au minimum le vendredi matin, et qu'il avait arraché la page avant de se rendre à son travail.

Une demi-heure plus tard, Thomas se gara devant l'entreprise Arnum & Søn à Brøndbyvester, un immeuble de bureaux anonyme de trois étages, avec une grande baie vitrée devant l'accueil. Chaque matin, Michael Arnum avait monté les mêmes marches, il était passé par la même porte à tambour. Il avait fait un signe de tête à la réceptionniste, il avait pris l'ascenseur ce vendredi, cependant, dans sa sacoche en cuir, en plus de son ordinateur portable, il avait des analyses d'un laboratoire et une page d'un recueil de poésie intitulé *Le Poids de la poussière*.

Thomas prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage où une secrétaire l'accueillit et le fit entrer dans ce qui avait été le bureau de Michael Arnum. Susanne Arnum était assise au grand bureau. Elle se leva et lui serra la main.

Thomas lui montra les photos qu'il avait reçues sur son portable. Elle regarda les chaussures noires soigneusement posées sur le sable.

« C'est sa pointure, dit-elle. Elles pourraient être à lui. Il s'est donc jeté dans la mer ? »

Elle le regarda d'un air qui n'exprimait rien.

« On dirait. Je suis désolé. »

Elle fit défiler la photo suivante.

« Là, on dirait des analyses de laboratoire.

— J'aurai l'original demain. Est-ce qu'il a dit qu'il devait se faire examiner ?

— Non, pas du tout. Et ça lui aurait bien ressemblé de ne rien dire. Il n'était pas vraiment du genre à pleurnicher. »

Elle dit ces mots avec une note de respect dans la voix. Thomas se dit que c'était la première fois qu'il l'entendait exprimer quelque chose qui rappelait un sentiment.

« J'aurais dû penser qu'il était peut-être malade, dit Thomas. Et que penses-tu du poème ? »

Elle jeta un coup d'œil sur l'écran avant de lui rendre son téléphone.

« Je ne lis pas de poésie. Pour moi, c'est juste des mots sur du papier. »

Elle regarda par la fenêtre. On voyait une zone de banlieue sans identité avec des bâtiments industriels et des entrepôts constitués d'éléments en béton gris, séparés par de modestes bouquets de végétation. Un peu plus loin, on apercevait les feux qui changeaient de couleur à un carrefour de voies express.

« J'ai pensé que ces mots représentaient peut-être une sorte d'explication. Même si ce ne sont pas les siens », dit Thomas.

Elle se retourna vers lui.

« Eh bien, s'il est mort, il est mort.

— Qui était son médecin ? »

Ses lèvres se crispèrent légèrement. De fines rides perpendiculaires apparurent au coin des lèvres sur une peau par ailleurs lisse. Elle donna le nom du médecin et trouva ses coordonnées sur son portable.

Dans l'ascenseur, Thomas se dit que Susanne Arnum faisait presque exprès de le provoquer et de l'amener à la soupçonner, ou, du moins, à tiquer face à son indifférence apparente. Peut-être faisait-elle simplement partie de ces gens qui ne montrent pas ce qui se passe en eux. Comme son mari.

Dans les médias, le suicide était déjà un fait acquis. Dès le lendemain, l'histoire apparut également dans les pages des journaux. Aux yeux des journalistes, si l'on n'avait pas encore trouvé le corps, cela n'était visiblement qu'un détail accessoire. Le courant est fort sur les rives de la mer du Nord, chaque été, des baigneurs sont emportés et se noient, il arrive que l'on ne retrouve jamais certains. Le surlendemain, le jeudi, on ne parlait plus du disparu nulle part.

En fin d'après-midi, Thomas se rendit à Rungsted. Le médecin d'Arnum avait son cabinet dans un pavillon près de la gare. Thomas resta dans la salle d'attente jusqu'au départ du dernier patient. Le docteur était un petit homme chauve avec une moustache grise. Thomas nota qu'il portait une blouse blanche. Depuis son enfance, il était rare de voir un praticien avec une blouse. Il l'interprétait comme une tentative déplacée des médecins de s'afficher comme des démocrates, et il éprouva aussitôt de la sympathie pour le docteur à la moustache grisonnante. Sans pouvoir l'expliquer, il était quasiment certain que Michael Arnum avait également apprécié qu'il porte une blouse blanche.

« Ça m'a fait un choc, déclara le médecin. Je sais ce que tu vas me demander, mais il n'a fait aucune allusion à quoi que ce soit. Et je peux dire qu'il était dans une forme excellente - si je peux me permettre. »

Il avait les mains sur le ventre, les coudes sur les accoudoirs de son fauteuil de bureau dans lequel il se balançait d'avant en arrière.

« Tu le connaissais bien ?

— Nous étions amis. » Il regarda Thomas et ses yeux noirs s'embruèrent. « On jouait au golf ensemble. Nous allions à des expositions ensemble. Oui, je collectionne un peu. Il avait l'œil pour l'art. Tu te rends compte, je suis en train de parler de lui au passé. J'ai pourtant envie de dire que nous étions proches, on se faisait des confidences. Enfin, autant que faire se peut avec Michael. Je ne comprends rien.

— A-t-il pu faire une dépression ?

— Je ne suis pas psychiatre. Il était pensif, parfois un peu introverti, mais dépressif... Non, je ne crois pas.

— Il y avait ça dans sa voiture. »

Thomas lui tendit les feuilles comportant des colonnes de chiffres qu'il avait reçues de la police du Syd-og Sønderjylland.

Le médecin mit ses lunettes et les étudia.

« Je ne comprends pas. Il manque la première page, ça n'a ni queue ni tête, dit-il en restant penché plusieurs secondes sur le document. Cela ne vient pas d'un hôpital danois. Je ne sais pas pourquoi il est allé en Allemagne. »

Il reposa les feuilles et ôta ses lunettes.

« Que disent les chiffres ?

— Comme je l'ai dit, il manque la première page, dit le médecin, d'un ton presque fâché. Oui, que disent les chiffres ? Eh bien, ils disent que le patient a un cancer du pancréas, voilà ce qu'ils disent. Un laboratoire danois serait parvenu aux mêmes conclusions.

— À ton avis, pourquoi a-t-il consulté en Allemagne ?

— Il allait souvent en Allemagne. L'entreprise a des bureaux à Stuttgart. Qu'est-ce que j'en sais ? Il n'a pas souhaité que je m'occupe de l'examen.

— Et qu'est-ce qu'il manque, là ?

— Il manque les informations générales sur le patient. Je suis bien incapable de dire pourquoi il les a enlevées.

— Est-ce que tu dirais que c'est une condamnation à mort que nous voyons là ?

— Ce n'est pas aussi simple que ça. Il existe des traitements, mais bien entendu, c'est très sérieux. » Il se tut un instant. « Il y a une chose que les gens ne saisissent pas. Dans certains cas, il ne s'agit pas de traiter la maladie. Parfois, il peut s'agir de vivre avec la maladie - tant que c'est possible.

— Ça ressemble bien à un motif, en tout cas », dit Thomas.

Le médecin le dévisagea.

« Michael n'était pas ce genre de personne. Je peux l'affirmer, même si... »

Il se laissa retomber contre le dossier stabilisé par des ressorts sans terminer sa phrase.

Les jours suivants Thomas Gram fut obligé de se consacrer à d'autres affaires. Ce n'est qu'aux heures avancées de la soirée, juste avant de se mettre au lit, qu'il avait le temps de réfléchir à la disparition de Michael Arnum. Il le savait, ce n'était qu'une question de temps, puis la justice considérerait le disparu comme décédé, et

l'affaire serait classée. Les mots du médecin, mi-désolé, mi-vexé, lui revenaient sans cesse : « Michael n'était pas ce genre de personne. Je peux l'affirmer. » Il revit Susanne Arnum au bureau de son mari, avec les rides d'un sourire sur son visage impassible. « Eh bien, s'il est mort, il est mort. » Et dans ce cas, peu importait pourquoi ?

Un vendredi soir, alors qu'il parcourait une nouvelle fois ses notes résumant ses entretiens avec les enfants de Michael Arnum, Thomas s'arrêta sur ce que Frederik lui avait dit avant d'être interrompu. C'était sa mère qui avait voulu réorganiser l'entreprise familiale. À l'origine, Michael ne voulait pas la reprendre après son père. Le problème, c'était l'oncle de Frederik, le frère de Michael.

Même si c'était le week-end et qu'il était en congé, Thomas téléphona le lendemain matin à Frederik Arnum. Frederik avait l'air endormi quand il finit par décrocher. Il avait sûrement été de garde jusqu'à tard dans la nuit. Thomas lui demanda le nom et l'adresse de son oncle.

« Je ne comprends pas, dit Frederik. L'affaire n'est pas réglée ?

— Il reste juste un détail sur lequel je dois l'interroger, pour que les choses soient en bon ordre. Un dernier truc à vérifier. Je suis en train de rédiger le rapport final.

— Est-ce que je peux aider ?

— C'était comment son nom, déjà ? »

Frederik n'avait jamais mentionné le nom de son oncle.

« Jørgen. Si tu veux, c'est le mouton noir de la famille.

— Je croyais que c'était toi ? » dit Thomas, tout en faisant une recherche sur Jørgen Arnum sur Google.

Il entendit un soupir narquois au bout du fil.

« Disons que nous sommes deux.

— Il s'occupe bien d'antiquités, n'est-ce pas ?

— De bric-à-brac, plutôt. »

Thomas prit un bain, s'habilla et monta dans sa voiture pour aller en ville. Il se répéta ce qu'il venait de dire au téléphone à Frederik. Un dernier truc à vérifier. Jørgen Arnum tenait une boutique de brocante dans Ravnsborggade, juste à côté du Nørrebro Teater. Thomas trouva une place de parking à Sankt Hans Torv et fit le reste à pied.

La boutique faisait un coin. Il y avait des vieilles chaises et des lampes sur le trottoir, des figurines en porcelaine, des bougeoirs en laiton et des caisses de vieilles cartes postales étaient posés sur une table. La boutique était pleine jusqu'à la gueule. Beaucoup d'objets n'étaient même pas très vieux, le bois décapé et les tissus à carreaux des meubles exposés dégageaient plus une impression d'abandon que de nostalgie. Il y a trop de choses dans ce monde, songea Thomas.

Une clochette tinta quand il poussa la porte. Il faisait sombre dans le magasin. Il entendit une chaise racler le plancher tout au fond, derrière le fouillis qui sentait l'humidité. Jørgen Arnum ressemblait à son frère, sauf que, chez lui, tous les traits étaient plus marqués, les yeux encore plus creux. Ses cheveux gris, mi-longs, tombaient sur les côtés. Un grand foulard bleu cobalt était entortillé plusieurs fois autour de son cou. Thomas se présenta.

« Je me disais bien que tu viendrais, dit le brocanteur d'une voix de fumeur.

— Tu as parlé avec ton neveu ? »

Jørgen Arnum toussa avant de répondre.

« Je ne leur ai pas parlé. Nous ne nous parlons pas. »

Il montra le chemin. Une seule lampe avec un abat-jour jauni éclairait l'arrière-boutique. Ils s'assirent chacun dans un fauteuil. Les ressorts de celui de Thomas avaient lâché. Il eut l'impression de s'enfoncer dans le siège.

« Alors, vous l'avez retrouvé ?

— Non, malheureusement. Il est d'ailleurs assez peu probable qu'on le retrouve.

— C'est sûr, les poissons l'ont mangé.

— Tu disais que tu attendais ma visite.

— J'ai dit ça, moi ? Je dis tellement de trucs. Je peux t'offrir un whisky ?

— Non merci, je viens de prendre mon café du matin.

— C'est drôle, ça. Mais je peux te filer un café pour le faire descendre, si tu veux. »

Jørgen Arnum parlait avec un accent de Copenhague bourgeois et démodé. Il y avait un décalage entre sa voix et son apparence négligée. Son verre était prêt sur un tabouret à côté de lui. Sa main trembla quand il se servit.

« Eh bien, *skål* ! »

Il but une rasade adulte.

« Vous ne vous voyez peut-être pas souvent, ton frère et toi ?

— Oui, c'est triste à dire.

— Il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre.

— Ah, moi aussi, je connais bien ça.

— Michael était l'aîné, n'est-ce pas ?

— Et le plus intelligent. Toujours le plus intelligent, toujours l'aîné.

— Mais n'y a-t-il pas eu une histoire, comme quoi il aurait préféré ne pas reprendre l'entreprise de votre père ?

— Notre père était un sale con. Je sais bien que c'est pathétique de pleurnicher tant d'années après. D'ailleurs, je ne pleurniche pas, c'est toi qui poses des questions. J'ai toujours dit qu'on a la vie qu'on mérite. Mais ça veut simplement dire que l'on n'a pas toujours choisi la vie que l'on a.

— Je ne te suis pas tout à fait.

— Eh bien, moi non plus.

— Tu pourrais essayer de m'expliquer ? »

Jørgen Arnum vida son verre et s'en resservit un autre.

« Aujourd'hui, les jeunes font fichtrement ce qu'ils veulent. Autrefois, c'était différent. Nous étions envoyés en pension, et c'était très chic, d'ailleurs, mais tu comprends, il ne nous serait jamais venu à l'idée de nous révolter. En réalité, on se ressemblait, sauf que j'étais l'idiot qu'il devait protéger, et dont il devait s'occuper. Michael était le gars intelligent. En fin de compte, ça l'a rattrapé.

— Que veux-tu dire par "ça l'a rattrapé" ?

— Bien entendu qu'il était destiné à reprendre l'affaire. Mais il aurait préféré étudier la littérature comparée. Il rêvait de devenir écrivain. Ah mais, pardon ! C'est la seule fois où je l'ai entendu se disputer avec notre père. "Je ne vais pas laisser l'œuvre de toute ma vie à l'autre crétin !" Alors, à la place, il s'est retrouvé à l'École des hautes études commerciales.

— N'aurait-il vraiment pas pu s'émanciper ?

— Je ne sais pas. Et puis, il a rencontré Susanne. Je n'ai jamais vu un homme aussi amoureux. Je suppose que tu l'as vue, mais tu aurais dû la voir autrefois. Elle était éblouissante. »

Il reprit une gorgée.

« Il est difficile de la cerner, dit Thomas.

— Tu es marié ? »

Jørgen Arnum le fixa d'un regard inquisiteur tout en réprimant un rot.

« Plus maintenant.

— *I'm a has-been too*, dit-il en exagérant son accent anglais. Il y a un moment où l'on oublie tout ce qu'il y avait de beau à être avec une femme. C'est ça qui est triste : oublier d'être triste. Je raconte des bobards, ou quoi ?

— J'ai bien peur que oui.

— Mais, à un moment... À un moment, avant d'être un gros lard impuissant, tout, dans la vie, oui, tout est guidé par l'attrance.

— Je n'y avais jamais pensé.

— D'autres diront que l'on est tout le temps obsédé, mais je n'aime pas ce mot, et Dieu sait que je ne suis pas un cul-bénit. On peut toujours faire des bêtises, ce n'est pas la question. "Obsédé" ne recouvre pas ce sentiment bien plus vaste, le sentiment d'être totalement concentré, concentré, à fond, à fond. Tu piges ? »

Thomas revit Merete, autrefois. À une autre époque. Des fragments de situations qui, pour une personne extérieure, auraient été totalement dénuées d'intérêt.

« Eh bien, c'était comme ça aussi pour Michael, poursuivit-il. Sa vie, c'était comme un film français, et elle était Stéphane Audran. Je ne mens pas. Il était prêt à oublier tout. Oublier qui il était. » Jørgen bascula la tête en arrière afin de récupérer la dernière goutte du verre. « En revanche, elle, elle n'a rien oublié, ajouta-t-il en pinçant les lèvres.

— Et elle a vu les possibilités de reprendre l'entreprise de son beau-père ?

— Je ne pouvais pas l'encadrer.

— Mais il les a bien vues également. Ces possibilités.

— Bien sûr, ce n'est pas la question. Mais il a changé.

— Changé ?

— Je me trompe peut-être. Nous avons perdu le contact. »

Il garda son verre vide à la main tout en regardant le fouillis de meubles hérités d'un autre temps.

Six mois après la disparition de Michael Arnum, la justice rendit un jugement déclaratif de décès, et l'affaire fut classée. Un an et demi plus tard, Thomas Gram reçut un courriel de la Guardia Civil à Málaga. Ce fut un choc quand il vit le nom de Michael Arnum dans l'objet du message.

Le courriel était rédigé dans un anglais maladroit. Il disait à peu près que, en lien avec l'avis de recherche concernant la personne susmentionnée, on pouvait notifier les éléments suivants : le nom de cette personne était apparu fortuitement en lien avec une autre enquête – où, dans le cadre d'une enquête sur des faits de terrorisme, on avait épluché les factures d'une agence de location de voitures locale. Un permis de conduire au nom de la personne recherchée avait été utilisé comme pièce d'identité le mois suivant sa disparition. On avait payé avec une carte de crédit internationale émise par une banque suisse.

Thomas n'avait pas prêté attention au fait que, par erreur, l'avis de recherche de Michael Arnum n'avait jamais été annulé. Il essaya plusieurs fois d'appeler Susanne Arnum, sans succès. La journée était chargée, et c'était seulement pendant les pauses, et lorsqu'il était en voiture, qu'il avait le temps de réfléchir à ce que pouvait bien signifier l'information reçue. Il était possible que quelqu'un se soit emparé du portefeuille de Michael Arnum, avec son permis de conduire et ses différentes cartes de crédit, mais était-ce plausible ?

Une autre possibilité, plus imprévisible, se fit insistante. Une possibilité qui collait avec le fait central de cette affaire classée. On n'avait pas retrouvé le corps d'Arnum. Peut-être n'était-il pas mort. C'était peut-être pour cela qu'il manquait la première page des résultats d'analyses, avec les informations générales sur le patient. Ce n'était peut-être pas Michael Arnum qui avait été testé pour un cancer du pancréas. Il allait souvent en Allemagne, son travail l'amenait naturellement à rencontrer du monde dans des hôpitaux, dans des réunions avec leur direction, et peut-être avec des médecins. Pouvait-on imaginer qu'il avait eu la possibilité de dérober le dossier d'un inconnu ?

En fin d'après-midi, il prit l'autoroute de Helsingør. On était à la mi-décembre. Des guirlandes électriques étaient accrochées sur de nombreuses portes de villas et dans les arbres des jardins. Chez les Arnum aussi, les deux arbres à feuilles persistantes qui flanquaient l'entrée étaient illuminés par des petits points électriques. Thomas ne se rappelait pas que ces deux arbres étaient là quand il était venu la première fois, mais c'était peut-être parce qu'ils n'étaient pas éclairés.

La porte fut ouverte par une jeune fille en chemisier blanc et jupe noire. Elle lui sourit et lui souhaita la bienvenue, comme s'il était attendu. Susanne Arnum apparut derrière elle dans une robe moulante rouge corail. Elle avait une coupe de champagne à la main. Les fois précédentes où Thomas l'avait rencontrée, elle portait des couleurs sombres. Du reste, elle avait l'air différente. Ses cheveux étaient plus longs, assez pour faire un chignon lâche qui rehaussait ses pommettes saillantes. Cette fois-ci, elle souriait vraiment.

« Quelle surprise !

— J'ai essayé d'appeler, dit-il.

— Mais ne reste pas là comme ça, enlève ton manteau ! »

Elle rit et le prit par le bras quand la jeune fille se chargea de son manteau.

« J'ai organisé une petite fête, dit-elle. Mais toi aussi, tu as sûrement besoin d'une petite coupe de champagne. »

Thomas se rendit compte qu'elle était légèrement éméchée. Elle le présenta à ses invités qui formaient des groupes éparpillés dans le grand salon, mais elle ne dit que son nom. Il pouvait être une nouvelle connaissance, sans plus. Certains invités le saluèrent avec des grands sourires, comme s'il était plus qu'une simple connaissance. Thomas se dit qu'ils pensaient peut-être qu'il était la véritable raison de cette fête.

Peut-être avait-elle la même impression. Peut-être jouait-il involontairement un petit jeu qu'elle avait inventé sur le coup, parce qu'il était soudain apparu dans l'entrée. Il l'observa quand elle le laissa à l'une des portes vitrées qui donnaient sur le Sund, on l'avait appelée ailleurs.

Jørgen Arnum avait raison, elle pouvait faire penser à Stéphane Audran. Après la conversation dans la boutique de Ravnsborggade, Thomas avait vu plusieurs films des années soixante et soixante-dix avec la star française, quand il ne savait pas quoi faire certains soirs. L'actrice sensuelle était raffinée d'une façon qui était passée de mode. Sa séduction reposait sur autre chose, quelque chose de plus complexe et plus subtil que le désir.

Un homme rubicond en blazer et chemise à rayures s'approcha et trinqua avec lui. Il avait l'air un peu plus âgé que Thomas, il était dégarni, avec des boucles sur la nuque et un foulard.

« Je ne t'ai jamais vu ici, comment connais-tu Susanne ?

— J'ai réglé quelques problèmes pour elle.

— Très bien. Production ou marketing ?

— Marketing, dit Thomas en acquiesçant.

— Formidable, dit l'homme. C'est une fille formidable, je dois le dire. Elle s'est retrouvée à devoir se débrouiller toute seule.

— Tu connaissais Michael ?

— Tu sais quoi ? Je crois que, au fond, personne ne le connaissait. Et si tu demandes à Susanne, elle ne pourra pas dire non plus qu'elle le connaissait. OK, il était malade, mais faire une chose pareille, comme ça. Si c'était moi, j'aurais pris mon fusil de chasse et je me le serais mis dans la gueule. Dehors, bien sûr. On ne va pas saloper les tapis ! »

Il rit et vida sa coupe. Susanne s'approcha d'eux.

« Vous vous amusez bien ? Erik, ta femme s'ennuie sans toi !

— Ça sera bien la première fois en vingt-cinq ans ! »

Ils pouffèrent de rire. Le nommé Erik s'éloigna. Susanne prit Thomas par le bras.

« On va passer à côté », dit-elle.

Ils entrèrent dans ce qui avait été le bureau de Michael Arnum. Elle referma la porte derrière eux. Au mur, derrière le bureau, là où il y avait eu des livres du sol au plafond, on avait désormais accroché un grand tableau abstrait aux couleurs criardes.

« Oui, dit-elle, c'est bien un Jorn. Je ne te dirai pas combien ça m'a coûté. Mon comptable a eu une attaque. »

Thomas nota qu'elle employait le pronom possessif au singulier. *Mon* comptable. Mais quoi de surprenant ? Son ami Erik avait raison, elle avait dû se débrouiller toute seule.

« Tu dois te demander pourquoi je suis venu. »

Elle le regarda un instant avant de sourire.

« Maintenant que tu le dis. »

À retardement, juste avant son sourire, c'était comme si une faille s'était ouverte.

« C'est vrai, dit-il. Tu ressembles vraiment à Stéphane Audran.

— Oh, merci. »

Elle sirota sa coupe tout en soutenant le regard de Thomas.

« Ce n'est pas de moi. »

Elle cilla, comme si elle était sur le point de perdre le contrôle de la situation.

« Pourtant, c'était une bonne phrase de drague. »

Elle était redevenue elle-même, la femme sûre d'elle.

« C'est Jørgen qui l'a dit. Le frère de Michael.

— Mon Dieu, tu lui as parlé, à lui aussi. »

Elle posa son verre sur le bureau impeccable et s'appuya sur le rebord, en croisant les bras.

« Alors dis-moi, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta visite ? »

Thomas laissa passer quelques secondes avant de répondre. C'était comme s'il se regardait de loin, face à Susanne Arnum, tout en contrôle et, il fallait l'avouer, bien séduisante.

« Cela m'a toujours travaillé que Michael ait été déclaré mort sans que l'on ait retrouvé son corps. Cela m'a également travaillé que son nom n'apparaisse pas sur les résultats d'analyses qui ont été trouvés dans sa voiture, parce qu'il manquait la première page. »

Il se tut à nouveau.

« Ce n'est pas seulement pour ça que tu es venu. »

Le ton de Susanne Arnum était plus feutré.

« Le permis de conduire de Michael et sa Mastercard suisse ont été utilisés pour louer une voiture à Málaga trois semaines après sa disparition. »

Elle se leva du bord du bureau et alla à la fenêtre. Une bande de petits points lumineux au cœur de la nuit d'hiver marquaient la côte suédoise. Il s'avança d'un pas vers la silhouette qui lui tournait le dos.

« Il y a une chose que je ne comprends pas, dit-il. Si ton mari souhaitait vivre une autre vie, pourquoi n'a-t-il pas simplement demandé le divorce ? »

Il ne pouvait pas voir le visage de Susanne Arnum dans la vitre, juste le contour obscur de sa tête.

« Je vais essayer de t'expliquer, dit-elle sans se retourner. Il y a une raison si nous avons décidé de ne pas être cotés en Bourse. Nous n'avions pas envie d'enrichir un troupeau d'actionnaires. Nous voulions tout réinvestir dans l'entreprise.

— Tu dis "nous".

— Je sais bien ce que t'a raconté Jørgen. Je connais sa version. Le fait est que Michael était bien capable de voir la nécessité de se développer. C'est un marché extrêmement compétitif. Sois tu te développes, soit tu meurs. Le problème avec un divorce, c'était que l'entreprise vaille autant d'argent. Je n'aurais pas eu les moyens de racheter sa part. Comme je l'ai dit, tout est investi dans la production. Réaliser l'ensemble, vendre les parts, cela aurait été synonyme de fermeture. De tirer un trait sur tout ce pour quoi nous nous étions battus. »

Elle se retourna et croisa le regard de Thomas.

« De tirer un trait sur ce à quoi il avait consacré sa vie, que ça lui ait plu ou non.

— Il aurait pu choisir de te confier l'entreprise. Tu l'aurais indemnisé.

— Tu veux dire qu'il m'aurait permis de l'entretenir ? » Elle secoua la tête. « Tu ne connais vraiment pas Michael. Il se peut qu'il en ait eu marre de tout ça, mais il a toujours fait attention à sa réputation. »

Elle fit un mouvement de tête en direction de la porte du salon qui était close. Une boucle de ses cheveux s'était détachée du chignon. Thomas pensa à ce que Jørgen Arnum avait dit sur Susanne : ressentir son pouvoir de séduction impliquait une manière plus vaste de se sentir concentré.

« Et vos enfants ?

— Ils sont grands. Il a dû se dire que c'était désormais à son tour de vivre. Frederik ne voulait pas de lui. Signe le vénére. On peut dire qu'elle est le prix qu'il a dû payer.

— Je lui ai demandé si ses parents s'aimaient.

— Tu n'as peur de rien.

— Elle a répondu qu'elle ne savait pas. »

Susanne se détourna à moitié. Elle appuya une épaule contre le bord de la fenêtre et croisa à nouveau les bras.

« Parfois, c'était difficile de le savoir. Si, Michael était fou de moi, au début. Le déséquilibre vient de là.

— Alors tu as épousé un homme que tu n'aimais pas pour pouvoir reprendre l'entreprise de son père ? »

Elle se tourna à nouveau vers Thomas.

« J'avais une idée. Mon beau-père m'adorait également. Ce n'est pas si simple. Michael était passionnant, quand je l'ai rencontré. Il avait voyagé. Il avait fait le tour de l'Amérique latine et il était parti pendant plus d'un an. Il y avait un rebelle en lui...

— Et tu as sauté sur l'occasion...

— D'où je viens, on sait saisir une chance quand elle se présente. Nous n'avons pas les moyens d'avoir des beaux sentiments. Tu sais bien de quoi je parle. Toi aussi, tu viens d'un milieu modeste, si je ne me trompe ? »

Thomas n'avait pas souvenir que quelqu'un lui ait jamais parlé de cette façon. Il se sentit percé à jour, mais qu'est-ce qui lui avait permis de penser cela ?

Elle s'approcha de lui, tout près, et posa une main sur sa poitrine. Il sentit la chaleur de sa main à travers sa chemise. Elle le prit par le revers de sa veste, comme si elle voulait jauger la qualité du tissu en laine.

« Tu es toujours en service, Thomas Gram ?

— Presque toujours. »

Il ne se dégagea pas, elle le regarda droit dans les yeux.

« Écoute. Si Michael vit ailleurs, c'est parce qu'il le veut. Personne ne l'aurait kidnappé et ne l'aurait gardé prisonnier sans se manifester ou le tuer. Crois-moi, il a eu ce qu'il a voulu. »

Thomas ne réussit pas à savoir si, comme dans un film, avec un mouvement presque imperceptible, elle avait tendu son visage vers le sien, car une voix se fit entendre derrière eux, et elle s'écarta brusquement.

« Hello, hello ! Oh... Par-don ! »

Il entraperçut la femme qui avait ouvert la porte, passé la tête pour la refermer aussitôt.

« Nous ferions mieux de rejoindre tes invités », dit-il en passant le premier.

Personne ne semblait avoir remarqué leur absence. La femme qui les avait surpris parlait avec un homme et une autre femme. Elle ne semblait pas être en train de leur révéler des détails croustillants. Pourtant, Thomas se sentit obligé de rester, en tout cas tant que cette femme restait là aussi.

Susanne le raccompagna quand il se dit qu'il pouvait enfin s'éclipser. Il était l'un des derniers à partir. La jeune fille l'aida à enfiler son manteau. Il fit la bise à Susanne, comme s'ils étaient bons amis.

« Tu peux revenir un autre soir, dit-elle avec un sourire en coin. Maintenant que c'est quasiment officiel. »

Thomas ne parla pas à son chef du courriel de la Guardia Civil. Il était certain que cela serait mal vu s'il demandait que le dossier de la disparition de Michael Arnum soit rouvert. Le service était débordé par les affaires en cours et, dans le cas d'Arnum, rien n'indiquait qu'un crime avait été commis.

Au début, il se dit que c'était l'enquêteur en lui qui avait du mal à accepter qu'une affaire ne soit pas élucidée, mais il y en avait d'autres sur lesquelles il avait facilement cessé de se poser des questions. Il continuait d'imaginer Michael Arnum à Vejers Strand. Il voyait la scène, était-ce juste après le coucher du soleil, ou peu avant l'aube ? La lumière grise sur la mer. La Mercedes noire dans le sable. Les chaussures noires soigneusement posées côte à côte sur le rivage, au bord de l'eau. Les grosses mouettes sur la surface lisse où les vagues s'abattaient et se retiraient. Une silhouettede solitaire qui s'éloignait sur la plage, peut-être sans autre bagage qu'un sac en bandoulière, ou un sac à dos.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce qui serait arrivé si Susanne et lui n'avaient pas été dérangés dans le bureau. Aurait-elle pu se donner à lui ? Il avait sûrement surinterprété ce qu'elle lui avait dit en le raccompagnant.

Il l'appela quelques jours plus tard. Il ne parvint pas à savoir si elle se trouvait à la villa de Vedbæk ou au bureau à Brøndbyvester.

« Il faut que tu m'excuses d'avoir déboulé comme ça au milieu de ta fête, dit-il.

— J'espère que ça n'a pas été trop gênant pour toi. »

Son ton enjoué le rassura. Bien sûr, elle ne l'avait pas envoyé bouler.

« Il y a un truc que je ne t'ai pas demandé, dit-il.

— Je pensais vraiment ce que je t'ai dit. »

Elle parlait doucement maintenant, et cela le troubla qu'elle puisse ainsi changer de registre d'un instant à l'autre.

« Au sujet de Michael ?

— Oui, ça aussi. »

Elle se tut.

« Dis-moi un truc..., commença-t-il, la gorge sèche.

— Oui ?

— Málaga. Pourquoi Málaga ?

— Pourquoi pas ? Tout le monde va à Málaga, pour le soleil, la chaleur. » Soudain, elle parut sur la réserve.

« Tu as l'intention de rouvrir l'affaire ?

— Ce n'est pas moi qui décide, mais, non, je n'ai rien fait.

— Pourquoi ne peux-tu pas le laisser tranquille ?

— On dirait que tu en sais plus que moi.

— Tu te rends compte que tu me fais de la peine ? Non, je parie que non, espèce d'idiot. »

Il ne répondit pas aussitôt, mais elle ne raccrocha pas.

« Je n'ai aucune envie de te faire de la peine.

— Bien sûr que non. Mais à propos de Málaga, je me souviens qu'il m'a raconté qu'il était allé tout seul en Andalousie. C'était juste après le lycée, et il était parti plusieurs mois. D'après ce qu'il m'avait dit, il avait vécu presque comme un vagabond.

— Est-ce qu'il a dit où il était resté ?

— C'était il y a très longtemps. Je me souviens que le nom avait une consonance arabe. Mo... et puis ce bruit de gorge, comme si on essayait de recracher un truc. Un village tout blanc sur une montagne avec vue sur la mer. Un paysage qui faisait penser à la lune. Je ne sais vraiment pas. Tu as peut-être envisagé de le rechercher ?

— Pas dans un cadre professionnel.

— Si seulement tu t'entendais. Dans quel cadre, alors ?

— Aucun.

— Tu es un homme bizarre, Thomas Gram. »

Une semaine avant Noël, Thomas atterrit à l'aéroport de Málaga. Vingt minutes plus tard, il était au volant d'une voiture de location et roulait sur le périphérique. Il se dirigea vers l'est. Le soleil d'hiver était vif, le ciel dénué de nuages. En contrebas, il y avait la mer et les petits villages de pêcheurs qui, au fil du temps, avait grossi pour devenir une zone ininterrompue d'hôtels, de logements de vacances et de centres commerciaux. Les montagnes se dressaient de l'autre côté et, de temps en temps, l'autoroute empruntait un tunnel. Il alluma l'autoradio, content de ne pas être obligé de réfléchir à quelque chose en particulier.

Il effectuait ce voyage à titre privé, il avait pas mal de RTT à récupérer et cela lui convenait de fuir les préparatifs de Noël. Une fois encore, il avait décliné l'invitation de Merete à passer Noël avec elle et les filles. Il savait qu'elles étaient déçues. Quand Liv et Selma l'avaient tanné à tour de rôle, il avait répondu que cela ne le gênait pas de rester seul. Les années précédentes, il s'était rendu extrêmement populaire auprès des collègues en se portant volontaire pour être de service le soir de Noël.

À mesure qu'il roulait vers l'est, les constructions s'espacèrent. Les montagnes étaient sauvages et nues, à l'exception de ces séries monotones de touffes d'herbe, de cactus et d'agaves aux hampes jaunies. La mer était d'un bleu uniforme et, entre la côte et l'autoroute, il longea les champs d'un blanc aveuglant où le soleil se reflétait sur le plastique des serres énormes.

La circulation se fit aussi plus rare. Thomas avait éteint l'autoradio. Il plongea en lui-même tout en parcourant la distance qui le séparait de son but inconnu. Un nom de lieu reconstruit à partir du souvenir de Susanne, une première syllabe qui lui avait paru arabe, et sa très vague mention de la description de Michael. Le téléphone le tira de sa torpeur éveillée.

« C'est Merete.

— Oui, bonjour.

— Mais t'es où, bordel ?

— Je ne te suis pas.

— Non, comme d'habitude, tu ne suis pas. On t'attend. Tu as oublié qu'on devait visiter cet appartement ? »

Il avait oublié. Merete l'avait appelé, quelques semaines plus tôt. Leurs contacts se limitaient principalement à des conversations téléphoniques. Elle lui avait rappelé que Liv avait envie de déménager. Selma ne tarderait pas non plus à la suivre. Avec les filles, elles avaient évoqué le projet d'un achat effectué par les parents. Si elles trouvaient un trois-pièces et le partageaient avec une copine, avec un peu d'aide, elles pourraient subvenir aux frais fixes. En outre, il y avait des déductions fiscales.

« Je n'ai pas oublié, dit Thomas. Mais je croyais qu'on était d'accord sur le fait que nous n'avons pas les moyens. »

Il avait consulté les sites des agents immobiliers. Même s'il hypothéquait le pavillon jusqu'à la dernière brique, il faudrait qu'elles aillent à Næstved ou à Slagelse pour trouver quelque chose d'à peu près abordable.

« Ça ne coûte rien de regarder. Et c'est aussi un moyen pour elles de se lancer dans le processus.

— Je trouve que ça n'a pas de sens de visiter un appartement quand on n'a pas les sous.

— Tu aurais pu le dire avant.

— Mais je l'ai dit.

— On était d'accord. Je l'ai noté sur mon agenda.

— Merete, je vais entrer dans un tunnel.

— Tu as passé toute ta vie dans un tunnel. »

Il perdit le réseau en entrant dans la montagne. Ses mains sur le volant changèrent de couleur sous la lumière artificielle, tout était orange ou gris. Et puis, elle avait sûrement raccroché. Furieuse, déçue, ou simplement résignée. Là, il se rappela qu'ils avaient bien pris rendez-vous pour cette visite. Sa mauvaise volonté lui avait-elle vraiment fait tout oublier, ou bien y avait-il autre chose ? Son travail, qui accaparait son temps et son attention ? Mais il venait de prendre des congés.

Ces derniers jours, il avait pensé à Michael Arnum et aussi à Susanne. Il s'était rendu compte qu'il avait été lent à la détente. Il y avait eu un moment où ils auraient pu être intimes, s'il l'avait voulu. Parce que l'occasion s'était présentée, parce qu'elle avait bu un peu plus de champagne que d'habitude. Parce que l'équivoque de la situation les avait fait se voir mutuellement sous un autre jour. Il se souvenait du ton de sa voix au téléphone. Elle avait dit la même chose que Merete. Tu es un homme bizarre, Thomas Gram.

Sinon, il était plutôt dénué d'imagination. Il était tombé amoureux de Merete parce qu'elle avait en elle une liberté qui lui permettait de faire des choses rebelles aux moments les plus inattendus. Elle lui avait appris à se libérer de sa voie toute tracée, mais c'est elle qui s'était mise à construire leur nid quand ils avaient décidé de vivre ensemble. Elle tomba enceinte de Liv presque aussitôt, et quand cela commença à se voir, elle se précipita pour

acheter une maison. Ni elle ni lui n'aimaient particulièrement le pavillon d'Emdrup, mais ce fut là où elle vécut la fin de sa grossesse. Elle insuffla tout son enthousiasme et tout son entrain à cet endroit mort et, rapidement, il déborda de bonheur domestique. Bien vite un deuxième enfant vint rejoindre le premier.

Dans les premières années, la tendresse contrebalança le train-train. Le sens de la vie, ce n'était pas un murmure suggestif ou l'envie de faire l'amour à n'importe quelle heure, le sens de la vie, c'était le quotidien et les joies des choses en commun. Le bricolage, les costumes de carnaval et les discussions sur l'école et la maison. Voir les enfants devenir des personnes ou, plutôt, voir la personnalité des enfants émerger des rondeurs des tout-petits et des combinaisons crottées. Puis vinrent les années critiques où l'idée que sa vie avait un sens était sans cesse interrompue par les courses chez Ikea.

Le soleil était couché et il ne discernait plus le paysage quand il tourna et se dirigea vers M. La route secondaire était bordée des inévitables cactus. La nuit tomba rapidement. Après encore un virage, il put voir les lampadaires du village et les maisons éclairées, là-haut, sur le flanc de la montagne invisible. Il suivit la route sinueuse jusqu'à ce qu'il ne puisse plus monter plus loin, et il trouva une place libre dans la rangée de voitures garées sous une falaise verticale.

Une petite rue escarpée conduisait à une place fortement éclairée, bordée de maisons blanchies à la chaux. Il faisait doux, il laissa sa veste dans la voiture. La place se terminait par quelques marches montant à une plateforme avec une rambarde grillagée qui donnait sur la nuit noire. Au loin, on distinguait les lumières des autres villages qui formaient comme des îles scintillantes. Quelques jeunes étaient assis sur le dossier d'un banc, en train de fumer. La place déserte ressemblait à des coulisses de théâtre.

Un bar, au coin, était encore ouvert, deux hommes au comptoir regardaient la télé. L'un d'eux était coiffé d'un bonnet. Une fille aux hanches larges et avec un anneau dans le nez prit sa commande. Les autres clients ne semblèrent pas noter sa présence. Après avoir eu sa bière, Thomas sortit son téléphone, rechercha une photo récente de Michael Arnum sur le Net et demanda à la serveuse si elle le connaissait. La fille se pencha, étudia la photo et secoua la tête puis, sans hésiter, elle lui prit le téléphone des mains et le montra aux deux messieurs. Thomas leur adressa un signe de la tête et déclara en anglais qu'il était un ami du Danemark. Il répéta le nom plusieurs fois. Ils regardèrent tour à tour Thomas et le téléphone, puis firent non de la tête.

Il récupéra son téléphone et demanda s'il y avait un hôtel ou une pension dans le coin. Tout était fermé, répondit l'homme au bonnet. De combien de nuits s'agissait-il ? Thomas haussa les épaules : deux, peut-être trois. L'homme lui dit de le suivre. Il prit une ruelle, s'arrêta devant une porte et ouvrit. Il n'y avait qu'une faible veilleuse allumée dans la petite réception. L'homme prit une clef dans le casier et le précéda dans un escalier étroit. La chambre donnait sur la place. Le groupe de jeunes avait quitté le banc. L'homme lui tendit la clef et lui demanda de déposer son passeport au guichet de la réception.

Peu après, Thomas marcha dans les rues blanches et désertes. Des étoiles rouge vif et bleu turquoise brillaient au-dessus de sa tête, annonciatrices des fêtes à venir. Cela lui parut soudain absurde d'être venu ici, à l'autre bout du continent, afin d'errer ainsi sans but. Il ne savait pas si c'était le bon village qu'il avait trouvé en examinant une vieille carte Michelin à la recherche d'un village qui commençait par Mo. Il ne savait même pas si Michael Arnum était réellement en vie.

Il passa devant un restaurant. Un groupe de messieurs d'un certain âge étaient en train de dîner dans un coin. Les informations passaient sur une télé accrochée au mur. Thomas commanda une soupe et regarda les images qui défilaient fugacement sur l'écran. En attendant sa soupe, il songea à se lever et à montrer la photo de Michael Arnum aux messieurs. Il ne bougea pas.

Le présentateur des nouvelles fut remplacé par un météorologiste en pied devant une carte du vaste pays. Il avait neigé en Navarre. On montra des images de maisons et de voitures sous la neige. Des personnes penchées, en train de pelleter. Un des messieurs regarda ces images avec un air de crainte où se mêlait le respect.

Thomas regagna la ruelle près de la place, entra dans la pension fermée pour l'hiver et trouva son passeport dans le casier sous le numéro de sa chambre. Il dut avancer à tâtons dans le couloir du premier étage, car il ne trouva pas l'interrupteur, et cela lui prit un peu de temps pour trouver la bonne porte. Cela sentait le détergent dans le noir. Il se cogna dans un meuble qui crissa sur le carrelage, et il fut content d'être le seul client.

Il posa son téléphone sur la table de chevet et alla dans la salle de bains. En revenant, il trouva un sms de Susanne Arnum : « Tu es arrivé ? » Il ne répondit pas. Il regretta de lui avoir parlé de ses plans et de lui avoir dit quel jour il partait. Il frissonna dans le lit et se leva pour prendre une couverture supplémentaire. En attendant de s'endormir, il pensa à la neige en Navarre.

Il fut réveillé par le soleil en pleine figure. Il avait oublié de fermer les volets. Le temps s'était rafraîchi, et il dut aller chercher sa veste avant de descendre sur la place. Un jeune homme en doudoune faisait les cent pas sur la plateforme en marbre devant le panorama, tout en parlant au téléphone et en gesticulant de sa main libre. Entre le village et la chaîne de montagnes à l'horizon, il y avait une plaine désertique avec des petites montagnes arrondies, sans doute des volcans éteints. Arnum avait eu raison quand il avait décrit à Susanne le paysage d'Andalousie où il avait passé quelques mois dans sa jeunesse. La Lune, ça devait ressembler à ça.

À droite, en contrebas, Thomas pouvait voir les constructions modernes de la côte. Il tourna le dos à la vue et redescendit les marches vers la place. Il y avait du monde au bar du coin et beaucoup de gens étaient assis aux tables à l'extérieur où ils pouvaient fumer. Thomas se mit au bar. La jeune femme au piercing dans le nez lui sourit, comme s'ils se connaissaient déjà. Il commanda un café.

La piste s'arrête ici, songea-t-il, ici, au comptoir d'un café quelconque en Espagne. La fille déposa un café devant lui et posa les mains sur le comptoir avec un sourire d'encouragement. Avait-il retrouvé son ami ? Thomas haussa les épaules, gêné. Elle demanda à revoir la photo sur son téléphone puis, une fois encore, elle le lui prit dans la main d'un geste familier.

Il la suivit des yeux pendant qu'elle passait de table en table à l'extérieur et montrait aux clients la photo de Michael Arnum. Les gens se penchaient sur le téléphone, puis ils secouaient la tête. La fille rentrait dans le bar quand on la héla d'une des tables éloignées. Une fille du même âge vêtue d'une veste blanche demanda à revoir la photo. Elle tenait sa cigarette en l'air et le téléphone de Thomas de l'autre main, en l'écartant, comme si elle était presbyte. Puis elle rendit le téléphone. Elle fit un geste de dénégation de ses mains, paumes levées, pour souligner ses paroles.

La serveuse rentra à nouveau. Thomas allait la remercier d'avoir essayé, mais elle l'interrompit. Son amie à la veste blanche lui avait dit que la photo ressemblait bien à un monsieur âgé avec qui elle avait parlé à un bar de plage. Il était là tout le temps, et elle avait l'impression qu'il habitait là. Elle avait cru qu'il était hollandais. D'après la fille à la veste blanche, il s'appelait Miguel. La serveuse lui indiqua quelle route il devait prendre.

Thomas descendit de la montagne et poursuivit sur la départementale jusqu'à la mer, puis il tourna vers le sud, comme la serveuse le lui avait expliqué. Il n'y avait presque pas de circulation sur la route côtière, avec les restaurants et les discothèques fermés d'un côté, et des enclaves de résidences de vacances de l'autre. Il commençait à penser qu'il avait mal compris les instructions de la serveuse quand les constructions finirent par disparaître, puis apparut un chemin de gravier qui descendait le long de la mer. Elle lui avait dit de continuer, même s'il pensait que le chemin était un cul-de-sac. Il passa plusieurs lagunes entourées de falaises abruptes, le chemin continuait encore après une pointe de terre.

Il finit par arriver à ce qui lui rappelait une corniche. Deux voitures n'auraient pas pu se croiser, mais il était trop tard pour faire demi-tour. Les vagues étaient violentes contre la falaise, des éventails d'écume s'abattaient sur les roches noires et se dispersaient au soleil. Il roulait sur ce qui n'était presque qu'un chemin muletier, et il regarda droit devant lui. Peu à peu, la route redescendit, contourna encore une hauteur, puis elle déboucha sur le littoral, dans une petite crique. Le bar de plage donnait sur la crique, adossé à la falaise la plus éloignée du bord. C'était à peine une cabane avec un toit en bambou et des nattes de paille sur les côtés. Une camionnette était garée devant.

Il n'y avait pas un seul client attablé. Le soleil était filtré par le toit en bambou et déposait un motif zébré sur les carreaux en ciment et les chaises en plastique rouges. Thomas tira une chaise en faisant un raclement sec sur le sol et il s'assit. Il regarda longuement le mouvement des vagues. Il tenta de déterminer le lieu où le tremblement de l'écume se muait en une uniformité d'un bleu profond, au loin.

Une silhouette sortit d'une sorte de réduit derrière le bar, un type maigre avec une queue-de-cheval, portant un pantalon en toile taché et un tee-shirt délavé. Il était tatoué comme un guerrier maori. Thomas commanda une bière. Quand le type la lui apporta, il lui demanda s'il connaissait un étranger du nom de Miguel. L'homme le regarda sans ciller, puis il fit oui de la tête en désignant un point dans le dos de Thomas. Thomas se retourna et aperçut un peu plus loin un gros camping-car, à l'abri de la falaise. Il regarda à nouveau le type. Miguel habitait là ? L'autre acquiesça et regagna le bar.

Thomas se dit qu'il était possible que, en cet instant précis, Michael Arnum soit en train de l'observer par l'une des petites vitres du camping-car. Lui, une silhouette solitaire à l'une des tables sous le toit en bambou, face à la mer vide. Il se rendit compte qu'il n'avait pas préparé ce qu'il dirait si, dans un moment, Michael Arnum venait s'asseoir à sa table. Il viendrait probablement s'asseoir à l'une des autres tables et, au mieux, il adresserait un signe de tête au client solitaire qui dérangeait sa retraite dans cet endroit reculé. Arnum ne pourrait absolument pas deviner qu'ils étaient des compatriotes et que l'inconnu avait retrouvé sa trace. Thomas pourrait encore se lever et repartir sans se présenter.

Après avoir bu sa bière, il alla payer au bar. Il prit la monnaie, laissa une pièce sur le comptoir et se dirigea vers le camping-car. Il était persuadé que le type avec la queue-de-cheval l'observait. La situation lui rappelait les innombrables fois où il s'était approché d'une porte pour faire face à un suspect. Bien entendu, la différence, c'est que Michael Arnum n'était soupçonné de rien. Aux yeux de la société, il était mort. Avait-il beaucoup changé ? La fille à la veste blanche au bar de la place semblait avoir eu bien du mal à reconnaître l'homme sur le téléphone de Thomas.

Il frappa à la porte du camping-car. Il n'y avait pas un bruit à l'intérieur. Il frappa une deuxième fois, fit le tour du véhicule. Les rideaux étaient tirés. Il retourna au bar de plage et s'apprêtait à remonter dans sa voiture quand le type à la queue-de-cheval apparut sous l'auvent. Il lui fit un signe. Thomas le rejoignit.

« *Are you Thomas ? Thomas Gram ?* »

Thomas fit oui de la tête.

« *Your friend will meet you in the pueblo tonight. Be on the plaza at 6 PM.* »

Thomas passa le reste de la journée à se promener en voiture dans le coin. Il déjeuna dans un restaurant sur le port d'un village de pêcheurs voisin. Il était le seul client. Alors qu'il attendait l'addition, son téléphone lui signala qu'il avait reçu un sms. Il sortit son téléphone. Susanne Arnum lui avait écrit à nouveau, il n'ouvrit pas le message. Il quitta le bord de mer et roula dans le paysage désert. Il se gara près d'une rivière à sec et marcha dans la boue craquelée du lit. Dans un autre village blanc, il s'installa au comptoir d'un café et suivit les nouvelles sur l'écran de télé accroché au mur, avec les autres messieurs.

Il rentra à M. dans l'après-midi. Il passa la dernière heure dans sa chambre. Il plaça une chaise sous la fenêtre et observa les gens qui passaient sur la place, ou qui discutaient entre eux. Un après-midi banal. Un après-midi ordinaire dans un endroit ordinaire, se dit-il en guettant l'apparition d'un homme qui pourrait ressembler à Michael Arnum.

Environ deux minutes avant dix-huit heures, il descendit sur la place. Le soleil venait de disparaître derrière la crête de la montagne de l'autre côté de la plaine. Des petits garçons tapaient dans un ballon devant le panorama. Une silhouette solitaire tournait le dos à la place, les mains posées sur la rambarde grillagée. Une silhouette aux larges épaules qui se découpait sur le ciel rouge. Thomas s'approcha doucement de l'homme qui contemplait le ciel et les montagnes au loin.

« Michael Arnum ? »

Susanne avait raison, c'était une erreur de louer une voiture à mon nom, mais je n'avais pas encore tout arrangé. Je pensais que j'avais minimisé les risques en choisissant une agence locale, dans une petite rue. Ni elle ni moi n'aurions pu prévoir que la comptabilité de la boîte se retrouverait sous les projecteurs de la police lors du démantèlement d'une cellule islamiste.

Elle était tombée pile en ce qui concernait sa description de Thomas Gram. Oui, il avait un côté innocent, en même temps qu'il vous regardait comme s'il se demandait sans cesse si vous étiez en train de mentir. Le mot « innocent » n'était peut-être pas le bon. Je sens que j'hésite avec les mots. Ils sont encore là, mais je me suis déshabitué à les utiliser. La plupart du temps, je parle espagnol, parfois anglais.

Quand Susanne m'a dit que Thomas Gram venait par ici, j'ai entendu qu'elle s'attendait à ce que je la questionne sur leur discussion, quelques soirs plus tôt. J'ai également entendu qu'elle savait que je savais. Je mesure à quel point je la connais bien. Bien sûr, c'est drôle que nous nous soyons rapprochés une fois que j'ai été déclaré mort. Il y a un an, elle a proposé que l'on se voie à Madrid. J'ai décliné et je n'ai pas donné de nouvelles pendant plusieurs semaines, mais je dois dire une chose, c'est qu'elle a été d'une loyauté sans faille.

En faisant le tour du pueblo avec Thomas Gram, j'ai eu envie de lui dire qu'il avait ma bénédiction, mais je me suis repris. D'une part, je n'avais pas envie de lui donner le sentiment que je me payais sa tête, d'autre part, je ne savais pas si Susanne l'intéressait. Sur ce point-là, Susanne est naïve, de cette naïveté qui est la sienne parce que tous les hommes se retournent sur elle depuis le jour où elle a enlevé son appareil dentaire. Je me suis donné beaucoup de mal pour ne pas lui révéler que Susanne et moi étions toujours restés en contact. Lui dissimuler que je connaissais déjà le contenu de leurs conversations. Heureusement, il m'a donné beaucoup d'informations. C'était presque comme s'il avait besoin de se confier.

Je fais confiance au jugement de Susanne, même si j'ai pris un risque. De toute façon, il n'aurait pas été possible d'arrêter Thomas Gram. Mais je ne dis pas cela parce que l'homme que j'ai rencontré était un détective qui voulait absolument résoudre un mystère. Nous avons rapidement laissé le mystère derrière nous, et ce qu'il a réussi à me dire sur lui-même n'a fait que confirmer mes premières impressions. Son besoin de parler était au moins aussi fort que son besoin de comprendre. Je crois qu'il était venu ici pour trouver quelque chose en lui-même qu'il reconnaissait dans l'histoire de ma disparition. Mais c'est déjà forcer le trait.

Oui, j'hésite à mettre cela par écrit. D'ailleurs, je n'en ai pas besoin. C'est vrai, autrefois, j'ai rêvé d'écrire, mais ce n'est plus d'actualité, alors que je pourrais y consacrer tout mon temps, si je le voulais. Je suis enfin passé de l'autre côté des mots, et je crois qu'il l'a compris. J'ai senti qu'il m'enviait l'avance que j'avais sur lui, et c'est pour ça que je crois que je peux lui faire confiance.

C'est sûr, j'ai été obligé de satisfaire sa curiosité plus que je ne l'avais pensé. Je ne sais pas pourquoi j'écris. On dirait une rechute, et je le dis avec un sentiment de reproche muet. Ça ne se reproduira pas. Peut-être faut-il pour cela que je digère cette rencontre avec Thomas Gram. L'intérêt qu'il me portait m'a perturbé. Tout comme son regard. Les questions qu'il ne parvenait pas à poser, et auxquelles il pensait malgré tout que j'étais en mesure de répondre. Je ne peux pas les poser pour lui. Je n'ai même pas voulu me les poser. Je ne suis pas une réponse à quelque chose.

Je ne sais pas s'il a deviné que Susanne coopère avec moi. Une organisation dans l'intérêt des deux parties. Le style de vie ascétique fait partie du truc, mais je ne manque de rien et je jouis d'une entière liberté de déplacement. Je dois beaucoup remercier pour cela le secret bancaire suisse. Quand j'aurai terminé mon histoire, je vais partir ailleurs, au cas où. On peut toujours trouver un coin tranquille au bord de la mer, elle est tellement vaste. Ailleurs, au bord de cette mer-là ou d'une autre. Enfin, je suis libre, et ma liberté n'a ni sens ni projets. Peu importe qui je suis et où je suis.

J'ai bien senti qu'il cherchait une explication, à comprendre mes raisons, mais j'ai également deviné que, peu à peu, il a compris à quel point les raisons sont insignifiantes. On peut toujours trouver une raison, et une autre. Je n'écris pas pour me justifier, mais pour me défaire de toutes les raisons. Ne me demande pas pourquoi. Je n'ai pas cessé de le lui répéter pendant nos discussions.

Le lendemain matin, je l'ai attendu devant la porte de sa pension. Nous sommes sortis du village et nous avons grimpé dans la montagne en prenant des sentiers que personne n'emprunte plus. Je lui ai montré les terrasses écroulées où, autrefois, les paysans suaient sang et eau pour tirer une modeste subsistance de cette terre sèche et pleine de cailloux. Il n'était pas en grande forme, la promenade a été assez épuisante pour lui, mais la vue a fait le reste.

Là-haut, même celui qui déborde de questions se tait. Quand on a marché assez longtemps, quand le soleil est assez haut dans le ciel, peu importe qui l'on est, pourquoi on est venu, et ce que l'on s'imaginerait trouver. L'absurdité de toute l'entreprise commence à avoir une odeur, et c'est celle qui est totalement propre à chacun.

J'avais fixé une falaise orientée au sud comme but de notre excursion. Quand nous y sommes arrivés, la mer s'est dressée devant nous comme un gigantesque mur bleu sans distance ni variations.

« Face à moi il y a la mer, derrière moi, les mots », a-t-il déclaré.

Je me suis tourné vers lui.

« Disons que je suis la mer. »

HIVERNER EN ÉTÉ

Tu sais que le capital opprime l'ouvrier. Chez nous, les ouvriers, les paysans portent tout le fardeau du travail et sont placés dans une telle situation qu'ayant beau travailler ils ne peuvent s'élever au-dessus de l'état d'animal. Tous les gains avec lesquels ils pourraient améliorer leur situation, se donner des loisirs et s'instruire, tout le superflu de salaire leur est enlevé par les capitalistes. Et la société est ainsi formée que plus ils travaillent, plus les patrons s'enrichissent, tandis qu'eux restent pour toujours des bêtes de somme. Et il faut changer cet état de choses !

LÉON TOLSTOÏ,
Anna Karénine

Rågeleje, juillet 1997

Ces mots ne seront pas lus, car je ne suis pas un écrivain. J'écris pour moi. Si des gens venaient à lire mon histoire, ils comprendraient pourquoi ils la lisent contre mon gré. Mais voilà que, après quelques lignes à peine, je me suis déjà enferrée dans une contradiction. Je la laisse comme preuve que la littérature n'est vraiment pas mon domaine.

Je la laisse également parce que j'écris à la main. Je me suis fixé comme règle de ne rien raturer. C'est bizarre d'écrire sans cette fonction « supprimer », mais je n'ose pas utiliser l'ordinateur. Au moins, je peux cacher le carnet dans un endroit sûr. Si on le trouve un jour, je serai morte, ou je serai partie d'ici. J'espère que beaucoup d'années se seront écoulées, et que cela n'aura plus d'importance. Mon expérience me fait dire que tout est retrouvé un jour.

Dans trois mois, ça va être l'enfer. Dans trois mois, tout aura changé, pour le pire. J'aurai peut-être perdu ce qui est le plus important pour moi. Si cela arrive, cela sera de mon propre fait, et il ne peut pas en être autrement.

Pour le moment, c'est l'été, et tout est tranquille. J'hivérne en été. Je ne sais plus qui a inventé cette expression. L'été, c'était sacré, même si pas un seul d'entre nous n'était croyant dans ce sens-là. Ce que je veux dire, c'est que nous nous donnions enfin la permission de nous concentrer sur ce qui est important. En tout cas, nous croyions l'un en l'autre. Nous n'allions pas nous séparer et, l'été, il n'y avait que nous, et Leonora. C'était ce que nous pensions. Nous n'étions pas seulement en vacances. Le travail était interdit. Il était également interdit d'en parler.

Je m'appelle Helen Strøm. J'ai cinquante-quatre ans. C'est absurde de l'écrire, mais je le note quand même, au cas où. Mon mari s'appelait Jan. Je l'ai perdu il y a cinq ans. Quand nous avons appris qu'il était malade, nous avons tout de suite compris qu'il n'y avait rien à faire. Plutôt que de perdre notre temps en faux espoirs, nous l'avons utilisé pour nous dire adieu. Il y a eu une brève phase où il s'est senti mieux, et nous l'avons mise à profit pour venir ici quelques jours, même si nous étions en mars et que la maison n'est pas conçue pour ça. Nous avons fait du feu dans le petit poêle en fer, que nous n'allumons autrement que parce que c'est sympa. Jan était trop affaibli pour sortir. Nous sommes restés à regarder le feu, les gouttes qui tombaient des arbres et la neige sale.

Quand nous nous sommes rencontrés, Jan et moi travaillions chez Helmer, Johnsen et Cohn. Leonora est née un an et demi plus tard. Jan est devenu associé du cabinet d'avocats, mais à ce moment-là, il avait fusionné avec deux autres et s'appelait autrement. Moi, je suis entrée dans la magistrature. Quand j'ai commencé à progresser, j'ai bien compris qu'un deuxième enfant me conduirait sur une voie de garage. À la place, j'ai obtenu ce que l'on appellera un poste important à la section financière. Jan trouvait parfois que nous n'étions pas assez durs. Il n'aurait pas été tendre sur ce qui s'est passé ces dernières années.

Pour Jan, cela ne suffisait pas de distribuer des blâmes aux coupables de criminalité économique. Sur ce point, son indignation sociale était intacte. Elle l'était sur les autres sujets, d'ailleurs, même s'il n'avait pas de problèmes à ce que les gens s'enrichissent. Mais il fallait que cela se fasse d'une manière honnête. Qui pourrait être contre ? Je lui ai posé la question, juste pour discuter, mais il a insisté. Pour lui, en termes de justice, il était choquant que les voleurs ordinaires se retrouvent derrière les barreaux tandis que les voleurs qui peuvent se planquer derrière un beau bureau s'en tirent souvent à bon compte.

Je m'égare. Je pars dans plusieurs directions à la fois, ça ne sert à rien. Je ne sais pas comment on raconte une histoire. Je n'ai jamais essayé. Est-ce que cela ne ressemble pas à une procédure ? Il faut alors donner aux choses l'ordre et le rang qui font le mieux aboutir une affaire. Dans cette affaire, je n'ai rien à gagner. Même si cela sera une sacrée affaire de gagner. J'en suis au point où je pense clair seulement quand j'écris. Sinon, c'est le fouillis. Et c'est un vrai fouillis quand on mêle les sentiments et le droit. Ils n'ont jamais été faits pour ça.

Je ne pense pas au chagrin, même si Jan ne me manque pas moins avec le temps. Le chagrin est devenu un mode de vie. Je ne vis pas avec la perte, pourtant, on m'a bien fait comprendre que je devais faire comme ça. Je suis dedans. Il y a une grosse différence entre les deux. Je peux regarder n'importe où, Jan n'est pas là. Le monde est pour toujours devenu le lieu où il n'est pas. Je ne pleure plus, mais je reste encore éveillée.

Ce n'est pas le cas de Leonora, mais il est vrai qu'elle a sa petite famille. Jan n'a jamais vu sa petite-fille. Il l'a dit lui-même quand il était à l'hôpital. Il l'a dit de son ton habituel, et factuel. À ce moment-là, l'idée même de petits-enfants n'était qu'une chimère, notre fille était bien trop occupée par sa propre personne pour penser à mettre des enfants au monde. En revanche, il lui aura été épargné de rencontrer son beau-fils. Je suis sûre qu'il aurait été d'accord. C'est aussi une façon de ressentir son absence quand je crois savoir ce qu'il aurait pensé sur telle ou telle chose.

J'avais bien expliqué à Leonora pourquoi il serait intelligent d'avoir son premier enfant avant que sa carrière ne soit lancée. À ce moment-là, j'espérais encore qu'elle finirait par se décider à choisir des études et les mener à bien. Au minimum. Elle a toujours eu un côté papillonnant. Je ne suis pas le genre de mère qui comprend sa fille sur tous les points. Elle, en revanche, c'est le genre de fille qui ne pardonne pas à sa mère son manque de compréhension. Comme si je l'aimais moins parce que j'agis ainsi.

Quand Jan est mort, elle venait encore avec Ben. Lui, on l'aimait bien. Ben était cameraman, et il l'est toujours. Un grand gars aux cheveux bouclés et au sourire gêné, qui avait une façon agréable de se couler dans la famille. Il marchait à grandes enjambées, comme monté sur des ressorts. « Tiens, voilà notre Juif errant », disait toujours Jan. Il pouvait se permettre de dire ce genre de trucs. Cela faisait rigoler Ben. Ils avaient ça en commun.

Ben était assistant sur un film où Leonora avait un petit rôle. Nous ne l'avions pas encouragée à se diriger vers ce monde-là. Nous aurions peut-être dû l'en décourager vertement, mais je doute que cela aurait changé grand-chose. Après s'être inscrite à l'université et avoir touché un peu à tout sans passer le moindre examen, elle a suivi un cours d'art dramatique de six mois à Londres. Elle est rentrée, toute belle, toute passionnante, des rêves pleins la tête, comme disait Jan, et elle a eu la chance de décrocher un rôle dans ce film auquel Ben participait également. Ensuite, elle a eu deux autres petits rôles, mais c'est à peu près tout.

Leonora est née en 1968. L'année où tout est devenu libre, ou bien où tout a commencé à déconner, selon le point de vue. Ce n'est pas que Jan et moi étions contre la liberté. C'est juste que l'on ne suivait pas. Aujourd'hui, les jeunes croient que nous traînions tous en manteau afghan en mouton, mais nous étions beaucoup à nous comporter tout à fait normalement. Un peu plus libres, un peu plus simples, mais le droit patrimonial restait le même, et un examen était un examen. Quelqu'un devait se charger de faire avancer la société, et nous le faisions bien volontiers.

Si je mentionne l'année de naissance de Leonora, c'est parce que, Jan et moi, nous nous sommes demandé si c'est l'époque qui l'a perturbée et qui l'a privée de la persévérance qui avait été la nôtre. Faire un choix, en accepter les conséquences, faire ce qu'il y a à faire et, de temps en temps, serrer les dents. Nous avons compris qu'elle s'attendait à ce que la vie soit intéressante et, surtout, tout le temps. Avec elle, on se sentait ennuyés et bornés, mais son père et moi étions intéressés par notre travail.

Nous ne comprenions pas son inquiétude, et c'est pourquoi les réticences qu'elle a senties chez nous n'ont jamais été nommées. Nous n'étions pas les bonnes personnes pour lui dire que ses talents d'actrice se résumaient à peu de chose. À ses yeux, le problème, c'était que nous étions des bourgeois, pas son talent, et le manque de ce dernier. J'ai prudemment essayé de poser la question à Ben, mais il était tellement amoureux. Leonora l'avait déjà largué quand Jan est tombé malade. Il a tenu bon, il a continué à nous rendre visite sans elle. Je me suis appuyée sur lui. Il était un de ceux qui portaient le cercueil de Jan, même si ma fille n'était pas tout à fait d'accord.

Je suis désolée que nous ayons perdu le contact. Cela a été trop compliqué quand Leonora a rencontré Mick, et quand il a fallu réécrire l'histoire du monde, y compris la Genèse. Au commencement était Mick, et si l'on croit qu'il a été baptisé ainsi à cause de Mick Jagger, pas besoin de renier sa foi. C'est comme si, aux yeux de Leonora, ça compensait le fait qu'il soit agent immobilier. Je devrais être ravie, si l'on songe au regard que ma fille porte sur sa bourgeoise de mère. Peut-être y a-t-il un truc que je n'ai pas pigé. C'est sûrement ça.

Leonora s'est métamorphosée du jour au lendemain, et je n'ai pas pu dissimuler ma stupéfaction. Alors qu'elle était plutôt une fille un peu libre et naturelle, elle est soudain devenue très préoccupée par ses soins de la peau et ses vernis à ongles. Elle est passée des vêtements amples aux moulants, et j'ai donné mon avis. Je me souviens nettement qu'elle est venue me voir en minirobe très décolletée, et elle m'a demandé d'un ton provocateur ce que j'en pensais. J'ai répondu. J'ai dit que je la trouvais vulgaire. Elle s'est moquée de moi et m'a traitée de coincée, mais il était évident que je l'avais blessée.

Quand elle m'a enfin présenté le génie, j'ai saisi qu'elle était intégrée depuis longtemps dans sa nouvelle belle-famille. Je l'ai compris à leur jargon perso, à leurs remarques codées sur les particularités aussi impayables que poilantes du clan. Je me suis sentie mise à l'écart chez moi. Certaines familles se lancent dans le monde avec une volonté de domination aussi colossale que niaise. Nous sommes tous uniques dans nos petites enclaves génétiques mais, dieu soit loué, toutes les familles n'attendent pas une reconnaissance universelle du charme irrésistible de la dynastie.

Je ne suis pas particulièrement bien disposée à l'égard des agents immobiliers. Pour le dire tout net, je les vois comme des bandes de filous qui font rarement plus que remuer du vent et bâcler leur travail pour des honoraires stratosphériques. Avec son costume un peu trop ajusté et son côté tellement lisse, au point d'en être intimidant, le nouveau copain de ma fille en constituait un spécimen particulièrement représentatif. Je crois vraiment que je me suis donné du mal pour faire bonne figure, mais j'étais également bien obligée de rester sur mon quant-à-soi. Dès cette première rencontre, il s'est permis de m'interroger d'un ton sentencieux sur la vente de notre maison six mois plus tôt.

Jan et moi avons tout organisé avant sa mort. Nous étions d'accord sur le fait que la maison allait représenter un boulet. Je pouvais donc la vendre et réaliser un bénéfice sur la partie non hypothéquée, pour acheter un logement plus petit. Si Jan n'était pas tombé malade, nous serions revenus en ville tous les deux. Nous avons réussi à voir quelques appartements avant qu'il ne soit trop malade pour aller où que ce soit. En plaisantant, il disait que ce serait sympa pour lui d'être au cimetière en sachant où j'habitais.

Il savait se débrouiller pour tenir ses sentiments à distance. Moi aussi. Cela ne signifie pas que, avec toute cette distance, l'on ne ressent rien. Si j'analyse la chose, Jan et moi partagions une forme de pudeur. Ce n'est pas mon point fort, et j'ai besoin de mettre par écrit, pour moi-même, que je ne suis pas une personne froide comme ma fille aime à le penser. Elle était d'ailleurs la seule personne qui pouvait rendre Jan vraiment sentimental. Il a eu les larmes aux yeux le jour où elle a fait sa confirmation et le jour de ses dix-huit ans.

Les parents de Jan sont encore en vie et, à l'époque, ma mère n'était pas démente. Pour Jan, la famille était une chose plus grande que lui, sur laquelle il pouvait s'appuyer. L'agacement occasionnel ne pouvait pas entamer l'impression chaleureuse d'être bercé par une acceptation aussi entière que maladroite. Quand Jan était ému et

qu'il le montrait, j'avais le sentiment qu'il le faisait pour nous deux. Je ne crois pas que Leonora le percevait ainsi. Il y avait entre Jan et elle une communion et une affinité auxquelles je n'avais pas accès. C'est tout à fait normal, et je n'ai jamais été jalouse de ma fille. Cela s'est présenté ainsi, c'est tout.

Jan se faisait du souci pour elle. Nous en avons parlé le dernier week-end où nous sommes venus ici. J'avais allumé le poêle, il était assis là, avec son manteau et une couverture, pâle et décharné, mais sa belle voix était intacte. Il n'arrivait pas à comprendre qu'elle ne fasse pas d'études. Elle était vive d'esprit, ce n'était pas le problème. Pourquoi se cramponnait-elle à ce malheureux rêve d'actrice ? Passer une audition après l'autre juste pour être remerciée ? C'était vraiment aussi fantastique que ça de se retrouver devant une caméra ?

Il avait essayé de la mettre au pied du mur, mais elle se contentait de l'asticoter, à sa manière à elle, lui, l'avocat aux manières bourgeoises. « Et ça fait quoi si je ne suis pas ambitieuse ? avait-elle demandé. C'est important pour vous que je devienne quelqu'un ? » Jan avait fait machine arrière pour ne pas gâcher la bonne ambiance.

Il m'a regardée de ses yeux devenus trop grands. Il n'avait pas besoin de le dire tout haut. Était-ce donc pour ça que nous nous étions battus, nous et nos parents ? Pour que notre fille avance sans but, séduite par un rêve vain de poudre aux yeux ? Je lui ai répondu que j'avais l'impression qu'elle le découvrirait par elle-même. J'ai dit qu'elle avait parlé de s'inscrire à une école normale d'instituteurs.

Ce n'était pas exact. Cela faisait de nombreuses années qu'elle avait mentionné l'idée de devenir institutrice, une chimère parmi les autres, quoique l'une des plus accessibles. Jan m'a écoutée attentivement. Ça me faisait mal de mentir, mais je ne supportais pas que son inquiétude vienne se greffer sur le cancer qui le bouffait de l'intérieur. Il a eu l'air soulagé.

Quand Leonora a rencontré Mick, les rêves de cinéma appartenaient au passé, elle le disait elle-même. À la place, elle s'est empressée de se retrouver enceinte. Une jolie femme futée et un bébé ravissant, c'était tout ce qui manquait dans la villa de Charlottenlund où Mick vivait seul depuis quelques années, après une relation malheureuse. Elle était revenue chez elle, à son point de départ, a-t-elle dit d'un ton philosophe. En vérité, j'aurais dû me réjouir qu'elle puisse dire une chose pareille. Jan et moi aurions dû nous féliciter d'avoir permis cela. Mais, en ce qui nous concernait, il ne nous serait jamais venu à l'esprit de retourner à nos racines. Grâce aux initiatives de la société et grâce à notre détermination, il n'avait pas été question de revenir aux milieux modestes dont nous étions originaires. Tout sauf ça.

L'idée m'a effleuré l'esprit que Mick avait peut-être été une de ces silhouettes anonymes en jogging que Jan et moi croisions quand nous courions dans le bois. Je sentais que cela irritait mon nouveau beau-fils de n'avoir pas été celui qui s'était occupé de la vente de notre maison.

Le ventre de Leonora commençait à se remarquer quand elle et Mick ont fini par venir dîner dans ce qui était mon nouveau chez-moi. Je m'étais donné du mal, même si la cuisine n'a jamais été mon fort. Jan adorait cuisiner, son grand numéro était la sauce béarnaise, qu'il montait lui-même. Rien ne pouvait gâcher la béarnaise de Jan. Il le disait lui-même en souriant, avec son air roublard.

Mick a parlé dès l'instant où il a franchi le seuil de ma porte, et tout ce qu'il a dit était bête et superficiel. Il a commenté l'appartement comme un agent immobilier, et l'on aurait cru qu'il était en train de faire une visite. Il était du genre à répéter ce qu'il venait juste de dire, avec ses mots à lui, comme s'il voulait nous aider à vraiment comprendre ce qu'il racontait. Leonora le couvait d'un regard que je qualifierais de religieux. Elle ne cessait de caresser son ventre rebondi, comme si elle tenait à ce que l'on se rende compte de son état, ou pour vérifier qu'il était toujours bien là.

Pendant le dîner, il est apparu que les parents de Mick habitaient la rue parallèle à la leur. Les deux jardins se touchaient. Ils avaient installé une grille dans la haie. « C'est tellement sympa », a dit Leonora. « Et pratique quand le bébé sera là, a ajouté Mick. La baby-sitter ne sera pas loin », a-t-il dit avec un rire satisfait. Bien sûr, ils seraient ravis que je garde la petite, moi aussi.

Ils avaient décidé de connaître le sexe de l'enfant. « Pourquoi pas ? » a répondu Leonora quand je lui ai posé la question. Puisque la sage-femme était au courant, ce serait bizarre de ne pas le savoir aussi. « Et puis, on l'a commandée avec les yeux bleus », a ajouté Mick. Les siens étaient bleu néon. Cela lui donnait un regard insistant, presque fanatique.

Son père avait les mêmes yeux bleus et pressants quand il a ouvert la porte, le samedi suivant. J'étais d'abord allée prendre l'apéritif chez Leonora et Mick. Ils m'ont précédée dans le jardin de ses parents. Je n'avais pas dit non à un deuxième gin-tonic, et j'ai fait attention où je mettais les pieds. Heureusement, le dallage était irréprochable. Les parents de Mick habitaient une villa toute blanche du début du siècle avec des tuiles noires vernies. Il n'y avait pas un brin d'herbe de travers. Kenneth Lacour était commissaire aux comptes, on n'avait pas manqué de m'informer de ce point. Il gagnait certainement très bien sa vie.

Il faisait une tête de moins que moi, et comme chez tous les hommes courtauds, il perçait sous son amabilité bouillante quelque chose d'agressif, presque vindicatif, et dont ma longue vie de femme m'a appris à me méfier. La mère de Mick était maigre et très bronzée. Elle portait un pantalon serré, un gros ceinturon en cuir pendait autour de ses hanches, et il émanait de cet accessoire un je-ne-sais-quoi de motard que je n'arrivais pas à associer à ses regards furtifs.

Il fallait voir la maison. Toute la maison. C'était comme déambuler dans un catalogue Paustian. Les pièces, les salles et les salons étaient blancs, sans un grain de poussière, décorés avec des meubles classiques d'architecte et des lampes célèbres. Tout était neuf, coûteux et du design le plus impeccable. Rien, dans cette grande baraque, ne trahissait le moindre penchant d'excentricité, de lubie subjective ni de bizarrerie. J'ai été frappée par le fait que Mick et ses parents vivaient pareil. Il ne s'était aucunement rebellé contre le bon goût dénué d'âme de ses parents.

Kenneth Lacour m'a demandé si je ne trouvais pas que ma fille avait trouvé de belles maisons. Il a dû noter que j'avais tiqué en entendant son pluriel, car l'instant suivant, il m'a pris jovialement par le bras. « Mick m'a dit

que toi aussi, tu t'es arrangé une déco splendide », a-t-il dit d'un ton feutré. Il y avait quelque chose de presque féminin dans la manière dont il a prononcé le mot « splendide ».

Étais-je susceptible, ou trop sur mes gardes ? Je me suis reproché d'avoir vu une intention cachée dans le fait qu'il avait baissé la voix quand il avait rapporté que son fils trouvait que j'avais bien décoré mon chez-moi. Ma nouvelle vie. Était-ce à cela qu'il faisait allusion ? Mon malheureux statut de veuve ? Je n'ai pas réussi à chasser ce soupçon.

Au cours du dîner, il est apparu très clairement que la famille avait adopté Leonora comme si elle était la petite fille avec une cuillère en argent. J'étais là, mais je ne me suis pas exprimée. Je m'en suis bien rendu compte quand la mère de Mick s'est penchée vers moi et m'a demandé avec le plus grand sérieux ce que cela faisait de vivre dans un appartement. Pourtant, son sociolecte copenhagois révélait qu'elle n'avait absolument pas grandi dans le coin, dans la banlieue cossue. Cela m'a étonnée qu'elle n'ait pas travaillé son accent, puisque son adresse et sa décoration lui avaient permis d'effacer ses traces.

« Je crois vraiment que j'ai connu Jan, a déclaré le père de Mick, de l'autre côté de la super table elliptique et large comme la banquise. Moi aussi, je suis de Sydhavnen, a-t-il dit en souriant. Je suis presque certain que c'était le Jan avec qui je jouais au foot. On jouait pour l'équipe de Fremad. »

J'ai répondu avec un sourire poli que Jan n'avait jamais mentionné son nom. « Non, c'est clair, a-t-il répondu. Jan ne pouvait pas savoir que, un beau jour, on serait de la même famille. »

Je suis née sous l'Occupation, mais je n'ai aucun souvenir de cette période. Ma mère m'a parlé du quotidien avec un bébé, du rationnement, de la buanderie dans la cave où elle faisait bouillir les couches, des alertes aériennes, et de la fois où il y avait eu des tirs dans la rue. En règle générale, mon père était trop ivre pour raconter quoi que ce soit, et ma mère ne se souvient plus de rien. Elle est assise sur une chaise près de la fenêtre et elle ne reconnaît plus personne, elle attend le repas suivant. Je continue d'aller la voir, même si c'est en pure perte. Je n'ai aucun problème à le faire par devoir.

Je crois qu'il ne lui est jamais venu à l'idée de divorcer. Avec le temps, c'est devenu quelque chose d'important, surtout quand je me compare à ma fille, cette mainmise facile du devoir sur vous. Je n'ai pas besoin de ressentir quelque chose chaque fois que j'agis. C'était pareil pour Jan. Nous étions sûrement faits d'une autre étoffe, je ne dis pas qu'elle était meilleure. Bien des choses auraient pu se passer autrement, c'est juste que je n'ai pas assez d'imagination pour voir comment. Si j'avais voulu une autre vie, je ne me souviens plus de ce qu'elle aurait pu être. Le plus important, c'est que je ne voulais personne d'autre que Jan.

Quand je l'ai rencontré, il ressemblait à une star de cinéma, mais ce n'est pas d'être tombée amoureuse qui a fait la différence, même si je suis passée par tous les sentiments qu'apprécie une jeune femme, et auxquels elle cède. Dès notre première discussion à la cantine chez Helmer, Johnsen et Cohn, j'ai su qu'il pourrait devenir mon ami. Peut-être que nous n'étions guère romantiques, même s'il m'a offert des fleurs, même si, avec un petit sourire tranquille, il s'est agenouillé pour demander que nous nous mariions. Je sais seulement que je n'exagère pas quand j'écris que ce n'est pas le sexe qui me motivait.

Bien sûr, je ne sais pas ce qu'il en était pour Jan. Je suppose qu'il en avait envie, comme n'importe quel jeune homme, et j'ai bien senti son impatience, mais il savait se maîtriser. Il m'a laissé de l'espace et du temps et, en attendant le grand moment, nous avons réussi à devenir des bons camarades. D'ailleurs, cela n'a pas été fantastique la première fois, mais nous avons été capables d'en sourire tous les deux, là, allongés sur le canapé-lit de la chambre que je louais. Nous nous sentions plus grands que nos attentes confuses. Oui, c'était déjà plus important. Comment ? Si je me contente d'un mot aussi banal qu'affinité, je ne suis pas sûre qu'une fille comme Leonora soit en mesure de le comprendre.

Nous étions déjà tellement à la traîne et vieux jeu mais, heureusement, nous ne le savions pas quand Jan m'a emmenée chez lui pour me présenter à ses parents. Ils habitaient près de Mozarts Plads. Mon futur beau-père était chef d'atelier aux chemins de fer, il travaillait aux dépôts de la DSB entre le pont de Dybbølsbro et Vasbygade. Sa mère était mécanographe aux chèques postaux. Le père de Jan était fier d'elle parce qu'elle avait passé le brevet des collèges. Dans mon souvenir, leur immeuble de Wagnersvej est plongé dans une lumière douce et chaleureuse. C'était petit, mais joli et charmant. Du salon, on descendait quelques marches pour gagner le petit jardin où l'on prenait le café en été.

Jan avait aussi une petite sœur. Bente avait quatre ans de moins que lui, elle est devenue infirmière et elle est partie en Norvège pendant que j'attendais Leonora. On la voyait rarement, la dernière fois, c'était pour l'enterrement de Jan. Moi, je me souviens de ces années comme si c'était un vol en montgolfière, même si je sens bien que, pour Leonora, ce serait bien trop modeste. Nous, nous nous sentions heureux. Malgré la pénurie de logements, nous avons fini par avoir un deux-pièces-et-demie à Bispebjerg, et à la naissance de Leonora, nous avions les moyens de nous payer une maison individuelle à Nærum, où nous avons passé nos premières années en tant que famille.

Chaque progrès était comme une étape. Je ne me souviens pas que nous n'ayons jamais été atteints par cette impatience que je vois chez ma fille, qui a pourtant tout. Nous étions les premiers dans nos familles respectives à aller à l'université, et c'est pourquoi cela nous a remplis d'amertume que notre fille ait laissé tomber ses études. Mais amertume est-il le bon mot ?

Les parents de Jan nous assuraient que nous avions toutes les raisons d'être satisfaits. Eux aussi, ils s'étaient bien débrouillés, même s'ils venaient de milieux modestes. Le cadre était rassurant, et la culture était présente. Alors qu'il était jeune, le père de Jan avait commencé à s'intéresser à l'art moderne, et une fois bazardees les scènes de genre de lacs de forêts et d'enfants en larmes, les meubles hérités ont suivi le même chemin. Aux lithographies de Robert Jacobsen et d'Ejler Bille sont venus s'ajouter des meubles design de FDB. Même en ce qui concernait le style, ils étaient une famille modèle.

C'était eux que nous voyions. Je ne voulais pas ramener Jan à la maison. Quand mon père était là, je ne pouvais pas être sûre qu'il soit présentable, et si ma mère était seule, j'étais gênée par ses tentatives de faire bonne figure. À l'entendre, elle et papa étaient des restaurateurs, alors qu'ils étaient les gérants de l'auberge près des Lacs, où je faisais mes devoirs l'après-midi, sur une des tables. Un endroit dans les teintes marron, avec des

fenêtres à petits carreaux jaunes en guise de vue sur le jour et le monde. Je n'avais qu'une envie, partir, sans savoir où.

Quand les clients commençaient à arriver, on me renvoyait à la maison avec une pièce de deux couronnes dans la poche, pour que je m'achète des boulettes de viande. Nous habitions juste au coin, dans Nansensgade. J'aimais bien faire un détour par le marché de Grønttorvet, au moment où les étals allaient fermer. Parfois, les commerçants me donnaient une orange ou une poignée de dattes. Ils me connaissaient. J'étais un peu une solitaire, sans doute parce que j'étais gênée d'avoir des camarades à la maison quand papa cuvait et se montrait soudain.

Quand on n'invite pas soi-même, avec le temps, on finit par ne plus être invité. À la place, j'ai pris l'habitude de traîner toute seule. Les passants se sont peut-être posés des questions sur la gamine assise sur un banc du Botanisk Have. J'aimais bien m'asseoir sous le paulownia. On l'appelle aussi l'arbre de l'empereur, et son nom m'a fait apprécier encore plus ses feuilles en forme de cœur qui me protégeaient du ciel gris. Quand je repense à ces années, il fait toujours gris.

Je ne savais pas que mon père jouait. Plus tard, on a découvert qu'il avait des dettes dans toute la ville. Mais je savais une chose avec certitude, c'était que j'attendais simplement d'être assez grande pour pouvoir quitter la maison. Il arrivait que maman se retrouve seule à faire tourner l'auberge pendant plusieurs soirs de suite. Et c'est devenu la règle plutôt que l'exception. J'avais l'habitude de me débrouiller seule. Je préférais ça à me retrouver en tête à tête avec papa quand il rentrait avant que je ne me sois couchée.

Je n'ai pas envie de le décrire. Son odeur et ses crises de sentimentalité étaient pires que ses accès de colère. J'ai envie de m'en tenir à la photo que j'ai de lui. La seule. Elle a été prise quand il était dans la Marine. Il est chez le photographe, en tenue de matelot, sous des projecteurs, et il sourit de son visage jeune et confiant. Il sourit comme si le monde était un endroit gentil qui accueille tout le monde. Je l'ai mise à la fin du carnet. Comme ça, il est là, lui aussi.

Son foie ne tenait pas l'alcool, c'est clair. Il a réussi à tenir jusqu'au baptême de Leonora, et c'est déjà un exploit en soi. Puis, quand elle a eu un an, il a disparu. Pendant de nombreuses années, je n'ai eu aucun contact avec lui. Nous ne savions même pas où il habitait. Mais quand il a été enterré, les créanciers sont apparus en masse. Ma mère a alors été très heureuse d'avoir une fille avocate. Après l'enterrement, mon oncle et ma tante sont venus vers moi. Je ne les avais pas vus depuis que j'avais fait ma confirmation, et je croyais que c'était parce que papa buvait.

Mon oncle m'a expliqué qu'il lui avait prêté de l'argent, tellement de fois que ma tante avait fini par le menacer de divorcer s'il continuait comme ça. Un soir, papa était arrivé en taxi pour lui emprunter de l'argent. Le taxi attendait en bas, dans la rue. Mon oncle et ma tante ne prenaient jamais de taxi. Mon père avait pleurniché, il les avait implorés pour finir par obtenir une poignée de billets, il avait dévalé l'escalier pour poursuivre sa tournée désespérée. Il avait un sacré estomac, malgré sa cirrhose, puisqu'il osait encore emprunter de l'argent. On aurait pu construire un centre de désintoxication avec la totalité de ses dettes.

Il va sans dire que cela faisait un certain bagage à trimballer avec moi dans la vie adulte, mais je me suis appliquée à ne jamais me plaindre, ni à jouer de la pitié des autres. Je continue de penser que j'ai eu une enfance plus insouciante que bien d'autres personnes. Maman était là, je pouvais compter sur elle. La seule chose qui peut parfois me faire tiquer, c'est que je n'ai jamais pu lui témoigner ma reconnaissance. Certes, je peux rester longtemps à côté d'elle ou lui essuyer le menton, mais ça ne compte pas. Si quelqu'un doute de l'ancienne distinction entre l'âme et le corps, il n'a qu'à aller voir ma mère. Son cerveau est une chose, mais elle n'est plus là.

Je me suis demandé pourquoi je n'ai pas pu lui témoigner l'amour qu'elle méritait. Je me suis posé la question, encore et encore, mais c'est trop demander d'un juriste. Rien que l'idée d'aller chez un psy me donne des démangeaisons dans le crâne. Elle supportait pour moi l'alcoolisme de papa et sa folie du jeu, toute l'explication est là. Il était clair qu'il s'agissait d'un sacrifice, mais je ne lui ai jamais demandé de se sacrifier. Il aurait sûrement mieux valu pour elle et pour moi qu'elle le flanque à la porte, mais je sais bien que je rationalise a posteriori.

Les cœurs de femme déchirés ont quelque chose de poisseux. Ce n'est pas bien de le dire, c'est pourquoi je le dis uniquement ici. Maman m'avait comme excuse pour se sacrifier, et elle avait son amour énorme et idiot pour papa. L'homme de sa vie qui, en règle générale, était trop ivre pour ressentir quoi que soit et qui, à jeun, se métamorphosait en un ramassis d'apitoiement sur lui-même geignard, de sursauts de colère et de méchanceté abjecte. Maman était convaincue qu'elle pouvait le sauver, et que c'était sa mission dans la vie. Une femme comme elle est son pire ennemi. Être sa fille, cela revient à être sans cesse pourchassée dans un labyrinthe de culpabilité que l'on jette sur vous et de colère interdite.

Je n'ai ressenti que du soulagement quand papa est mort. Il m'a fallu des années avant de pouvoir regarder son portrait en noir et blanc, qui me sourit d'un temps de l'innocence, de l'autre côté du cloaque dans lequel il avait sombré. Là, chez le photographe, dans sa tenue de matelot impeccable, on aurait cru que la Marine lui aurait fait éviter tous les écueils et toutes les infamies. Il n'y avait rien de surprenant à ce que maman soit tombée amoureuse de lui. La mort de papa aurait dû me rapprocher d'elle, c'est le contraire qui s'est produit.

Je l'ai évitée, et je trouvais toutes les excuses quand elle téléphonait pour m'inviter ou pour tenter de se faire inviter chez nous. Elle commençait à sentir l'alcool quand nous avons fini par nous revoir. Dans des moments de faiblesse, je me disais que c'était ma faute si elle picolait. Jan disait que j'étais une mauvaise mère en empêchant que Leonora établisse un lien avec elle. Cela a débouché sur une de nos rares disputes. J'ai répondu que, chez maman, ce n'était pas un bon endroit pour Leonora. Quand je suis partie de chez mes parents, l'appartement de Nansensgade est devenu un de ces endroits stériles et négligés où les fleurs mouraient dans leurs vases d'eau sale.

Mais ce n'est pas la raison déterminante. Pendant longtemps, je suis restée sourde et aveugle sur les raisons véritables qui me poussaient à conserver le minimum de contacts. Je me suis endurcie intérieurement car je ne pouvais plus ignorer les sarcasmes dans sa voix. À chaque fois que la conversation portait sur mes études ou ma carrière, c'était comme si elle faisait un grand détour pour éviter les succès de sa fille, à grand renfort de grimaces

affectées et d'une ironie pesante. Elle en avait plein le cul. Au fond, elle n'acceptait pas l'ascension sociale de sa fille dont elle avait elle-même été privée.

Quand elle était jeune, maman avait sûrement imaginé qu'elle irait plus loin qu'une femme qui donne un coup de main à l'auberge de son mari. Mais elle n'a jamais précisé ce qu'elle avait en tête. Les ambitions déçues ont peut-être eu moins d'importance à ses yeux avec le temps, et se manifestaient surtout chez elle par une diction affectée. Par une manière de tenir la cigarette en l'air, qui, à ses yeux, lui donnait un air distingué. Du jour où j'ai commencé à aller à l'école, elle n'a cessé de me seriner que je devais réussir en classe si je rêvais de faire autre chose que le ménage et à manger pour mon mari, et de lui sortir ses pantoufles.

Quand j'ai été assez grande, elle m'a prêté des livres de Mathilde Fibiger et Amalie Skram. Sinon, avec moi, elle ne montrait guère d'émotions, et son ardeur quand elle parlait d'égalité et d'indépendance des femmes me faisait l'effet d'une forme d'enthousiasme de substitution. Nous pouvions nous retrouver autour d'Agnes Henningsen et Karin Michaelis. Cela a donc été d'autant plus choquant qu'elle ne puisse pas être contente pour moi quand j'ai commencé à répondre à ses attentes. Elle a accueilli la nouvelle que j'attendais Leonora avec un sourire cruel, comme si elle hésitait entre pitié et volonté de blesser. « Alors, c'était ça, ta carrière ? » a-t-elle dit avec autant de douceur que d'aigreur.

Ses paroles m'ont poursuivie pendant toute ma grossesse et les premiers temps après l'accouchement. J'étais déjà remuée par les sautes d'humeur que me causaient mes hormones. L'image que j'avais de moi était comme un mince rideau agité par le vent, parfois, il se soulevait pour découvrir le plus beau des paysages et d'autres fois il ne révélait qu'un vide gris et sans issue. Je n'avais pas l'habitude de ressentir les choses de manière aussi intense. Il y avait des jours où tout chez Jan me tapait sur les nerfs, sa voix, son odeur, sa manière de manger. L'instant suivant, je voulais lui sauter dessus, et j'en venais presque à avoir honte de mes propres désirs.

L'enfant à naître était comme un étranger qui avait pris ses quartiers chez moi et qui occupait de plus en plus de place. Tandis que mon corps ne faisait que s'alourdir jusqu'à devenir impossible, j'ai entendu la voix de ma mère. « Alors, c'était ça, ta carrière ? » Avais-je déjà remis mes rêves et mes grands projets d'avenir ? Un samedi matin, je me suis traînée jusqu'au centre-ville pour faire un tour dans mon ancien quartier. Je n'ai pas réussi à faire entrer le landau par la portière étroite du tramway. Je suis passée dans Krystalgade au moment où l'office à la synagogue venait de finir et, soudain, je me suis retrouvée en face de Jonathan Cohn. Il a soulevé son chapeau et s'est penché pour voir Leonora.

Il est difficile de décrire la vénération que nous nourrissions à l'égard du vieux Cohn. Elle appartenait à un monde d'hier, comme lui. Je ne lui avais parlé que deux ou trois fois. Bien entendu, il avait sa secrétaire par qui tout transitait, même en interne, et il aurait été unimaginable de s'approcher de sa table à la cantine. Je l'avais entendu plaider à la Cour suprême mais, ensuite, j'avais oublié la substance de sa plaidoirie, tant j'avais été sidérée par ses manœuvres rhétoriques et l'esprit de ses digressions, au point que les magistrats ne pouvaient plus garder leur sérieux.

« Eh bien, madame Strøm, rentrez donc stériliser quelques biberons », a-t-il dit avec une petite lueur de malice dans le regard. On aurait dit que cela lui était venu à l'esprit afin de montrer son empathie. Et qu'il était au courant de ce genre de choses.

« J'allait. » C'est sorti tout seul. Il a rougi et j'ai rougi également en songeant qu'il imaginait la chose.

« N'oubliez pas qu'il y a un monde à l'extérieur de la chambre des enfants, a-t-il dit en me regardant droit dans les yeux. Nous attendons. » Il a souri et m'a pris le poignet. « Nous attendons beaucoup de vous. »

Ses mots m'ont donné l'impression que je ne touchais plus terre, et il a fallu que je me cramponne à la poignée du landau quand je me suis dirigée vers la Rundetaarn. Ils m'ont également permis de traverser la période suivante avec plus de calme. Leonora pouvait me réveiller en pleine nuit, elle pouvait me vider de mon énergie et de ma réflexion, cela ne faisait rien. Les attentes que Jonathan Cohn plaçait en moi étaient l'antidote à la jalousie malade et mesquine de ma mère.

La jalousie était un sentiment inconnu chez les parents de Jan. Ils étaient fiers de chaque marche gravie par leur fils sur l'échelle sociale. Il aurait été rapidement loin d'eux s'il ne leur avait pas toujours témoigné cet attachement et cette attention affectueuse. Ils m'aimaient autant, et j'ai eu maintes fois les larmes aux yeux à cause de leur gentillesse sans réserve. J'étais comme une frileuse qui fond au chaud.

Quand je pense à tout ce qui s'est passé de bien dans ce pays, où je suis née au milieu de la Seconde Guerre mondiale, je vois Mozarts Plads et la rue avec les petits jardins devant un petit immeuble HLM en brique jaune. Je vois Inge et Svend sur l'escalier du jardin qui mène au salon lumineux avec les jolis meubles et l'art de qualité aux murs. Simples et éduqués, modestes et pourtant fiers d'avoir apporté leur contribution, d'avoir répondu aux demandes et d'avoir mis au monde un fils qui était allé bien plus loin que ce qu'ils auraient pu rêver.

C'est facile de les regarder avec un petit sourire, mais on oublie que si la vie a été plus facile, c'est grâce à eux. Ce n'est ni notre distance globale ni notre ironie cynique qui nous permet de regarder les parents de Jan avec une condescendance polie. Notre attitude blasée est le fruit surprenant de leurs efforts, de leur capacité de résistance, de leur intégrité sincère et de leur zèle honnête. Sans eux, ni Jan ni moi, ni tant d'autres jeunes de notre génération ne serions allés au lycée et n'aurions poursuivi notre ascension vers les couches sociales où l'on peut choisir si l'on va se montrer solidaire ou si l'on se sent trop chic pour ça.

Leur petit appartement dans Wagnersvej est devenu le foyer qui m'avait manqué et il va sans dire que notre fille s'est sentie davantage proche des parents de Jan que de ma mère, cette personne grise, sacrifiée, tourmentée, et, avec le temps, légèrement alcoolique. Quand je pense que Leonora n'a jamais eu une relation étroite avec elle, on dirait que cela se répète, dans le sens où ma petite-fille n'est pas non plus proche de moi. Un père absent est la cause première dans les deux cas, même si tout se hérisse en moi pour protester contre la comparaison. Le fait est que la raison de l'absence n'influe pas sur le résultat.

Je ne reproche rien à Leonora, je suis trop intelligente pour ça. Elle n'y peut rien si le cancer a emporté son père, et si sa mère n'est pas vraiment celle qui sait répandre la joie autour d'elle. Ce n'est pas non plus que je me

reproche de ne pas avoir fait des gâteaux ou du tricot avec ma fille. J'ai toujours des doutes quand les mères s'autoflagellent. Nous faisons de notre « presque-mieux », comme disait Jan, parce que c'est le concept de mieux qui nous fait toujours aller au charbon.

Quand je compare mon enfance avec celle de Leonora, j'aimerais bien faire l'échange, mais ça changerait quoi ? La vérité crue, c'est que je me retrouve tout en bas de la liste des choses qu'elle et Mick doivent faire. Penser à Grand-mère. De même que je me suis réfugiée chez les parents de Jan, Leonora se réfugie chez ceux de Mick. Leurs pères ont joué ensemble au club de foot de Fremad. Le problème, c'est que je n'arrive pas à y croire.

Je vois bien les terrains au bord du parc de Valby, la lumière criarde des projecteurs par un soir de printemps glacial, où l'haleine blanche pend aux lèvres des joueurs, où les gardiens sautillent sur place pour se réchauffer. Jan jouait encore quand je l'ai rencontré et je l'aimais assez pour aller le voir jouer, même si le foot ne m'a jamais rien dit. C'est juste que je ne vois Kenneth Lacour nulle part, ni même une version de lui plus jeune, moins empruntée et moins présomptueuse.

Voilà le pacte que j'aurais pu conclure avec les beaux-parents de Leonora quand je leur ai rendu visite la première fois dans leur enfer de design pompeux. Cela aurait été mon billet d'entrée pour une vie de famille florissante. Ma reconnaissance ou, à défaut, mon acceptation du parallèle étonnant qu'il cherchait à imposer. Deux jeunes gars rayonnants de Sydhavnen qui avaient combattu sur le terrain de gazon, sans se douter qu'ils seraient les pères du jeune couple heureux, qui venait de nous livrer notre pépîte à tous. Deux jeunes gars de Sydhavnen qui s'étaient battus pour avoir leur place au soleil, au tout premier rang.

Je crois que Kenneth Lacour était aussi sensible que dominant, quand, lors de notre première rencontre, en prenant Jan en otage, il m'a fait comprendre que ma Leonora et son Mick avaient toujours été faits l'un pour l'autre. Je crois qu'il a aussitôt senti ma résistance derrière mon sourire poli. Il fallait voir ça. J'ai vu les parents de Mick au baptême et deux fois ensuite. Quand je les ai rencontrés, je ne pouvais pas savoir que mon aversion spontanée pour leur vulgarité de nouveaux riches était prémonitoire. Comme si j'étais dotée d'un sixième sens.

Je déteste avoir raison. Dans ce cas précis, je le déteste vraiment, et je sais que Jan l'aurait détesté aussi. S'il est vrai que, dans les années cinquante, il a joué au foot avec Kenneth Lacour, cela l'aurait conforté dans l'idée que nous ne sommes pas déterminés par le rapport entre les forces productives et les rapports de production, tel que nous l'enseignait Bente quand on discutait à table, dans Wagnersvej. Jan aurait été le premier à dire que j'idéalisais son enfance, mais il n'est pas exagéré d'affirmer que ces deux gars de Sydhavnen ont tourné différemment.

Je vais voir Inge et Svend de temps en temps. Ils n'ont jamais quitté le petit trois-pièces, là-bas. Et pourquoi l'auraient-ils fait ? Je crois que cela ne leur est même pas venu à l'esprit. Ils ont le jardin. Inge est devenue toute voûtée et fripée, mais Svend a conservé sa bonne humeur et ses convictions. Lors d'une de mes dernières visites, je lui ai demandé s'il se souvenait si Jan avait joué au foot avec un gars qui s'appelait Kenneth. Svend a pu me réciter toute une liste de garçons, avec nom et prénom, mais Kenneth Lacour n'en faisait pas partie. Et je me suis dit que Kenneth Lacour ne collait pas non plus à l'idée que Svend se faisait de Jan et de ses camarades, et de ce qu'ils allaient devenir.

À sa manière, malgré ses rondeurs, Svend était aussi un peu carré. Incapable d'imaginer que l'on puisse être autre chose que social-démocrate. Je n'ai jamais oublié l'embarras de Jan quand il a été obligé d'expliquer à son père qu'il avait voté pour le centriste Hilmar Baunsgaard. On n'évitait pas la politique à table, dans le salon avec vue sur le jardin avec pelouse et bacs à sable pour les enfants de l'immeuble. Cela avait été quelque chose de quitter l'arrière-cour malsaine où Svend et Inge avaient habité avant d'avoir Jan.

Il ne serait jamais venu à l'idée de Svend de hausser la voix, et il est resté paralysé et perplexe pendant plusieurs minutes. Il lui fallait digérer le fait que son fils était devenu un bourgeois. C'est la seule fois où j'ai entendu bredouiller Jan. Il pensait vraiment que le secteur public ne pouvait pas grossir indéfiniment mais, chez ses parents, cela sonnait comme un aveu. Sa sœur Bente lui est aussitôt tombée dessus, lui, le traître de classe, le fidèle laquais du capitalisme. On aurait presque pu croire qu'elle se serait moins emportée s'il était devenu conservateur et pas simplement centriste. D'ailleurs, elle traitait leur père comme une sorte d'Oncle Tom blanc. On n'irait jamais assez vite pour mobiliser la classe ouvrière jusqu'à la lutte armée.

Svend était assis entre les deux, au bout de la table, silencieux et honteux. Ses mains étaient posées à plat de chaque côté du set de table. Je m'en souviens très nettement, deux mains posées là, inutiles, immobiles. Deux grosses mains solides qui avaient construit tout ce que ses enfants étaient prêts à casser, l'un avec les forces du marché, l'autre avec la dictature du prolétariat. J'espère, et je crois qu'il aurait été capable de voir la différence entre son fils et un homme comme Kenneth Lacour. Et, ce, même s'il ne savait pas ce que je sais aujourd'hui sur le beau-père de ma fille.

Voilà ce qu'il en est.

Kenneth Lacour est plus qu'un commissaire aux comptes. Il est également associé d'une holding qui, à son tour, possède toute une série de sociétés, dont l'une a été cédée il y a quatre ans. Son nom est apparu un jour dans une affaire qui est arrivée sur mon bureau, et tous les voyants étaient au rouge. Nos conclusions montrent que les preuves sont suffisantes pour une condamnation. Dans cette affaire, Kenneth Lacour pratique du dépeçage d'actifs, au profit des vendeurs. Dans la plupart des cas, ce sont les acheteurs qui sont condamnés. Un déséquilibre pour lequel Jan nous critiquait quand je parlais de mon travail, et que je me suis efforcée de corriger.

Je me suis chargée de la rédaction de l'acte d'accusation, mais j'ai demandé à être dessaisie de l'affaire. Kenneth Lacour sera poursuivi dans le courant de l'automne. Cela ne sera pas une surprise pour lui. Il devait également savoir qui j'étais quand, pendant le baptême, il a eu le culot de me parler de ses sociétés, en passant, comme si tout était dans l'ordre le plus impeccable.

Je me moque de le revoir un jour ou non, mais, évidemment, c'est une autre paire de manches avec ma fille et ma petite-fille. J'ai été prise au dépourvu quand il est apparu que Mick était au courant de l'affaire qui se préparait. Je ne sais pas ce qu'il a raconté à Leonora. Ils étaient là le week-end dernier, et plus rien ne sera comme avant.

La semaine dernière, Leonora a appelé à l'improviste pour annoncer qu'ils venaient. Je ne m'attendais pas à les voir cet été, et je dois avouer que c'était sans enthousiasme que, avant les vacances, je lui avais demandé s'ils ne voulaient pas venir passer quelques jours ici. C'était une proposition sans risque de ma part, mais un signal quand même. Je tenais pour acquis qu'ils passeraient tout le mois de juillet avec les parents de Mick, d'abord dans leur maison de vacances de Hornbæk, puis ce serait cette croisière dans les Caraïbes dont ils avaient amplement parlé.

Même s'il n'est pas rare que je me montre dure avec moi-même, je ne perçois pas une once de jalousie sous le dégoût que j'éprouve. Je sais désormais que ce sont les contribuables danois qui financent les vacances de luxe de ma fille. Ils prennent l'avion pour Miami tous les cinq dans une semaine. Leonora était ivre de joie quand elle m'a parlé de leurs projets. Elle n'a jamais voyagé en business class. Moi non plus, et je l'envierais de pouvoir boire du champagne en survolant l'Islande, si celui qui régale n'était pas mêlé à des détournements et des fraudes.

Leur venue me rendait nerveuse. Ça aussi, c'est un sentiment nouveau. C'est à retardement que j'ai saisi que je me suis habituée à être seule. Je ne vois presque personne, surtout là-haut, à la maison de vacances. Je me considère comme une femme entre deux âges, un peu bizarre. Parfois, je parle à Jan. Je devrais me faire du souci, mais ça ne m'inquiète pas. Après avoir vendu la maison et déménagé, c'est ici que je perçois les restes de sa présence. C'est comme si un ultime écho de sa voix résonnait encore entre les cloisons en sapin jaunies.

Quand Leonora était petite, elle trouvait que les nœuds dans le bois ressemblaient à des yeux. Sur le mur de ce qui était autrefois sa chambre, deux nœuds formaient comme une paire d'yeux. Ils l'effrayaient, elle disait qu'ils suivaient le moindre de ses gestes, jusqu'à ce que Jan prenne un marqueur et dessine des lunettes avec un visage rigolo. Nous n'avons pas effacé son dessin, il est encore là. Sa petite blague avec le marqueur forme un souvenir indélébile, au sens littéral du terme, un souvenir de son inventivité, de sa légèreté et de sa gaîté. Ce dessin me rappelle Jan chaque fois que je le vois. Comme un picotement derrière les globes oculaires. Sinon, mes yeux sont secs comme ces nœuds. Je me fais parfois l'impression que je pourrais tout encaisser.

J'étais dans la cuisine quand la voiture allemande de Mick s'est garée dans le chemin vendredi, en fin d'après-midi. Leonora s'est approchée la première dans l'herbe haute, avec Josefine sur le bras. Mick les suivait avec un sac d'affaires pour le week-end dans une main et, dans l'autre, un sac en coton matelassé avec un tas de fermetures éclair et de boutons pression, probablement bourré de tous les accessoires et remèdes sans lesquels on n'est pas un parent aujourd'hui, et qu'il faut trimballer partout. Ils se sont arrêtés au mélèze que Jan menaçait d'abattre chaque année. Puis ils ont regardé tous les deux en direction de la maison tandis que Leonora disait quelque chose. Ils ne semblaient pas m'avoir vue.

Je ne voulais pas que Jan coupe cet arbre, même s'il avait raison, car cet arbre avait fini par faire beaucoup d'ombre. L'arbre est encore là parce que, lui, il n'est plus là. Ce n'est pas parce que j'aime particulièrement les mélèzes, au contraire. « Je ne sais pas pourquoi on supporte ce monstre sinistre, la prochaine fois, je vais prendre la hache », disait-il toujours. « Ce n'est pas sa faute s'il est moche », répondais-je à chaque fois, et il me prenait ensuite dans ses bras.

Je ne saurais expliquer pourquoi j'ai défendu le mélèze. Peut-être parce qu'il protégeait notre petit endroit. Un chalet en bois de l'entre-deux-guerres, enduit de goudron comme cela se faisait, avec des fenêtres peintes en blanc, et de la mousse sur le toit. Je devine aux grimaces ironiques de Leonora toutes ses réserves à l'égard du modeste paradis de vacances de son enfance. La maison de Mick à Hornbæk est certainement autre chose que ce truc d'amateur. Il penchait la tête, comme pour évaluer l'étendue de la misère. Leonora a sûrement regretté de l'avoir traîné ici.

Quand je suis sortie, elle a fait tout un numéro pour bien me faire comprendre que c'était son idée à lui. Je n'ai su qu'en penser. Si c'était vrai, je devais évidemment réviser mon jugement à son égard. En même temps, sa remarque dévoilait inconsciemment le rapport qu'elle entretenait avec moi. Ne se rendait-elle pas compte à quel point c'était délicat ? Je me suis reprise : peut-être voulait-elle simplement me faire plaisir. Et mes sentiments oscillaient comme des branches de mélèze dans le vent pendant que j'apportais les verres, le vin blanc et les cacahouètes sur un plateau.

Josefine m'a regardée de travers en se tassant dans le cou de sa mère quand j'ai fait mine de m'approcher d'elle. « Elle est fatiguée, a dit Leonora en guise d'excuse. Elle a dormi dans la voiture. Elle boude toujours un peu quand elle se réveille. Pas toi ? » Josefine est toujours fatiguée, soit parce qu'elle vient juste de dormir, soit parce qu'elle va dormir bientôt. L'ai-je jamais vue sans une tototte plantée au milieu de sa tête méfiante ? « Tu reconnais bien ta grand-mère, hein ? » a fait Leonora en gazouillant à la petite. Je me suis efforcée de prendre ça parfaitement bien tout en servant le vin.

Nous étions sur la terrasse. Mick s'est étiré et s'est calé dans son siège, très satisfait. Il émanait de lui une satisfaction surnaturelle à être en sa propre compagnie. C'est peut-être pourquoi il semble se sentir partout chez lui.

« C'est absolument charmant ici », a-t-il dit.

Tu t'attendais à quoi ? ai-je failli lui répondre.

« Leonora n'en pouvait plus d'attendre de venir ici quand les vacances approchaient. Tu te souviens de ton calendrier de l'été ? Son père lui avait fabriqué un calendrier avec des petites portes à ouvrir, ai-je expliqué.

— Et derrière chaque porte, il y avait une photo des vacances de l'année précédente, a ajouté Leonora.

— Comme un calendrier de l'avent ?

— Oui, mais sans neige ni Père Noël », a-t-elle dit.

Leonora n'évite pas toujours de paraître un peu bête. Et dire que j'écris une chose pareille. Je ne sais pas si cela me fera passer pour quelqu'un de libre ou de seul. Sans doute parce que je me sens les deux.

« Pour un avocat, mon père pouvait se montrer assez créatif, a poursuivi Leonora.

— Et confiant, ai-je dit. Il croyait que les nouvelles vacances seraient aussi bonnes que celles de l'année précédente. » J'ai souri pour ne pas paraître trop mièvre. « Nous passions toutes nos vacances ici. Bien sûr, ce n'est pas particulièrement fantastique. »

J'aurais pu me retenir de cet ajout. Je me suis demandé si Mick n'allait pas le prendre comme un commentaire mesquin à l'égard des Caraïbes. Visiblement pas.

« J'aurais tellement aimé rencontrer Jan. Cela m'attriste beaucoup. Et puis, pour Josefine, aussi. » Il s'était exprimé d'une voix basse et sérieuse. Était-il ému ?

« Oui », ai-je dit, doucement. J'ai eu mauvaise conscience de me montrer aussi sceptique et hostile. Tu ne le connais même pas, ai-je pensé.

Comme personne ne disait rien, j'ai capté le regard de Josefine en lui faisant un petit signe d'encouragement. Elle a mordu sa tototte de plus belle et s'est terrée contre la poitrine de Leonora. L'épouvante se lisait dans ses yeux. Je n'ai pas pu m'en empêcher. D'un coup sec, j'ai retiré la tototte en penchant la tête sur le côté. Josefine a poussé un hurlement.

« Maman ! » a fait Leonora avec un sourire.

J'ai admiré son sang-froid.

« Cela va lui abîmer les dents de suçoter ce truc tout le temps, ai-je répondu. Elle va finir avec un appareil.

— Ça la rassure », a dit Leonora en reprenant la tototte.

Le silence est revenu. Le bouclier en plastique se mouvait en rythme. Les grands yeux de l'enfant me contemplaient, insondables.

Nous avons dîné dehors. En entrée, j'ai servi des crevettes. Comme ça, ça les occuperait de les décortiquer. Cela s'est mieux passé que je ne l'avais craint, sauf que Leonora se levait sans cesse. Josefine jouait avec des Legos sur une couverture matelassée. J'avais installé la couverture un peu à l'écart de la terrasse, à un endroit où le soleil donnait encore dans le jardin. C'était trop loin pour la mère inquiète. Et elle a fini par s'asseoir avec sa fille. Elle parlait tout le temps à Josefine, mais je n'entendais pas ce qu'elle lui disait.

« Comme elle est adorable, ai-je dit.

— Elles le sont toutes les deux », a dit Mick.

Je me suis sentie obligée de soutenir son regard. À mes oreilles méfiantes, sa phrase sonnait comme un rappel, mais l'expression de son visage était bienveillante et chaleureuse.

« Leonora m'a tellement parlé de toi et de Jan.

— Ah bon ? »

Je crois que j'ai dû sembler tout à fait surprise.

« Parfois, j'ai l'impression de l'avoir connu. Tout ce que Leonora m'a raconté, et mon père aussi. Je l'imagine nettement.

— C'est curieux, ai-je dit. Parce que j'ai interrogé les parents de Jan, mais ils ne se souviennent pas de ton père.

— Ils ne sont plus tout jeunes désormais. »

Mick s'est tu un instant. Peut-être ne se doutait-il de rien, ou peut-être était-il très obstiné. Avec l'habitude d'obtenir ce qu'il voulait des femmes, et que l'on raconte l'histoire de la manière qu'il souhaitait.

« Peut-être que ton papa le confond avec quelqu'un d'autre ? » ai-je suggéré.

Il a secoué la tête, j'ai évité son regard.

Leonora s'était assise en tailleur et avait pris en main les Legos. C'était elle qui construisait. Elle montrait à Josefine comment faire tout en lui prodiguant un flot continu d'encouragements. J'ai failli dire qu'elle étouffait sa fille avec son attention. J'ai songé qu'elle s'était retranchée sur la couverture, derrière l'enfant et les Legos, pour m'obliger à parler avec Mick. Ou bien me parlait-il ainsi parce qu'elle s'était levée de table ? Pour meubler le temps ?

« J'éprouve une grande gratitude, a-t-il dit. Je sais que Leonora aussi. Quand je pense à ce que nos pères ont réussi. Toi aussi », s'est-il empressé d'ajouter.

C'était bientôt Noël sur la terrasse.

« Moi, je ne suis qu'une fonctionnaire, ai-je dit en me penchant pour enlever une touffe d'herbe entre deux carreaux. J'ai arrêté de mettre du Roundup », ai-je ajouté pour m'expliquer.

Il a eu l'air perdu.

« Ils venaient tous les deux de nulle part, et ils ont pourtant fait des études. Ils ont construit quelque chose. Ils se sont battus pour ça, a dit Mick. Notre génération devrait bien en prendre de la graine. Penser aux valeurs derrière tout ça, quand on assume ses responsabilités.

— Il faut que j'aille m'occuper du poisson » ai-je dit. Mick s'est levé pour aider à porter les assiettes. « Reste assis », ai-je dit d'un ton suffisamment péremptoire.

À ce moment-là, j'ai pu me demander si Mick n'avait pas conscience de ce à quoi son père était mêlé. On aurait dit qu'il avait essayé de deviner ce que j'avais envie d'entendre. Peut-être était-ce Leonora qui avait parlé de nos valeurs. Ni Jan ni moi n'aurions eu l'idée de les détailler.

Quand je suis revenue sur la terrasse avec une main-chaude et le plat à poissons, la chaise de Mick était vide. Ils ne m'ont pas entendue, je les ai laissés tranquilles. Ils étaient tous les deux en train de donner un cours particulier à la petite sur l'art de construire quelque chose. Josefine regardait pendant que Mick et Leonora jouaient aux Legos pour elle.

J'ai imaginé la conversation que je n'aurai jamais avec ma petite-fille quand elle commencera l'école primaire et finira par revoir son grand-père. Elle ne le reconnaîtra sans doute pas. Se serrera-t-elle contre Leonora avec un regard méfiant ? Je ne me promènerai pas avec elle en lui donnant la main. Je n'irai pas la chercher à l'école, je n'aurai pas la possibilité de lui expliquer la situation telle qu'elle est.

Non, ma petite, grand-père ne travaillait pas à l'étranger. Non, il n'était pas parti pour une sorte de grande récréation. Il était associé d'une entreprise qui n'était plus en activité, cette entreprise avait plein d'argent à la banque, pour payer les impôts. Puis grand-père s'est arrangé avec un ami pour que cet ami rachète l'entreprise. Sauf que l'ami a oublié de payer l'argent qui devait revenir aux impôts. Peux-tu deviner ce que grand-père et son ami ont fait de cet argent ?

Le lendemain, nous étions à la plage. Je ne saurais dire combien de fois nous y sommes allés en empruntant le chemin, longeant les clôtures en rondins noircies qui bordaient les jardins envahis par les hautes herbes. C'est toujours le même sentiment de bonheur quand on arrive au boqueteau, au bout, et que l'on voit la mer entre les arbres. C'était la première fois que j'y allais avec ma petite-fille, et je me suis autorisée à oublier que ce serait aussi la dernière.

Par une marque de faveur exceptionnelle, j'avais le droit de porter Josefine dans mes bras. J'ai aimé cette sensation nouvelle, sentir son corps léger et doux. Quand j'ai marché sur une branche morte qui s'est cassée avec un craquement sec, c'était comme si quelque chose coinçait dans un grand mécanisme d'horlogerie et se remettait soudain en place. Mick formait l'arrière-garde, chargé de paniers, parasol et couvertures. Leonora marchait juste derrière moi. Désormais, c'était elle qui répondait quand on criait « Maman ! ». Si j'avais été plus proche d'elle, je n'aurais pas été aussi sûre que c'était une visite d'adieu.

« Qu'est-ce que tu penses de lui ? », a-t-elle demandé.

Nous étions assises sur la couverture matelassée. Il n'y avait pas encore d'autres baigneurs sur la plage. Mick avait nagé, il s'est redressé et a chassé les cheveux sur son front. Josefine était dans le sable, avec une pelle et un seau. Leonora lui a pris la pelle et a rempli le seau de sable. Mick a pataugé dans les vagues, les cuisses luisantes et musclées. Son maillot de bain était très petit. J'ai baissé les yeux.

« Laisse-la donc essayer par elle-même », ai-je dit d'un ton détaché pour ne pas la blesser.

« Je t'ai demandé ce que tu penses de lui. »

On aurait presque dit qu'elle voulait que je fasse des commentaires sur le corps soigné de Mick, mais c'est assurément ma pudeur qui me jouait un tour.

« Ce n'est pas le moment », ai-je dit parce que Mick semblait se diriger vers nous. Mais il s'est arrêté sur le rivage et s'est planté là en nous tournant le dos. Il est resté les mains posées sur les côtés, l'index appuyé sur les hanches. Il paraissait avoir conscience que nous le regardions, là, en train de poser.

« Quand tu poses une question pareille, la réponse va de soi, ai-je ajouté.

— C'est aussi une réponse », a-t-elle dit.

Mick a levé une main pour se protéger les yeux du soleil. Il avait l'air d'un athlète grec se détachant sur le ciel et la mer. J'ai toujours eu du mal avec la fatuité masculine.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mick est certainement un gars charmant et intelligent. Non, ce que je dis a l'air complètement idiot. Je me dis simplement... Il a son boulot, mais toi, qu'est-ce que tu as ? Tu crois que tu vas reprendre tes études maintenant que vous avez eu Josefine ?

— Tu ne penses vraiment qu'à ça ! La vie, c'est autre chose que le travail et faire carrière. Et puis, ça peut devenir trop triste et sec. Tu n'aurais pas juste besoin d'un peu de sexe, maman ?

— Ça, ça ne te regarde vraiment pas. » Mes joues étaient rouges. Leonora a dû remarquer que j'évitais de regarder la silhouette bien dessinée de Mick.

« Tu veux bien la surveiller un instant ? »

Leonora s'est levée et elle a rejoint Mick. Ils se sont embrassés goulûment, puis elle a fait quelques pas hésitants dans l'eau. Elle a battu des bras. L'eau n'était pas si froide que ça. Josefine s'est mise à brailler. Je l'ai soulevée et prise dans mes bras. Je n'aurais pas dû, car elle a crié encore plus fort. Leonora était déjà en train d'accourir.

L'après-midi, j'avais besoin d'aller à Gilleleje pour acheter du poisson sur le port. Mick a insisté pour m'accompagner. Leonora est restée à la maison, Josefine faisait la sieste. C'était la première fois que je me retrouvais seule avec lui. Nous avons à peine roulé deux cents mètres sur Strandvejen qu'il en est venu au fait.

« Papa m'a dit que vous enquêtiez sur ses sociétés. »

J'ai eu la gorge sèche. Il avait dit cela du même ton qu'il avait employé quand je l'avais rencontré pour la première fois, et qu'il m'avait interrogée sur mes affaires immobilières. Comme s'il avait parfaitement le droit de me poser cette question. J'ai roulé un moment sans répondre.

« Est-ce que Leonora est au courant que nous avons cette conversation ?

— Non. Je veux également ajouter que ça ne sert à rien de chercher comme ça. Mon père était de bonne foi. Il ne savait pas du tout que l'acheteur n'avait pas l'intention de payer les impôts. »

J'ai gardé le regard braqué sur la route. Il y avait des cyclistes un peu plus loin. Je les ai dépassés et me suis rabattue. Je n'ai pas regardé Mick.

« Je vais te dire quelque chose. Ici, ce n'est pas mon bureau. Ce n'est pas non plus le tribunal de Copenhague. C'est ma voiture, et ce sont mes vacances. Tu comprends ? »

Il n'a pas répondu, et il n'a rien ajouté. Rarement la route a été aussi longue jusqu'à Gilleleje. Nous n'avons pas dit un mot pendant le reste du trajet. Je me suis demandé s'il avait vraiment cru qu'il pouvait influencer sur le cours de l'affaire. Était-il naïf à ce point, ou bien quelqu'un lui avait-il donné l'impression que nous n'étions pas incorruptibles à la section financière ?

Il y avait beaucoup de monde à Gilleleje, et j'ai dû me garer assez loin du port. Les plaisanciers étaient amarrés bord à bord et les derniers arrivés devaient passer sur les bateaux voisins pour gagner le quai. Il y avait la queue chez le poissonnier. J'avais décidé que je ne serais pas la première à rompre le silence. Visiblement, Mick avait pris la même décision. Jan aurait sûrement considéré que j'étais d'une intransigeance exagérée, mais je trouvais que ce n'était pas à moi de normaliser la situation.

Quand cela a été notre tour, j'ai commandé six filets de plie. J'allais payer quand Mick est intervenu, il a désigné le vivier où des homards noirs agitaient leurs antennes. Leurs pinces étaient coincées par des élastiques.

« Nous prendrons également deux homards, là, a-t-il dit. C'est moi qui invite, a-t-il ajouté en me souriant comme si tout était normal entre nous.

— Mais c'est de la folie.

— Il ne manquerait plus que ça ! »

À la sortie de la ville, Mick m'a demandé de faire un détour par le supermarché. J'ai attendu dans la voiture. J'ai repensé à ce que Leonora m'avait dit la veille en arrivant. C'était l'idée de Mick de venir me voir. Je me suis demandé si le véritable but de cette visite n'était pas d'avoir une occasion de délivrer son message : ça ne servait à rien de chercher comme ça dans les affaires de Kenneth Lacour. Mentalement, j'ai revu le contenu du dossier qui s'était trouvé sur mon bureau durant tous les mois passés.

Peu après, Mick est arrivé avec un sac de courses rempli. Il l'a posé sur la banquette arrière. Nous sommes repartis.

« Ils n'avaient pas un grand choix de champagne, mais j'ai trouvé une Veuve Machin, a-t-il dit d'un ton censé être humoristique. Tu as bien un congélateur ? »

J'aurais aimé trouver une réplique mordante pour lui répondre, mais je ne suis pas aussi vive que ça. C'était Jan qui improvisait. Moi, j'ai toujours été la bonne élève. Sérieuse, persévérante, préparée, mais pas la plus rapide à réagir, comme il le faut avec des types comme Mick et Kenneth Lacour. Soudain, je me suis vue avec ses yeux. Verte de jalousie. Croulant sous le poids des ans. Raide comme le piquet du poteau qui met en garde contre les fils à haute tension, le poison ou les mines. Glaciale et seule.

À notre retour, Leonora et Mick sont allés à la plage avec Josefine. J'ai sorti une grosse marmite et j'ai mis l'eau à chauffer. En attendant qu'elle se mette à bouillir, je me suis assise sur la terrasse. Elle est à l'ombre l'après-midi. C'est une des choses vraiment absurdes de cette maison. Jan soulevait la table et la portait sur sa tête jusqu'au bout du jardin où il y avait du soleil jusqu'à tard dans la journée. J'étais donc assise à l'ombre et j'ai regardé le coin ensoleillé où nous avions passé tant de soirées.

Je me dis que tout aurait été différent si Jan n'était pas mort. Si c'était avec Ben et Leonora que nous avions passé une soirée d'été comme celle-ci. Ici, j'ai bien le droit de me laisser un peu emporter par mon cœur contradictoire.

J'ai pensé à mettre du sel et du sucre dans l'eau avant de faire cuire les homards de Mick. J'ai espéré que c'est allé vite pour eux dans l'eau bouillante. C'était fascinant de les voir changer de couleur. J'ai monté la mayonnaise comme Jan me l'avait appris et je suis allée cueillir de l'aneth dans le jardin. Leonora et Mick avaient l'air contents et insoucients quand ils sont revenus, et même Josefine était de bonne humeur et a voulu s'asseoir sur mes genoux. C'était énorme.

Nous avons mangé sur la terrasse comme la veille et, pour une fois, Leonora ne s'est pas levée en prétextant qu'elle devait s'occuper de Josefine. Le champagne était à la bonne température et, en vérité, nous aurions bien ressemblé à une famille harmonieuse si le voisin nous avait observés par une fente dans la clôture. Et, au beau milieu de tout ça, Leonora a déclaré que, hélas, ils étaient obligés de partir. Mick a complété. Une de ses collègues avait appelé, elle était malade. Il devait la remplacer pour une visite le lendemain matin, de bonne heure. J'ai regardé Leonora.

« Mais tu ne peux pas rester avec Josefine ?

— Je crois que nous allons rentrer à la maison, a dit Leonora. Elle n'arrive pas à dormir quand Papa n'est pas là. N'est-ce pas ? » Elle s'est penchée et a fait la moue à Josefine, qui a immédiatement tendu les bras, et j'ai dû la rendre à sa mère.

Il est apparu qu'ils avaient déjà fait leurs bagages avant que l'on se mette à table. Leonora avait à peine touché à son verre. Je les ai accompagnés dans le chemin. Les au revoir ont presque été chaleureux, soulagés qu'ils étaient de partir. Je leur ai souhaité un bon voyage dans les Caraïbes, et je suis restée à agiter la main jusqu'à ce que la voiture disparaisse.

ADIEU

Seul le surnaturel peut exprimer le surnaturel...
Le bien est en dehors de l'espace des faits.

LUDWIG WITTGENSTEIN

C'était ma première paroisse. J'avais voulu m'éloigner. Une église romane avec un clocher du XVIII^e siècle. On avait mis au jour des fragments des fresques originales sur la voûte du chœur. L'expulsion du Paradis, honte et lamentations en traits raides et graves. Les fleurs du jardin avaient des airs d'icônes du givre de la météo.

Les vieilles dames de la paroisse étaient très attentionnées. L'une préparait des gâteaux, l'autre me tricotait des choses. Je me suis vue avec leurs yeux, une jeune femme seule, fraîchement sortie du séminaire. Au début, je ne savais pas comment les bénir. Car c'était moi qui étais comblée par leurs bienfaits et toute leur tendresse maternelle constante.

On m'avait installée dans la maison abandonnée d'un petit cultivateur, à l'écart d'un chemin vicinal, entre un champ en pente et la lisière de la forêt, ou une daine se montrait parfois avec ses petits. Quand ils m'apercevaient, ils sautaient sur le côté et disparaissaient à couvert en bondissant. Je me déplaçais à vélo pour me rendre à des préparations au baptême, ou à mon travail de chargée d'âmes. Mes genoux ont appris quelque chose du paysage façonné par l'époque glaciaire.

À l'automne, le voisin d'en face est venu avec sa hache. Il a coupé et empilé le bois pour moi. Ça, c'était avant qu'il ne tombe malade. Sa gêne m'a embarrassée tout autant, quand, en chaussettes, il s'est assuré que la clef de tirage du poêle à bois était bien ouverte. Plusieurs personnes voulaient me faire pénétrer dans leurs cercles respectifs, mais chaque pas que l'on fait dans une petite communauté est irréversible. Si l'on est invité, il faut inviter soi-même. On dit oui à un café, et avant d'avoir dit ouf, la personne apparaît à la porte de la cuisine.

Mon sérieux a surpris. Ce n'est pas que je change de voix quand je prie devant l'autel, mais il doit y avoir une différence entre la communion et la pause-café. Le doyen était plus jovial. Je crois qu'il me soupçonnait d'être une réactionnaire. Il y avait quelque chose dans son ton inquisiteur, comme s'il fallait sans cesse baliser le terrain commun.

Je me suis habituée à être l'objet d'une curiosité bon enfant. Les vieilles dames pouvaient bien jaser, franchement, comme c'est la coutume dans le coin. Une demoiselle aussi charmante devrait bien avoir un mari et des enfants, a dit la dame qui m'avait tricoté mon écharpe. Il y avait un bingo à la maison paroissiale, c'était l'hiver, elle avait gardé son bonnet.

Je lui ai demandé si elle avait donc un mari pour moi. Deux autres dames ont aussitôt marché dans la combine, et nous avons passé en revue les candidats. Le monsieur qui avait repris la station-service de son père dans le village voisin. Le veuf avec deux petites filles, mais un peu plus vieux que moi. N'était-il pas actuel ? Il travaillait au crédit foncier, a précisé une autre dame.

Jusque-là, il n'y a pas d'histoire. L'histoire commence un jour d'été, lorsque Alva s'est garée dans la petite cour devant ma maison. Elle avait mon âge. Je lui avais proposé de lui rendre visite, comme je le fais pour un baptême ou un enterrement, mais elle voulait sortir de chez elle. Elle m'avait dit au téléphone qu'ils n'étaient jamais allés à l'église. Je lui avais demandé si son mari était baptisé. Il faisait chaud, nous étions au salon. Même en plein jour, il faisait sombre à l'intérieur. Elle portait un short et un tee-shirt. Abattue. Elle n'a pris ni lait ni sucre. Je lui ai fait comprendre que nous avions le temps.

Une voiture arrive, un officier en descend. En tant qu'épouse, alors qu'il avance dans l'allée du jardin, on sait déjà de quoi il s'agit. On découvre qu'on l'a toujours su. Son mari avait été envoyé en Irak. C'était son deuxième déploiement après l'Afghanistan. Mark était lieutenant, il avait le commandement d'une section qui avait été envoyée en patrouille. Ils avaient essuyé des tirs. Alors qu'ils reculaient le long d'un canal d'irrigation, un engin explosif improvisé avait été déclenché. Alva a demandé à l'officier de partir.

Une fois celui-ci parti, elle est montée dans sa voiture. Elle a pensé qu'ils étaient formés pour faire face à ce genre de situation. Elle a voulu aller chercher sa fille à l'école, mais elle est restée longtemps assise dans sa voiture avant de reculer dans la rue. Elle a roulé au hasard dans la région pendant deux heures, sans s'arrêter.

Elle avait pensé lui annoncer la nouvelle une fois à la maison, mais elle n'a rien dit. Ida a fait ses devoirs et l'a aidée dans la cuisine. Elles ont dîné et regardé la télé, Ida s'est couchée. Alva est restée au salon. Elle a calculé le décalage horaire et a essayé de se souvenir où elle se trouvait exactement quand Mark est mort.

Ida est entrée dans la pièce, elle n'arrivait pas à dormir. Sur le coup, elle n'a pas réagi quand Alva lui a dit ce qui était arrivé. Puis elle a commencé à se gratter le bras. On aurait dit qu'elle voulait s'arracher la peau. Alva a parlé de la visite de l'officier. Quand Ida s'est mise à crier, ses cris étaient dirigés contre Alva. Les pleurs qui ont suivi avaient l'air aussi étranges que la nouvelle elle-même. Alva n'avait jamais entendu Ida pleurer de cette façon. Le bruit semblait provenir d'un point très profond, et paraissait déplacé chez un enfant.

Lorsque Ida est née, Mark venait de rentrer d'Irak. Il avait parlé de trouver un emploi en dehors de l'armée mais, en fin de compte, il ne se voyait pas en civil. Il avait dit qu'il voulait aider concrètement. Alva lui avait mis la pression, elle l'avait menacé de divorcer. Mais il savait qu'elle ne le ferait pas.

Je lui ai expliqué comment l'enterrement allait se dérouler. L'officier avait repris contact avec elle. Elle avait décliné sa proposition que des soldats du régiment de Mark portent son cercueil. Il avait parlé de rendre les derniers honneurs. Elle avait insisté toute présence militaire.

Une vie. Qu'y a-t-il à en dire ? On parle de ce que ses proches voyaient en lui, et on peut essayer d'imaginer ce qu'il voyait, lui. Ça colle rarement. Ils étaient tous les deux des environs, il avait joué au handball. Une blessure au genou l'avait empêché d'intégrer l'équipe du Danemark des moins de dix-huit ans, oui, il était si bon que ça. Après le lycée et le service militaire, il était parti travailler au Groenland. Une fois rentré, il avait commencé un apprentissage d'électricien, puis il s'était engagé dans l'armée.

Elle a trouvé une photo sur son téléphone et me l'a tendu. Il tenait une petite fille dans ses bras. Le soleil de la fin d'après-midi éclairait leurs visages. Il avait les cheveux courts et des lunettes de soleil remontées sur le front. Derrière lui, des falaises noires dans un paysage désertique.

« Je crois que ça ressemble à ça en Afghanistan, mais c'est Lanzarote », a dit Alva.

L'église était pleine. J'ai pu voir qu'elle avait pris sur elle la responsabilité que ça se passerait bien. Elle faisait attention aux parents, les siens, et ceux de son mari. Ils étaient assis là, pétrifiés, avec Ida entre eux, sur la rangée de chaises de devant, près du cercueil. Sa mère suédoise avait encore son accent. Alva a donné des instructions à l'employé des pompes funèbres quand il a apporté encore un bouquet de plus.

Il y avait deux alignements de fleurs, jusqu'à l'entrée de l'église. *Seigneur Dieu, Père éternel et tout-puissant, Père miséricordieux, écoute-nous, nous qui sommes dans l'affliction...* Elle ne quittait pas le cercueil des yeux, comme si elle ne prêtait pas attention à la présence d'Ida et des autres. *Après le sabbat, à l'aube du premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie allèrent voir le sépulcre...* Elle n'a pas pleuré, elle est restée là, tenant la main d'Ida, devant toutes les personnes présentes, quand le cercueil a été mis en terre. Comme toujours, les proches sont surpris par la profondeur du trou.

Après avoir téléphoné plusieurs fois en vain après l'enterrement, je dois avouer que le temps a filé. Un mois plus tard, j'ai reconnu la mère d'Alva devant le supermarché Brugsen. Elle m'a regardée un instant, comme s'il lui fallait ce temps pour me situer. Alva avait déménagé à Copenhague. Ça s'était fait très vite.

« Je ne comprends pas, dit sa mère. Il est enterré ici. »

J'étais entourée de veuves. Les maris mouraient d'épuisement, du tabac ou d'immobilisme. Les femmes pouvaient continuer pendant des décennies, le panier de leur vélo plein de courses et de choses à faire. Elles avaient laissé derrière elles les pesanteurs de la vie adulte et ressemblaient aux écolières qu'elles avaient été, les rides en plus.

Un jour, la femme du voisin d'en face est apparue à la porte de la cuisine. Elle tenait quelque chose dans la main, elle me l'a tendu, c'était un trèfle à quatre feuilles.

« J'en ai tellement », m'a-t-elle dit.

Nous avons discuté un moment, sur ce que cela fait d'être seule. Je lui ai montré la jardinière que son mari m'avait aidée à installer. Elle en a fait le tour comme si elle voulait s'assurer qu'elle reconnaissait son travail.

Elle avait été son épouse et la mère de ses enfants, entourée des mêmes champs et de la même forêt. Cela avait été monotone et, pourtant, elle donnait l'impression d'avoir toujours beaucoup d'espace autour d'elle. Peut-être avait-elle poussé un soupir de soulagement quand, avec l'âge, elle avait compris que le lendemain ne serait pas un lendemain, mais juste comme aujourd'hui.

À un moment, j'ai parlé d'Alva avec le doyen. Cela m'avait fait un coup quand sa mère m'avait dit qu'elle était partie. Même en pensant que j'avais essayé de l'appeler, cela n'a pas entamé mon sentiment de négligence. J'ai dit au doyen que je m'étais sentie impuissante face au chagrin d'Alva, peut-être parce qu'elle ne le montrait pas. J'ai dit que ce sentiment me faisait honte, tant à l'égard d'Alva que de ma propre vocation.

« Tu te fais du mal, a-t-il répondu. Tout ce que tu peux faire, c'est de réciter un *Notre Père* avec eux.

— Tu parles comme un fonctionnaire, ai-je dit avec un sourire pour ne pas paraître trop dure.

— Mais c'est exactement ce que nous sommes. »

J'étais en colère quand je suis sortie. Plus tard, j'ai pensé que « cynisme » n'était pas le mot juste. Rien que de rester à côté des proches et de respirer le même air qu'eux, c'est déjà beaucoup, parce que, en réalité, c'est tellement inhabituel.

« Tu n'as pas besoin de te sentir sûre de ta foi pour prier », avais-je dit à Alva quand nous nous étions rencontrées la première fois. Elle m'avait regardée d'un air terrifié. Je n'avais pas pu deviner si c'était parce que je demandais trop ou trop peu.

« Tu n'aurais pas besoin de voir autre chose, ailleurs ? a demandé le doyen.

— Je ne sais pas où aller.

— Pourquoi pas une grande ville - Londres, Paris ? »

J'ai répondu que Londres ne me disait rien, et je ne parlais pas français.

« Et Berlin, alors ? »

Il a souri. J'ai senti son agacement de s'être impliqué dans quelque chose pour moi.

« Bah, pourquoi pas ? »

Son soulagement m'a quasiment poussée à me décider tout de suite. Des grandes vacances à Berlin, pourquoi pas ? J'ai cherché sur Internet et j'ai trouvé une famille qui était prête à échanger sa maison de Prenzlauer Berg contre une maison de paysan dans le Vestsjælland.

Dans le train vers le port de Rødbyhavn, j'ai imaginé la petite famille qui faisait le trajet inverse dans leur voiture. J'avais envie de tout annuler, mais peut-être avaient-ils déjà embarqué à bord du ferry à Puttgarden.

Berlin et moi, on n'est jamais devenus amis. Berlin était trop désolant avec ces façades d'après-guerre couvertes de crépi. J'ai bien conscience que l'on trouve que cette ville est rude et crue. Le cru, c'est bien, mais est-ce mieux que cuit et travaillé ? Et belle, alors ?

Je me suis sentie dépaycée et sans attaches, mais naturellement ce n'était pas la faute de la ville. Certains sont nés dans un corps qui n'est pas le leur, d'autres au mauvais siècle. J'ai de la sympathie pour cela, mais uniquement parce que je vois comme une faiblesse le fait de ne pas arriver à admettre ce qui est donné. Le soi ou le moi.

On avait fait le ménage et rangé, mais les gens n'avaient pas cherché à cacher les traces de leur vie. La famille semblait avoir un fils. Passionné par les dinosaures. J'ai pensé que les voies du Seigneur sont impénétrables. Avait-Il simplement voulu voir ce que cela donnerait d'avoir un tel monstre sur la Terre ? Darwin ne m'a jamais empêchée de dormir. Après tout, la Genèse, ce ne sont que des mots. Ce qui me travaille, c'est la création, ce qui est créé.

On avait débarrassé quelques tiroirs de la commode pour moi. J'ai laissé mes vêtements dans la valise. Je me suis assise sur le lit et j'ai caressé le couvre-lit. Peut-être que leur fils avait été conçu là. Je me suis sentie entourée par le couple inconnu, par leurs désirs et leurs déceptions inconnus. Cela m'a surprise de ne pas me sentir percée à jour en sachant qu'ils étaient au milieu de mes affaires. J'ai regardé les photos accrochées au frigo avec des aimants. Une scène de pêche, un gâteau d'anniversaire avec des bougies, un baiser sur la place Saint-Marc.

Les premiers jours, je n'ai rien fait. Cela m'a frappée, j'errais comme si j'étais dans un vide. Dans des ouvertures désertes pratiquées dans toute cette nouveauté. Presque tout avait été détruit par les bombes ou rasé ensuite pour faire place à l'avenir. Je n'étais pas loin de l'Île aux Musées. Je n'arrivais pas à me concentrer devant les trésors écrasants. J'ai défilé devant le grand autel de Pergame, mais j'ai apprécié la fraîcheur des grandes salles.

Je me suis achetée une paire de lunettes de soleil coûteuses dans Friedrichstrasse et je me suis sentie différente. Je me suis assise à Kollwitzplatz et j'ai lu Kierkegaard sans le lire vraiment. Un jour, je suis allée vers l'ouest de la ville et j'ai trouvé un jardin dans Fasanenstrasse où j'ai vu que l'on servait à boire en terrasse.

Je ne sais pas combien de temps il était resté à m'observer. Il avait des pommettes hautes et ses traits avaient sur eux comme un voile d'usure. Il a soudain surgi à ma table et m'a parlé en danois avec une sorte de pesanteur, comme s'il manquait d'air. Je l'ai regardé avec mes lunettes de soleil, contente qu'il ne puisse pas saisir mon regard. Il m'avait entendue passer ma commande. Pourtant, je croyais prononcer les mots correctement.

Il avait l'air de s'intéresser aux autres, d'une manière sincère et attentionnée. Jóanes. Nous avons passé deux heures ensemble. Il venait d'un village près de Tórshavn, sculpteur, ancien élève de l'Académie des beaux-arts de Copenhague. Et maintenant, il habitait Berlin. « Comme tout le monde », a-t-il dit avec une grimace.

Quand il était aux Beaux-Arts, Jóanes rentrait chaque automne afin d'aider son père pour l'abattage traditionnel des moutons. Son père était très pieux, lui, il avait pris beaucoup de distance avec la religion. « Trop de culpabilité. Mon père était un salaud. » Jóanes m'a regardée avec un air de défi. « Le péché originel n'est pas un truc à la carte pour les tyrans domestiques », me suis-je entendue lui répondre. Il a dit qu'il n'aurait jamais deviné que j'étais pasteure.

Nous nous sommes quittés sans échanger nos numéros de téléphone. J'ai dû lui dire que j'habitais près de la Kollwitzplatz et que j'avais l'habitude d'y aller l'après-midi avec un livre. De mon banc, j'avais une vue sur la statue de Käthe Kollwitz et sur l'arrière des étals du marché aux puces. Il arborait un grand sourire quand il est arrivé entre les arbres, les traits pas aussi creusés que la fois précédente.

« C'est peut-être la main de Dieu ? »

Je n'ai pas aimé le ton de sa voix. Derrière lui, un musicien de rue jouait du reggae lourdaut. Il m'a invitée à déjeuner. Je me suis étonnée moi-même. C'était comme un film léger et divertissant à la télé. On lui donne une chance parce que l'on n'a rien d'autre à faire.

Son atelier se trouvait dans une arrière-cour. La pièce était haute de plafond et nue. Par une grande fenêtre, on avait une vue sur le terrain vague où se trouvait le bunker du Führer. De l'autre côté, il y avait un coin cuisine et une mezzanine où il dormait. Le long du mur, il y avait un four énorme et une longue table avec des sculptures en terre. Des têtes et des corps, des hommes et des femmes dans des positions érotiques ou tourmentées, impossible de le savoir.

Plusieurs étaient agenouillés, comme s'ils avaient été frappés, ou qu'ils étaient mourants. Ils me faisaient penser aux victimes pétrifiées de Pompéi. Il a acquiescé et a suivi mon regard qui se posait sur les visages et les corps rassemblés là, reconnaissables malgré le façonnage rapide, avec des marques et des stries dans la terre cuite.

Je ne dirais pas que j'ai posé pour lui la première fois. Je ne me souviens plus quand il me l'a demandé. Il ne montrait que son visage avenant, mais cela suffisait. Il fallait juste que je reste immobile. Ça semble facile. J'ai compris rapidement que l'on est toujours en mouvement, sauf quand on dort. J'ai regardé le mur couvert de marques pendant que les minutes défilaient sans moi.

Il parlait de tout et de rien. Je me suis dit qu'il voulait me donner un aperçu de sa vie pendant que lui me scrutait aussi profondément. Il posait ses petits bouts d'argile l'un après l'autre, en couches successives, avec des gestes nerveux, interrompus par des regards brefs et intenses. Ce n'était pas la même chose qu'être photographiée. Là, j'étais reconstruite de zéro.

Soudain, il s'est arrêté et a drapé la masse d'argile dans un linge humide avant que je réussisse à voir où il en était. Il a fait du café, j'ai suivi ses gestes, libérée de mon immobilité forcée. Il m'a demandé si je prenais du lait. Il s'est retourné. « Je n'en ai pas. »

Je suis revenue le lendemain et le surlendemain. Quand il avait fini de travailler, nous discussions pendant une heure. Nous sommes allés manger dehors. Il m'a parlé de son enfance à Tórshavn, j'ai parlé de la mienne à Copenhague. Un jour, la tête était terminée, et il l'avait cuite. Je ne me suis pas reconnue. Il avait l'air content que je ne sache pas si je l'aimais ou pas.

Il a dit qu'il avait envie de me sculpter en pied. Il a taillé un morceau d'argile pendant que je me déshabillais dans un coin. Je ne me suis jamais sentie aussi nue que pendant qu'il m'observait. Il m'a indiqué comment placer mes pieds et tenir un de mes bras, et il m'a demandé si je serais capable de garder la pose. J'ai regretté dès qu'il a commencé. Quand il s'est arrêté et a recouvert la sculpture, j'ai dû me forcer pour prendre un café comme on le faisait d'habitude.

Il a parlé d'un roman qu'il était en train de lire. Je lui ai dit qu'il fallait que j'y aille. Mes mains tremblaient en descendant l'escalier vétuste. J'ai couru sous le métro aérien. Je me suis fait des reproches, incapable de comprendre pourquoi j'avais honte. Une rame a fait un bruit assourdissant au-dessus de ma tête, comme un grondement de tonnerre. Peu à peu, ma honte a cédé le pas à la colère, mais là encore, cette colère était dirigée contre moi-même.

Nous n'avions toujours pas échangé nos numéros de téléphone. Je ne pouvais pas lui envoyer un sms avec un prétexte. Il ne pouvait pas m'appeler et me demander où j'étais passée. Le lendemain, je suis restée dans l'appartement. Je ne voulais pas prendre le risque qu'il me trouve dans le quartier. En même temps, j'étais furieuse d'avoir pu être aussi contente de ma petite personne.

En fin de journée, je suis allée à la Kollwitzplatz et je me suis assise sur mon banc habituel. Les guirlandes d'ampoules électriques étaient déjà allumées sous les stores des cafés. J'ai regardé passer les gens, joyeux et discutant dans le soir qui tombait. Je ressemblais sans doute à une femme qui attend qu'on la drague. Comme la première fois, il s'est détaché de la foule, comme s'il sortait d'un décor vivant.

J'avais laissé les fenêtres ouvertes. L'air du soir et les bruits traversaient l'appartement, les voix et les voitures, de la musique. Il m'a dit qu'il avait été marié. Je lui ai dit que je ne voulais rien savoir sur elle.

Nous étions ensemble presque tout le temps. Il m'a emmenée dans les endroits qu'il fréquentait, des bars alternatifs branchés ou des auberges sombres avec des machines à sous. Il m'a présentée à ses amis, des types avec des casquettes de base-ball, des femmes avec des vêtements en tartan et des lunettes aux montures massives. Il n'a pas réalisé d'autre sculpture de moi. Quand je suis revenue à son atelier, la précédente avait disparu, ramenée à l'état d'un bloc d'argile.

Il avait fait un sacré chemin, et un grand détour, en tant que fils d'une mère effacée et d'un paysan énergique. Il a décrit un monde que je croyais disparu. Devoir, convenances et espèces sonnantes et trébuchantes. Son père lui avait donné le choix entre charpentier et menuisier. Ce dernier métier se pratiquait à l'intérieur. Le bois tourné ou raboté a constitué sa première rencontre avec le mystère de l'artisanat et du façonnage. L'apparition étonnante d'un nouvel objet, étranger à sa propre genèse. Mais le bois, ce n'était pas son truc. Comment a-t-il trouvé sur son île montagneuse que l'argile était son élément ?

Il avait continué à dessiner quand la plupart des enfants s'arrêtent. Son père a pris la chose comme l'expression d'un manque de maturité. Les autres se préparaient à prendre part à la vie de la communauté, à trouver une place. Lui, il ne faisait que rester planté là, les yeux grands ouverts. Il a appris à ramasser le duvet et à remonter le filet, mais il ne trouvait sa place nulle part.

Un professeur l'a remarqué. Derrière chaque artiste, il y a un prof. Ce sont sûrement les anges du Seigneur parmi nous. Il a invité Jóanes chez lui et lui a montré des livres avec des reproductions des maîtres du baroque, Rubens, Véronèse. Il était célibataire et des rumeurs couraient sur lui.

Jóanes m'a dit que je ressemblais à une version blonde de sa sœur. Elle était tombée enceinte d'un type avec qui elle était sortie. Ils avaient été ensemble deux mois, elle avait rompu avec lui avant de savoir qu'elle attendait un enfant. Elle avait couché avec lui presque par politesse, comme une sorte de consolation ou de marque de gratification. Elle s'était confiée à sa mère, celle-ci avait tout raconté à son père, et le père avait dit qu'elle devait se marier. Elle s'était enfermée pendant plusieurs jours. Elle avait pleuré, crié, avalé un verre de comprimés, en vain. Peu après, le mariage avait été célébré à l'église.

La sœur de Jóanes respirait grâce aux heures qu'ils passaient ensemble, à parler de la vie et des joies, de tout ce qui se passait. Son mari était pêcheur. Il était devenu de plus en plus pieux, sa dévotion de plus en plus forte. Le premier enfant avait été rapidement suivi d'un autre, puis d'encore un autre. La seule bonne nouvelle, c'est qu'il passait des semaines d'affilée en mer. En été, Jóanes et sa sœur pouvaient discuter pendant la moitié de la nuit.

Ils parlaient des parents et de leurs années d'enfance, à la maison, avec le silence à table quand on récitait la prière. Les pleurs silencieux de leur mère derrière la porte quand elle se couchait en pleine journée. Le léger grincement dans la chambre, quand c'était à nouveau le samedi soir. La sempiternelle viande de mouton séchée, la sempiternelle expiation. Le bedeau venait souvent prendre le café, le soir. Un petit monsieur qui vidait sa tasse en faisant du bruit. Il parlait de l'amour de Dieu avec un tel enthousiasme larmoyant.

Je me les suis imaginés, le frère et la sœur, adossés à la cloison en planches, en train de regarder le fjord dans la nuit éclairée. C'était elle qui lui avait suggéré de partir. Elle s'était même enquise des dates du concours d'admission aux Beaux-Arts de Copenhague. Il refusait, elle insistait. Il fallait que l'un d'eux s'en aille, sinon, ce serait totalement absurde.

Jóanes m'a accompagnée au train à la fin de mes vacances. J'ai pris le bus à la gare et je suis descendue à l'arrêt sur la nationale. Un vieux chemin le long d'une haie reliait l'arrêt et la petite route où j'habitais. La voisine d'en face avait préparé de la gelée de groseilles, elle m'en a donné un pot quand je suis venue chercher la clef. Le petit Allemand avait piétiné la moitié de ses plantes. Sinon, ils avaient été gentils.

Un jour tranquille du mois d'août, un vieux break Mercedes s'est garé dans ma cour. J'avais attendu toute la matinée, incapable de faire quoi que ce soit d'intelligent. Il y avait des jours où l'absence était oppressante. Il avait l'air fatigué, il avait perdu du poids, ses joues semblaient encore plus creusées. Le coffre était rempli de caisses en bois où les sculptures cuites étaient protégées par de la sciure. Il en a pris une, ma tête. Pendant le repas, il a parlé de la galerie où il allait exposer. Il a dit qu'il était fatigué.

J'ai travaillé au jardin, abasourdi par le fait qu'il y avait un homme dans mon lit. Au bout d'une heure, j'ai rangé les outils et je suis descendue à la haie. Le blé avait été récolté, les sillons montraient des mottes de terre bien grasses. La terre labourée m'a fait penser à l'hiver. Une branche pourrie a craqué derrière moi. J'ai fermé les yeux.

Il a découvert qu'il pouvait aménager un atelier dans une partie de l'étable en utilisant les poutres dégagées. Un jour, il est allé au magasin de bricolage chercher du placo, de la laine de roche et du bois. Il a également posé un plancher. Nous n'avons même pas parlé de vivre ensemble, il est resté, c'est tout.

Un après-midi, nous sommes allés sur l'île de Lolland. Nous étions assis au soleil sur les planches de la baignade de Bandholm. Des cormorans étaient posés sur une rangée d'arbres tout rognés sur l'îlot devant l'entrée du port. Le toboggan de la passerelle, tout au bout, avait un je-ne-sais-quoi d'absurde. « Quand on aura une fille, on l'emmènera ici, pour qu'elle l'essaie », a dit Jóanes. Il était sûr que ce serait une fille.

Il s'était adapté à son nouvel atelier quand il a dû retourner à Berlin. Il se plaignait souvent de ses maux de tête quand il venait me retrouver en fin de journée. J'aimais bien me sentir comme les autres femmes de la paroisse qui préparaient le dîner pour leurs maris fatigués.

Nous vivions ensemble. Je n'arrivais pas à comprendre que l'on dise que l'habitude éteint l'étincelle et la flamme, alors que, pour moi, c'était le contraire. Je me suis sentie parfaitement éveillée et présente à mesure que nous avons trouvé notre rythme. Le samedi, je me levais tôt et je me mettais à rédiger le prêche du dimanche dans mon bureau. C'était notre seul point sensible.

« Mais je ne suis pas croyant », m'a-t-il dit.

Je lui ai répondu qu'il avait l'air très convaincu de cette négation.

« Et toi, comment peux-tu avoir autant de certitudes ? »

— Je n'ai pas de certitudes. Je doute toujours de moi. C'est la différence. Les athées doutent de tout le reste. »

Il m'a demandé comment je faisais cohabiter ma foi et mes doutes. Je n'avais pas eu ce genre de conversation depuis le lycée.

« Il ne s'agit pas de se représenter Dieu, ai-je dit. Il ne s'agit pas de poser un regard à partir de ce monde vers l'au-delà. Tout ce qui touche ma foi se passe ici. »

Les maux de tête revenaient à intervalles réguliers. Il disait qu'il avait l'impression qu'on mettait en marche une perceuse dans son crâne. Il ne lui restait plus qu'à se coucher avec les volets fermés et attendre que ça passe. Je l'ai obligé à téléphoner pour prendre un rendez-vous chez son médecin à Berlin. Il a balayé la chose d'un revers de la main, disant qu'il avait sûrement trop travaillé.

Il travaillait à une sculpture qui devait être coulée en bronze. Un homme et une femme enlacés. On ne voyait pas s'ils faisaient l'amour ou s'ils étaient gelés. Je l'ai accompagné à la fonderie et je l'ai regardé gratter les ultimes détails dans le plâtre avant que le fondeur ne le recouvre de silicone et de plâtre. J'ai reculé quand la cire brûlante a été versée dans la forme, puis quand le bronze a coulé comme un jet éblouissant.

La sculpture devait être montrée à son exposition à Copenhague. Il était déçu que je ne puisse pas venir pour le vernissage. Ce jour-là, j'ai enterré la dame qui m'avait préparé des gâteaux. J'allais lui rendre visite tous les jours. Elle m'avait demandé comment ça allait pour moi. On nous avait vus ensemble Jóanes et moi, par-ci, par-là. Je le lui ai dit, gênée de parler de moi à une personne mourante. Elle m'a caressé la joue de sa main affaiblie, comme si c'était moi qui en avais besoin et pas elle.

Je ne lui ai pas parlé de mes inquiétudes tout comme je n'ai pas dit à Jóanes que je faisais des recherches sur le Net pour savoir de quoi ses maux de tête pouvaient être le symptôme. Nous nous sommes dit au revoir avec le plus de détachement possible. Nous avons été ensemble presque sans interruption pendant cinq semaines. Quand il a été parti, je me suis sentie comme une invitée chez moi. C'était tellement bien rangé dans son atelier que l'on aurait pu croire qu'il n'était jamais venu.

Il m'a appelée comme convenu après avoir vu le médecin. Il devait passer un scanner à l'hôpital quelques jours plus tard. Le médecin voulait être sûr qu'il n'y avait pas de tumeur. Jóanes avait l'air enjoué, mais je n'arrivais pas à savoir si c'était une façade qu'il affichait pour moi.

Après avoir raccroché, l'inquiétude est montée en moi comme les eaux noires dans l'herbe d'un pré tranquille. Je suis sortie jardiner et j'ai bricolé à droite et à gauche jusqu'à finir par m'apaiser.

Je suis arrivée à Berlin la veille du jour où il devait passer son scanner. Le temps était plus doux qu'au Danemark. Nous sommes allés à nos adresses habituelles à Prenzlauer Berg, bien d'accord pour nous comporter normalement. Il n'avait pas eu de maux de tête depuis une semaine, peut-être que c'était passé tout seul.

Il a parlé de son exposition, le galeriste était quasiment extatique. Il avait déjà vendu la moitié des œuvres et un critique d'art connu était passé deux fois. Cela signifiait qu'un compte-rendu était en préparation. Je me suis moquée de Jóanes et de sa manière si sérieuse de dire le mot « œuvres ». Il m'a regardée d'un air déconcerté.

Nous avons passé le temps dans la salle d'attente de l'hôpital à lire les journaux et à parler de tout, sauf des raisons qui nous amenaient là. J'ai senti que nous avions un accord tacite pour défendre notre volonté d'être des citoyens du monde, in affectés par cet endroit anonyme et aseptisé.

Quand on l'a appelé, je me suis retrouvée dans une sorte de bulle, pas en verre, mais dans une sorte de masse collante. Les autres patients et les personnes qui les accompagnaient étaient eux aussi dans leur bulle silencieuse et molle. Nous nous voyions à travers notre pellicule étouffante de peur et d'impatience. Il n'y avait pas de solidarité entre nous, pas de communauté, car nous nous sentions précisément exclus de la communauté avec cette perspective de mourir ou de se retrouver abandonnés.

Il lui fallait attendre deux jours avant d'obtenir une réponse. J'ai suggéré que l'on prenne un taxi. Il a dit que le métro était plus rapide. Il a posé le bras sur mes épaules et a incliné la tête contre la mienne pendant que la rame filait devant les immeubles, les chantiers et un terrain vague envahi par les arbres.

« Presque tout est comme il en a toujours été, a-t-il déclaré quand nous sommes entrés dans le tunnel. Même si je suis malade, tout le reste sera comme d'habitude. Promets-moi que ça va continuer comme ça le plus longtemps possible. »

Nous nous sommes couchés tôt, il s'est endormi rapidement. Je suis restée éveillée longtemps, puis je me suis dégagée et extraite de la mezzanine. L'air était frais, mais ça m'a fait du bien d'avoir froid, car le froid m'a aidée à me concentrer. Le reflet de la lumière de la cour tombait doucement sur la table et les sièges. Sans même y penser, je suis tombée à genoux. Le plancher était dur, les miettes de pain piquantes se sont enfoncées dans la peau de mes genoux.

J'ai baissé la tête, j'ai joint les mains devant ma poitrine. J'ai murmuré afin de ne pas réveiller Jóanes. Notre Père qui es aux cieux, ne le laisse pas mourir, que Ton règne vienne. Laisse-moi le garder, que Ta volonté soit faite, j'ai été tellement seule. Pardonne-nous nos offenses. J'ai entendu les barreaux de l'échelle grincer sous son poids. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé personne, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Ne le laisse pas mourir, mais délivre-nous du mal. J'ai entendu ses pas sur le plancher.

« Si tu dois prier pour moi, fais-le ailleurs. »

Je ne me suis pas retournée. J'ai fermé les yeux, toujours à genoux. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu l'échelle grincer quand il est monté, puis le silence.

Quand je me suis réveillée au matin, il était dans la cuisine. Il n'a rien dit quand je suis descendue. Je n'ai pas pu dire si c'était la fatigue ou le sentiment d'avoir reçu un coup qui m'a coupé le souffle. Nous avons pris un brunch dans un restaurant où nous étions déjà venus pendant l'été. Il avait beaucoup d'appétit, il l'a dévoré. Je lui ai demandé s'il avait encore mal à la tête. Il a haussé les épaules. Peut-être que cela avait été une fausse alerte. Je lui ai dit que j'aimerais bien rencontrer sa sœur.

« Tu la verras. D'une façon ou d'une autre. » Il a évité mon regard.

Il a passé l'après-midi à dessiner. J'ai essayé de me concentrer sur un livre. Il avait un rendez-vous le lendemain aux consultations de l'hôpital.

Nous n'avons rien dit pendant le trajet. Je ne me souvenais pas depuis quand le monde qui m'entourait m'apparaissait de manière aussi nette. Les graffitis sur les rames du métro et les murs. Le panneau publicitaire sur une auberge au coin d'un immeuble anonyme. Un junker à la mâchoire proéminente sur ce panneau, avec des chaînes sur les épaules et qui tendait devant lui une énorme chope de bière, le tout vu dans une perspective déformée.

On nous a appelés presque tout de suite. J'aurais préféré avoir un peu plus de temps dans la salle d'attente. J'ai pris la main de Jóanes, il l'a retirée. On nous a fait entrer dans un petit bureau sans fenêtre. Un médecin aux lunettes sans monture nous a serré la main et nous a dit de nous asseoir. Il a ouvert le dossier devant lui, a parcouru plusieurs documents, puis il a refermé le tout. C'est comme à retardement que j'ai compris ce qu'il disait.

Jóanes avait un méningiome du cervelet. Le médecin a répété le terme médical. Une tumeur bénigne au cervelet, mais assez grosse malgré tout pour causer des problèmes sur la durée. Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Il était situé à l'extérieur du cerveau, l'opération serait relativement simple. On pourrait peut-être le traiter par radiothérapie.

J'ai fermé les yeux et j'ai remercié Dieu. Ensuite, je me souviens du corps chaud de Jóanes, une bouteille de champagne à côté du lit et une fatigue profonde, comme après un effort physique. Nous avons dormi tout l'après-midi. Au réveil, le ciel était jaune et la lumière dans la cour crasseuse semblait bleue. Il a dit qu'il était invité au vernissage d'un ami. J'avais cru que nous irions dîner ensemble pour fêter l'acquiescement.

Il y avait déjà beaucoup de monde dans la galerie haute de plafond et l'on ne pouvait presque pas voir les tableaux. Des couleurs vives, des têtes de BD, des icônes de dangers et d'idéologies mortes. Le tout était couvert d'exclamations ironiques en anglais écrites avec des caractères issus de la pub. Jóanes m'a présentée à l'artiste, un gros Américain à la barbe de hipster. Il avait les cheveux mi-longs sous sa casquette de base-ball.

L'Américain a soudain affiché une mine grave, comme s'il se rappelait quelque chose. Il a demandé à Jóanes s'il avait eu une réponse. Jóanes a écarté les bras en rigolant. Il allait bien, grâce à moi ! Il a posé un bras sur mes hanches tout en expliquant à son ami qu'il m'avait trouvée en pleine nuit, à genoux, les mains jointes. L'Américain m'a regardée d'un air madré. Jóanes a ajouté que c'était quand même malin d'avoir une copine pasteur.

Je ne voulais pas me dégager du bras de Jóanes et ainsi lui faire sentir quelque chose. En outre, le vertige du matin était revenu, encore plus violent. Je me suis dit que c'était sûrement le vin blanc. Je n'avais pas mangé. J'avais l'impression d'être sous l'eau, et je me suis excusée en disant que j'avais soif. Je me suis approchée de la table où l'on servait à boire.

Après avoir eu un verre d'eau, je me suis retournée et je n'ai vu Jóanes nulle part. L'Américain était en train de parler à une fille qui avait une frange courte et du rouge à lèvres coquelicot. Elle m'a jeté un coup d'œil à travers la foule pendant qu'il inclinait la tête vers elle. Lui s'est à moitié agenouillé tout en secouant ses mains jointes devant lui. Elle a éclaté de rire et s'est empressée de me tourner le dos quand elle a vu que je les observais.

Je n'ai rien dit. Nous avons quitté la galerie et remontions la rue sombre. Il m'a demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai demandé en retour ce qui pourrait bien ne pas aller. C'était nouveau de marcher ainsi dans un silence gêné. Il y avait des trous importants dans le revêtement du trottoir. C'était encore une rue de Berlin-Est, l'avenir n'était pas encore arrivé jusqu'ici. J'ai failli trébucher, il a réussi à me retenir par le bras, je me suis dégagée.

Nous sommes arrivés dans une grande rue fréquentée sans rien nous dire. J'ai senti qu'il était sur ses gardes, mais peut-être était-ce moi qui surinterprétais notre silence. Alors que nous étions à côté du flot de voitures et attendions un taxi libre, je me suis dit qu'il fallait que je le supporte.

Il avait peut-être voulu tenir la situation à distance, sa peur, son soulagement. Ce n'était sans doute que l'expression autant de sa perplexité que des traumatismes de son enfance puritaine. Une fois sur la banquette arrière du taxi, j'ai posé la tête sur son épaule. J'ai contemplé les vitrines éclairées des magasins et des restaurants de *döner*. Je devais rentrer tôt le lendemain. Il n'était pas condamné à mort, je ne pouvais pas me permettre de rester.

Quelques semaines plus tard, il est venu chez moi. Mes doutes se sont dissipés quand il est descendu de la voiture avec un grand sourire, comme si c'était en soi une prouesse d'avoir trouvé le chemin de ma petite route de campagne. Cette fois-ci, notre vie commune semblait ouverte. Il a même parlé de passer Noël ensemble. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander s'il fêtait vraiment Noël. Nous sommes allés dans la forêt, il a inspiré profondément par le nez. Il était là, présent. La peur n'était pas là.

Le buste de moi avait trouvé sa place sur une table à côté du poêle à bois. La première fois qu'il l'a revu, il a caressé une des joues. Un jour, il est revenu de l'atelier au bout d'une heure. Il s'est plaint d'un mal de tête et il est allé se coucher. Alors que je ratissais des feuilles mortes, j'ai pensé à la tumeur qui exerçait une pression entre le crâne et le cerveau. On allait lui ouvrir le crâne, la retirer et refermer. Les maux de tête seraient un souvenir indolore. J'ai rangé le râteau dans l'abri, pris un rouleau de sacs en plastique et je me suis mise à les remplir de feuilles. Je me suis rendu compte que j'avais confondu sa peur de mourir avec ma peur de le perdre.

Nous n'avons jamais parlé de ce qui s'était passé au vernissage de son ami. Mon pardon bloquait, si c'est le bon mot. Pendant longtemps, j'ai pensé que c'était exagéré de dire ça. J'ai cherché à me convaincre que ce serait me prendre trop au sérieux que de me sentir trahie. Il avait fait un pas de côté et, ce faisant, c'était moi qu'il avait écrasée. Mais n'était-il pas infiniment plus important qu'il se rétablisse ?

Mais après avoir joué avec cette pensée, quoi que l'on puisse en dire, l'idée même de la remettre sur le tapis m'a paru déplacée et mesquine. Comme si j'éprouvais de la rancœur, alors que ce n'était pas du tout ça. En revanche, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que j'avais réussi à lui pardonner avant même qu'il ne me le demande. Je n'étais même pas certaine qu'il sache qu'il m'avait blessée.

Un soir, nous étions assis devant le poêle ouvert. Il avait trouvé une bouteille de whisky dans le placard de la cuisine. J'avais oublié qu'elle était là. Nous avons bu au goulot tout en contemplant les flammes. C'est peut-être le feu qui l'a fait penser à une excursion qu'il avait effectuée avec son père dans les montagnes, quand il avait sept ou huit ans. Ils avaient monté la tente près d'une cascade, le père avait ramassé du bois et allumé un feu. Ils avaient parlé dans la nuit claire tandis que le père sculptait une branche. C'était la première fois qu'ils faisaient tous les deux quelque chose qui n'était pas utile.

« Il jouait avec son poignard, a dit Jóanes. Et soudain, il m'a dit avec un petit sourire en coin que, là, nous étions comme Abraham et Isaac. Il a dû voir à ma tête qu'il avait fait une bêtise, et ça n'a rien changé quand il a remis le poignard dans son fourreau en essayant de me faire la bise. »

Des années avant que je le rencontre, Jóanes était rentré chez lui, en visite. Il était attendu, mais il n'avait pas indiqué l'heure précise de son arrivée. Son père était désormais veuf, sa sœur habitait à côté et allait le voir tous les jours. En descendant du bus, la première chose que Jóanes a faite a été de se rendre chez elle, mais il n'y avait personne à la maison.

Il a fait le tour du village. Il n'y avait personne. Personne ne savait qu'il était rentré. Il a remonté le chemin jusqu'à la maison de son enfance, comme toujours, la porte n'était pas fermée à clef. Son père était en train de regarder la télé. Comme d'habitude, cela a été tendu entre eux, et silencieux. Jóanes a fait le café. Ils étaient assis à la table de la salle à manger. Soudain, son père est tombé en avant.

« Il était là, la joue contre la toile cirée, et il me regardait, le regard perdu. »

Jóanes s'est levé, mais il est resté debout jusqu'à ce que ce soit fini. Il a laissé son père, là, il a rapporté les tasses dans la cuisine, il les a lavées et rangées. Il a pensé à jeter le filtre à café.

« Je suis content que ce n'était pas ma sœur qui était avec lui quand c'est arrivé, a-t-il dit. Elle, elle aurait appelé de l'aide. »

Il a attendu que le corps de son père soit froid avant de téléphoner. Il a raconté aux gars de l'ambulance qu'il avait trouvé son père comme ça. Les jours suivants, il n'a pas cessé de se demander si quelqu'un ne l'avait pas vu traverser le village, et si quelqu'un n'allait pas comparer l'heure de l'arrivée de l'ambulance avec celle du bus venant de Tórshavn. Il y avait trois bus par jour, mais personne n'a questionné ses explications.

Je l'ai longuement serré dans mes bras, jusqu'au moment où j'ai senti qu'il était tout tendu et crispé, et qu'il attendait que je le lâche.

« Tu ne comprends pas, a-t-il marmonné. Tu n'as pas à me pardonner à sa place, ni au nom de Dieu, ni de personne. Votre pardon ne m'intéresse pas. »

Il s'est levé et il est sorti. Je suis restée assise et j'ai attendu un quart d'heure, puis je suis allée me coucher. Il m'a réveillée en s'allongeant à côté de moi. Il respirait fort dans mon cou en m'enlevant ma culotte. Je n'étais pas prête, ça m'a fait mal. Je me suis dit qu'il me baisait pour me chasser de sa vie.

Quand il est reparti à Berlin, nous savions tous les deux que c'était la dernière fois. On se parlait au téléphone, mais les appels se sont espacés et, pour finir, les semaines se sont écoulées. Il m'a appelée après son opération. Tout s'était bien passé.

« Si tu me voyais, a-t-il dit au téléphone, je ressemble à un soldat de la Première Guerre mondiale. »

Parfois, je restais dans son atelier. La décision a pris un peu plus d'une semaine à mûrir. Le doyen a dit qu'il était embêté de me perdre. J'ai postulé pour les ministères offerts dans la région de Copenhague et j'avais déménagé avant Noël.

C'était l'église d'une petite paroisse ouverte, coincée entre deux immeubles dans une rue proche de la gare de Nordhavn. On m'a proposé un logement dans un HLM qui donnait sur la ligne de chemin de fer qui sépare le quartier du port. De mon petit balcon, je voyais les trains de banlieue qui passaient devant les nouvelles constructions sur les quais.

Le quatrième dimanche après l'Épiphanie, Alva était à l'église, sur l'un des bancs du fond. « Et voici qu'il y eut sur la mer une grande tempête, au point que la barque allait être recouverte par les vagues. Lui cependant dormait. Seigneur, au secours ! nous périssons. » Sur le coup, je ne l'ai pas reconnue, j'ai juste noté son visage. « Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? Alors, debout, il menaçait les vents et la mer, et il se fit un grand calme. Quel est-il, celui-ci, pour que même les vents et la mer lui obéissent ? » J'ai pensé que, lui, il s'était couché dans la barque pour dormir.

Alva a gardé ma main dans la sienne quand cela a été son tour de me serrer la main après l'office.

« Tu te souviens de moi ? »

J'ai eu un sourire d'excuse et j'ai demandé où était sa fille.

« C'est bien Ida, n'est-ce pas ? »

— Elle est assez grande pour rester seule à la maison. J'aimerais bien te parler. »

Ce dimanche-là, la brume du port donnait aux rues désertes un air de vieille photo. Alva est restée dans l'entrée pendant que je saluais les derniers fidèles. J'étais encore en train de me familiariser avec mes paroissiens. Elle s'est tournée vers le panneau où étaient accrochés les annonces des offices, des réunions et conférences, les numéros de téléphone utiles, les horaires des permanences. Le sacristain était en train de ranger les derniers livres de cantiques. Je lui ai dit de s'asseoir à la table dans la sacristie pendant que j'ôtai la robe pastorale et le col.

« Tu es partie si soudainement, ai-je dit. »

— J'ai appelé le secrétariat de l'église, au pays. Ils m'ont dit où tu avais déménagé.

— C'est encore au pays, pour toi ? »

Elle a haussé les épaules.

« C'est ta mère qui m'a dit que tu étais partie. Je l'ai croisée devant Brugsen. »

— Il fallait juste que je parte. Ma mère m'en veut.

— Parce que tu es partie ?

— Ce n'est pas pour ça que je suis venue te voir. Enfin, si, c'est lié. »

La fenêtre de la sacristie était placée si haut que l'on ne voyait que le ciel. Alva paraissait fatiguée et vidée. À la voir ainsi, dans la lumière blanche de février, on aurait dit qu'il s'était passé dix ans.

En quelques semaines énergiques, sa vie avait pris une forme nouvelle. Elle avait trouvé un appartement et un travail chez un dentiste près de l'école où devait aller Ida. Je ne me souvenais pas qu'elle m'avait dit qu'elle était assistante dentaire.

Elle s'était totalement concentrée sur les détails pratiques de sa vie. Le quotidien était le même, meubles y compris. Elle et Ida étaient les mêmes, la joie en moins, mais aussi avec en moins l'inquiétude de savoir Mark au loin, à la guerre. Le chagrin était ce lieu où elles habitaient. Il était là, tout le temps. Mais elles s'y habuaient lentement.

« C'est ça le pire, a-t-elle dit. Visiblement, on s'habitue à tout. »

Quand elle repensait aux années de sa vie avec Mark, ses longues périodes d'absence formaient comme des trous qui s'étaient refermés dans sa mémoire. Elle se souvenait seulement qu'ils avaient vécu ensemble. Il ne lui était jamais venu à l'idée de le tromper, et ce n'était pas uniquement parce qu'ils avaient Ida.

Une de ses amies du pays avait évoqué le sujet quand elle était venue la voir. Elles avaient bu un peu de vin. Son amie lui avait montré un site de rencontres sur son téléphone, et comment ça fonctionnait. Elles avaient consulté les profils des hommes qui correspondaient à celui de son amie.

Légèrement éméchée, et séduite par la facilité et le côté dingue de l'idée, Alva avait accepté d'établir son profil. Au réveil, le lendemain matin, son amie lui avait dit qu'elle trouvait qu'Alva devait penser à elle. Et puis, Ida avait également besoin d'un homme dans sa vie. Alva s'était fâchée.

L'homme qu'elle avait quand même décidé de rencontrer s'appelait Jeppe. Il était divorcé et avait un fils qui vivait chez sa mère. Il s'était montré aussi sceptique qu'elle à l'idée d'être matché par un algorithme. Ils avaient été hésitants au début, mais surtout parce que ça collait trop bien : leurs centres d'intérêt, leurs conceptions de l'éducation des enfants, leurs origines respectives. Ils sortaient ensemble depuis deux mois.

Alva s'est tue et a contemplé la table entre nous dans la lumière froide de l'hiver.

« Tu as envie de savoir pourquoi je suis là ? a-t-elle demandé.

— Tu n'as pas besoin d'avoir une raison. »

Elle m'a dévisagée.

« C'est Mark.

— Oui ?

— Il est revenu.

— Je ne comprends pas.

— Je m'exprime mal. Oui, il est dans son cercueil, méconnaissable, mais il vient. Quand je suis seule. Il est là, et il me regarde. Ou il est à la fenêtre. Il porte son uniforme. Il a l'air tout à fait normal. Tu crois que je suis folle ? »

J'ai fait non de la tête.

« Ça a commencé la première fois que j'ai rencontré Jeppe. Tu es la seule à qui je peux parler. Si je parle à un psy, j'ai peur que... Je ne rêve pas. J'ai peur qu'on me prenne Ida.

— Elle est au courant ? »

J'ai saisi trop tard que ma question sonnait comme si j'acceptais ce qu'elle venait de raconter. Elle est restée un instant comme ça, et j'ai vu son visage tourmenté. Je me suis souvenue de son air impassible, comme si elle était en transe, quand elle avait aidé l'employé des pompes funèbres à disposer les fleurs en rangées, du cercueil jusqu'à la porte de l'église.

La première fois, un samedi matin, elle était couchée, et elle avait jeté un coup d'œil sur son lit. La fenêtre était ouverte et les rideaux bougeaient légèrement. Comme s'il y avait un fantôme, avait-elle pensé, encore à moitié endormie. Elle s'était tournée sur le côté, elle avait ouvert les yeux et il était là, au pied du lit, juste une silhouette dans la lumière du jour. Son uniforme était repassé, ses bottes étaient cirées. Elle avait souri, comme s'il faisait partie d'un rêve dans lequel elle allait replonger.

Elle s'était levée, elle avait pris une douche. Ensuite, elle était face au miroir, pour mettre son mascara. Elle avait essuyé la buée et son cœur s'était arrêté une seconde quand il était apparu dans la vapeur derrière elle.

Une fois rentrée chez moi, j'ai ouvert la porte-fenêtre qui donne sur mon petit balcon. J'ai apporté une chaise sur le seuil. Du balcon, on voit la voie ferrée, avec un fouillis sale de buissons et d'herbes jaunies autour du viaduc.

Ce n'est pas que j'avais décidé de croire Alva. Je n'ai jamais pensé que je suis venue au monde pour juger. Elle n'avait personne d'autre à qui parler.

Sur le rebord de la fenêtre, à côté de la porte du balcon, il y avait le buste de Jóanes avec ses yeux aveugles tournés vers la pièce. Ce portrait de moi ne me ressemblait pas.

Le téléphone a sonné peu après minuit. Sur le coup, je n'ai pas compris que c'était elle. Elle essayait de réprimer ses sanglots. On aurait cru qu'il y avait des bourrasques chaque fois qu'elle expirait.

« Mark est là, a-t-elle murmuré.

— Où ça ?

— Il est à la fenêtre du salon. Il est là chaque fois que j'ouvre la porte. Je suis dans la salle de bains. Mais d'habitude, il disparaît.

— Où est Ida ?

— Elle passe la nuit chez une copine. J'ai tellement peur.

— J'aimerais pouvoir t'aider. »

Elle s'est mise à pleurer. Je lui ai demandé d'essayer de respirer profondément. Elle parlait si faiblement qu'elle a été obligée de répéter l'adresse plusieurs fois. Je me suis dépêchée d'enfiler des vêtements et j'ai appelé un taxi.

En route, j'ai reçu un sms. *Il est encore là*. L'interphone a répondu dès que j'ai appuyé sur le bouton. Elle était sur le palier, livide. Je l'ai serrée dans mes bras. Elle s'est cramponnée à moi. Quand elle m'a lâchée, je l'ai précédée dans l'appartement.

La porte du salon était fermée. Je l'ai entrouverte. Un lampadaire était allumé à côté de l'écran plat éteint qui était accroché au mur. Les rideaux n'étaient pas tirés. La grande vitre a reflété nos silhouettes floues. Derrière nos reflets, j'ai vu un espace goudronné sous un réverbère. Contre le mur, il y avait un ensemble de bibliothèques avec des étagères vides.

« Tu le vois ? m'a-t-elle chuchoté. Il est là, dans le coin, entre la bibliothèque et la fenêtre. »

J'ai fait deux pas en avant et je me suis arrêtée. J'ai regardé les plis du rideau, le mur, une prise. Un fil qui serpentait le long de la plinthe et disparaissait derrière la bibliothèque.

J'ai levé les deux mains, ma voix était claire et calme. « Que le Seigneur te bénisse, et qu'Il te garde. Que le Seigneur fasse luire Sa face sur toi, et qu'Il t'accorde Sa grâce. Que le Seigneur tourne Sa face vers toi, et qu'Il te donne la paix. » Puis j'ai fait le signe de croix.

Je suis restée chez Alva jusqu'à ce que le jour se lève. Mark ne lui est pas réapparu.

L'histoire s'arrête presque là. Quelques semaines plus tard, Alva est passée me prendre avec sa voiture. C'est la seule fois où je suis retournée au village où j'ai eu mon premier ministère. Elle a déposé un bouquet de fleurs sur la tombe de Mark.

Elle n'a pas voulu rendre visite à sa mère. Après le cimetière, nous sommes passées devant la maison où j'ai habité. Il n'y avait personne, nous sommes entrées dans le jardin. Il y avait une cabane à la place de ma jardinière. Dans l'atelier de Jóanes, j'ai pu apercevoir un établi, un panneau où étaient accrochés des outils et des étagères avec des seaux.

De l'autre côté de la route, derrière la grande haie de hêtres, j'ai aperçu une chevelure blanche qui faisait des allées et venues. La femme du voisin était en train de mettre son linge à sécher. J'ai songé à signaler ma présence, mais Alva avait déjà regagné la voiture.

J'ai marié Alva et Jeppe par un samedi clair et froid d'avril. Elle a tenté de masquer sa déception que je n'assiste pas à la fête. Une fois rentrée chez moi, j'ai pris la tête en argile sur le rebord de la fenêtre. Je l'ai apportée sur le balcon.

Je me suis assurée qu'il n'y avait personne dans la cour, je l'ai soulevée au-dessus de la rambarde et je l'ai lâchée.

Les personnages et les intrigues de ces récits et romans sont fictifs.

Pour sa documentation sur le cadre du texte qui donne son titre à ce volume, *Les jours sont comme l'herbe*, l'auteur a utilisé le livre de Niels Schwartz, *Skagen besat 1940-1945* [Skagen occupé, 1940-1945], publié en 1995 par l'Association d'histoire locale de Skagen, *Vor vej til 5. Maj* [Notre chemin vers le 5 mai], sous la direction de N. Aug. Ejgenbroth, H. Dalby et Sv. Aa. Kühl, Aalborg Amtstidendes Forlag, 1946, ainsi que des documents conservés aux Archives d'histoire locale de Skagen.

Villa Ada a été écrit lors d'un séjour à l'Institut danois des Arts et des Sciences à Rome. Un grand merci au Conseil de l'Institut et à sa directrice Charlotte Bundgaard.

Titre original :
DAGE SOM GRÆS

© *Jens Christian Grøndahl, 2020.*
© *Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.*

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

LES JOURS SONT COMME L'HERBE

Dans la veine de *Virginia* et *Quelle n'est pas ma joie*, Jens Christian Grøndahl propose ici six courts romans. *Les jours sont comme l'herbe* évoque le Danemark sous l'Occupation à Skagen, et le lien qui se tisse à la Libération entre un adolescent danois et un prisonnier allemand de son âge. Dans *Villa Ada*, un couple italo-danois est totalement dépassé par les événements quand leur fils Francesco s'engage avec passion en faveur des migrants. *Edith Wengler* est la biographie d'une grande actrice danoise fictive, un texte grave et mélancolique sur la fuite du temps. Dans *Je suis la mer*, un policier enquête sur la disparition d'un riche industriel qui se serait suicidé, ayant appris qu'il était atteint d'un cancer. Dans *Hiverner en été*, une juge incorruptible du pôle financier va inculper le beau-père de sa fille, criminel en col blanc. Enfin, dans *Adieu*, on suit une jeune pasteure, ses amours avec un sculpteur des îles Féroé et la manière dont elle accompagne une jeune veuve, piétiste, dont le mari officier a été tué en Afghanistan.

Par des approches différentes, Jens Christian Grøndahl aborde la question du choix. Comme dans *La chute* de Camus – qui résonne dans ce livre –, chacun de ces protagonistes a fait un choix, ou des choix qui vont conditionner son existence. Dans *Les jours sont comme l'herbe*, l'auteur choisit un format plus resserré, comme s'il voulait aller à l'essentiel pour exprimer la vérité des personnages, avec une diversité et une finesse stylistiques d'une très grande maîtrise.

Jens Christian Grøndahl est né à Copenhague en 1959. Il est aujourd'hui l'un des auteurs danois les plus célèbres et ses livres sont traduits dans le monde entier. Ses romans parus aux Éditions Gallimard, notamment Piazza Bucarest (prix Jean Monnet de littérature européenne 2007), Quatre jours en mars (2011) et Quelle n'est pas ma joie (2018), lui assurent un large public en France.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SILENCE EN OCTOBRE, 1999 (Folio n° 5283)
BRUITS DU CŒUR, 2002 (Folio n° 3979)
VIRGINIA, 2004 (Folio n° 4432)
SOUS UN AUTRE JOUR, 2005 (Folio n° 4495)
PIAZZA BUCAREST, 2007 (Folio n° 4797)
LES MAINS ROUGES, 2009 (Folio n° 5208)
QUATRE JOURS EN MARS, 2011 (Folio n° 5494)
LES COMPLÉMENTAIRES, 2013 (Folio n° 5888)
LES PORTES DE FER, 2015 (Folio n° 6391)
QUELLE N'EST PAS MA JOIE, 2018 (Folio n° 6661)
L'EUROPE N'EST PAS UN LIEU, 2020 (Arcades n° 124)

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

OÙ EST PARTIE NINA ?

Aux Éditions du Mercure de France

PASSAGES DE JEUNESSE

Aux Éditions Le Serpent à Plumes

ÉTÉ INDIEN

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Les jours sont comme l’herbe

Lars Hvid est né ici...

Le Karsten Hotel se trouvait...

Lars ne se souvient pas...

Ils ont dîné ensemble, tous...

Villa Ada

Notre fils avait quinze ans...

Je n’avais jamais envisagé de...

Je me suis préparé à...

Le téléphone de Francesco est...

Pling, a fait le téléphone...

Quand je raconte ce qui...

Je croyais que la police...

Edith Wengler

Je n’avais encore jamais parlé...

Elle pédalait le long de...

Elle trouva une place entre...

Elle avait oublié à quoi...

Je ne suis pas certain...

Je suis la mer

Cela fait désormais trois ans...

Il était neuf heures passées...

En ce qui concernait l’enquête...

Six mois après la disparition...

Une semaine avant Noël, Thomas...

Susanne avait raison, c'était une...

Hiverner en été

Ces mots ne seront pas...

Je suis née sous l'Occupation...

La semaine dernière, Leonora a...

Adieu

C'était ma première paroisse. J'avais...

Berlin et moi, on n'est...

Nous étions ensemble presque tout...

Je suis arrivée à Berlin...

Quand il est reparti à...

Remerciements

Copyright

Présentation

Du même auteur

[Achevé de numériser](#)

Cette édition électronique du livre
Les jours sont comme l'herbe de Jens Christian Grondahl
a été réalisée le 3 mai 2023
par les [Éditions Gallimard](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072929410 - Numéro d'édition : 376068)
Code produit : U36438 - ISBN : 9782072929458.
Numéro d'édition : 376072

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.